

UN VIOLON RUSSE

BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.

35753



Nº Curent 35754 Format

Nº Inventar 16277 Anul

Sectia Depozitii Raftul

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1879.

Inscr. A. 16. 211

UN

VIOLON RUSSE

PAR

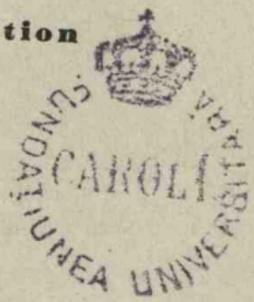
HENRY GRÉVILLE

349778

TOME SECOND

Quatrième Édition

38024



onația Th. Rose

PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1879

Tous droits réservés

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITATI
BUCURESTI

CONTROL 1953

35154

cta 35153

1956

RC 70/07

B.C.U. Bucuresti



C38027

UN VIOLON RUSSE

XXV

La maman de la petite Hélène demeurait tout au bout de la ville, presque dans un faubourg; sa maison, construite en bois, vaste et nue, appuyée sur des colonnes horriblement fendillées, peinte en jaune avec des couronnes de laurier en relief peintes en blanc, suivant le style du premier empire, était une vilaine maison, sans contredit, mais une demeure fort noble en apparence. Un jardin assez vaste, planté de vieux tilleuls, allait jusqu'à la falaise, dominant le Volga et les parterres des remparts. Les visiteurs sonnèrent; une femme de chambre accorte et fraîche, mais singulièrement accoutrée, vint leur ouvrir; elle était pieds nus et leur rit au nez.

— On lave, dit-elle, c'est une fantaisie de madame. En se réveillant de sa sieste, il y a une heure, elle a dit qu'elle avait rêvé qu'on lavait les planchers. Par ici, messieurs, ne vous mouillez pas les pieds. Sautez un peu ici, et vous vous trouverez dans la salle à manger, qui est sèche en effet.

Pendant cette recommandation singulière, les trois jeunes gens sautèrent l'un après l'autre par-dessus une mare d'eau de savon déjà fort noire, et se trouvèrent dans la salle à manger, qui était sèche en effet.

Madame n'avait pas eu si grand tort de faire laver les planchers, à en juger par celui de la salle à manger, qui depuis la Noël dernière ne devait pas avoir connu la brosse. Nos amis s'entre-regardèrent en souriant, puis le fonctionnaire dit à demi-voix, d'un ton indulgent :

— Drôle de maison, mais bonne musique.

Un pas léger se fit entendre, puis quelqu'un sauta par-dessus la mare d'eau de savon, et la petite Hélène se trouva dans la salle.

— Maman va venir, dit-elle d'une voix douce, sans paraître troublée par son exercice chorégraphique. Son jupon empesé, encore mal redescendu, laissait voir deux jolis petits pieds

chaussés de pantoufles communes. Elle avait un ruban bleu dans ses cheveux châtain, et une robe de mousseline blanche à petits pois noirs, pas très-propre. Ses traits étaient mignons, trop fins pour être encore bien formés; ses bras, maigres et enfantins, ses petites mains rouges, ses yeux bruns, grands et un peu tristes; toute sa personne semblait résignée à quelque calamité prochaine, et évidemment il était impossible de lui donner un autre nom que celui de « la petite Hélène ».

— C'est à vous que ces messieurs ont affaire, dit le mélomane avec un geste gracieux de son coude arrondi vers les deux frères.

— A moi? fit la jeune fille en regardant d'abord Démiane, et puis Victor, et puis décidément Démiane, qui était plus gentil.

— Oui, mademoiselle, répondit celui-ci allant droit au but. Je veux donner un concert; on m'assure qu'il y aura un public, mais il n'y a pas d'accompagnateur.

— Je sais, il est à l'hospice, fit la petite Hélène en secouant la tête avec compassion.

— Précisément, et si vous vouliez bien m'accompagner, et les autres artistes aussi, vous nous tireriez d'un grand embarras.

Hélène regarda alternativement les trois

hommes; ses joues rougirent, puis pâlirent, puis rougirent encore.

— Un grand concert? dit-elle.

— Je l'espère bien! fit orgueilleusement Démiane.

— Je n'oserai pas, répondit Hélène en baisant la tête avec un accent résigné.

— Rien n'est plus aisé. Vous avez déjà joué en public?

— Oui, mais il n'y avait pas beaucoup de monde.

— Plus ou moins, cela ne fait rien; l'essentiel est de pouvoir jouer en mesure et en présence d'étrangers. Vous avez du talent, m'a-t-on dit?

La jeune fille rougit et regarda une tache noire qui se faisait remarquer sur le devant de sa jupe.

— Je joue du piano comme je peux, dit-elle.

— C'est parfait. Je vous enverrai la musique, vous travaillerez demain, nous répéterons une première fois après-demain, une seconde fois vendredi ou samedi, et nous donnerons le concert dimanche.

Hélène ne parut pas troublée d'un délai si rapproché, mais elle laissa errer son regard autour de la salle.

— Je n'ai pas de robe prête, murmura-t-elle avec embarras ; ma robe blanche n'est pas propre...

— Nous vous la laverons, mademoiselle, cria la servante réjouie, qui apparut en ce moment à quatre pattes dans l'eau de savon, sur le seuil de la porte, une brosse à la main et ses cheveux sur les yeux. On la lavera bien blanche. Ce n'est pas un coup de savon qui nous fait peur !

La tête ébouriffée disparut, et la brosse gratta le plancher avec frénésie.

— Votre maman n'y mettra pas d'opposition ? demanda poliment Démiane.

— Oh ! non. Elle aime que je joue du piano devant le monde. Elle veut que je sois une artiste.

— Si vous m'assurez de son consentement... dit Démiane en se levant.

— Attendez, je vais lui en parler, fit rapidement Hélène.

Elle se dirigea vers la porte, et franchit si vivement la mare et le corps de la servante, que personne ne put dire comment elle s'y était prise ; pendant que les trois visiteurs se regardaient en souriant, on entendit un pas pesant sur le plancher.

— Tu es folle, dit une voix somnolente, de pousser toute ton eau dans le corridor.

— Eh! madame, où voulez-vous que je la mette? répliqua la servante en cessant de frotter.

— Et toi, par où veux-tu que je passe? riposta la voix avec plus de vivacité.

— Faites comme mademoiselle, dit la grosse fille en riant, sautez! Les messieurs aussi ont sauté.

— Sotte! fit la voix. Essuie ça tout de suite.

La main rouge de la servante apparut avec un torchon, et soudain le liquide épars se précipita dans la salle, jusque sous les chaises des visiteurs, mais personne n'y prit garde; la maman de la petite Hélène entra et salua d'un signe de tête assez majestueux les trois hommes, qui s'étaient levés. Sa fille s'était glissée derrière elle et resta debout.

— Vous voulez ma fille pour vous accompagner? dit-elle à Démiane. Bonjour, monsieur Mozine, ajouta-t-elle en aparté à l'adresse du fonctionnaire.

— Si ce n'est pas impossible, madame, répondit l'artiste, appelant à lui toute sa jeune science d'homme du monde.

— Oh! c'est très-facile, seulement elle n'a pas de robe.

— Puisqu'on vous dit, madame, qu'on la repassera ! fit la tête de la servante en se montrant dans la porte, mais cette fois à la hauteur de l'œil.

— Alors c'est très-bien ; vous jouez du violon ?

— Premier prix du Conservatoire de Moscou, madame, fit Démiane avec modestie.

Hélène rougit et parut troublée. Elle n'avait jamais joué avec un prix du Conservatoire. Sa mère sourit, enchantée.

— Prépare-toi bien, petite, dit-elle, vous répéterez dans la salle du concert.

— Oh ! non, maman, dit timidement Hélène, pas la première fois.

— Soit ; ici, alors ? Après-demain, c'est entendu.

Les jeunes gens se levèrent et se trouvèrent dans la rue sans avoir eu à sauter ; la grosse servante avait fait disparaître tous les encombrements.

— N'est-ce pas qu'elle est drôle ? dit Mozine, quand ils eurent fait quelques pas.

— La maman ?

— Non, la fille.

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas bien remarquée, répondit Démiane.

— Elle ressemble à madame Moutine, fit Victor à demi-voix, mais sa robe était bien sale !

— C'est une maison comme ça, répliqua philosophiquement le mélomane.

XXVII

Le jour, entrant à flots par les quatre grandes fenêtres du salon de la maison à colonnes, tombait désagréablement sur les murs ornés d'un très-vilain papier gris à dessins jaunes, un de ces papiers qu'on chercherait vainement ailleurs qu'au fond des provinces les plus reculées. Quatre fenêtres cintrées, c'est déjà beaucoup pour éclairer une seule pièce ; mais quand à ces baies énormes ne s'adjoint pas le plus petit rideau, pas le moindre brin de verdure, quand le jour cru se reflète encore dans un parquet verni miroitant et dans une glace qui vous fait un nez de travers, on est en quelque sorte excusable d'éprouver une impression semblable à la migraine.

Démiane posa son archet, s'essuya le front, et dit à la petite Hélène :

— Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait trop clair ici ?

Hélène rougit et feuilleta nerveusement le cahier de musique placé sur le pupitre du piano.

— On lave les stores, dit-elle d'un air embarrassé ; ils étaient sales...

Démiane pensa qu'on lavait beaucoup dans cette maison, et que cependant elle n'en paraissait pas plus propre.

— On peut avoir un paravent, dit Hélène en quittant son tabouret avec la prestesse d'un sylphe. Avant que Démiane eût eu le temps d'ouvrir la bouche, elle avait disparu. Il s'épongea le front une fois de plus, et regarda autour de lui.

Quel voyageur en Russie ne l'a connue, cette salle immense, où quelques chaises cannées adossées aux murs se regardent tristement dans d'énormes trumeaux encadrés d'acajou horriblement massif, supportés par des consoles aussi lourdes que les pierres d'une forteresse, lesdites consoles soutenues par des pieds chantournés qui font songer à ceux des éléphants qui portent les palais ruinés d'Angkor ? Les glaces sont vertes, mais souvent biseautées ; étroites, mais indéfiniment longues ; on n'est guère tenté des'y regarder, car elles vous embellissent peu ou

même point. Un lustre en cuivre doré, style premier Empire, pend au plafond, vêtu de gaze jadis blanche si la maison est soignée, ce qui procure au moins l'avantage de ne pas le voir tout nu et fortement outragé par les mouches, si la maison est négligée; celui de la maman d'Hélène était tout nu et pas beau. Un grand piano, souvent neuf, toujours à queue, tient heureusement beaucoup de place dans ce vaste désert, et quand la maison est bien posée, on y voit encore quelques banquettes en damas jaune; des rideaux de mousseline blanche, attachés à des galeries en cuivre repoussé et doré, ornent les fenêtres, généralement garnies de stores blancs et de plantes au riche feuillage; le tout a un aspect, sinon hospitalier, au moins assez noble. C'est la salle par excellence, c'est-à-dire la salle de danse.

La salle de cette maison à colonnes, de tant d'agréments, ne possédait que le nécessaire, et d'ailleurs les stores étaient à la lessive, comme l'avait dit Hélène; puis à quoi bon ces vains ornements? la musique en est-elle meilleure? Le piano du moins était excellent, mais c'était le seul meuble moderne que contient cette vaste demeure.

Pendant que Démiane clignait des yeux pour

échapper au miroitement du parquet verni, Hélène rentra suivie de la servante réjouie qui portait à bras tendus un léger paravent formé de petites lattes de bois peint en noir, et d'ornements d'osier, le tout doublé de percaline verte. Ce meuble à bon marché se retrouve dans toutes les demeures russes, le plus souvent chez la femme de chambre; mais celui-ci appartenait en propre à la maîtresse de la maison.

— Où faut-il vous le mettre? demanda la grosse fille en riant. Elle riait toujours, par principe, sans doute.

— Devant le monsieur, entre la fenêtre et son pupitre.

— Voilà une idée! Un paravent, ça se met derrière le dos, pour empêcher les vents coulis; mais on n'a jamais entendu parler d'un paravent qu'on met devant soi!

— Fais ce que je te dis, insista Hélène d'un ton triste, qui était chez elle l'expression de la sévérité.

La servante obéit, se recula d'un pas pour jouir de l'effet, puis haussa les épaules et s'en alla.

— Re commençons, voulez-vous? dit le jeune homme en assujettissant son violon.

Hélène répondit d'un signe de tête, et frappa aussitôt le premier accord. Elle était toujours prête, ne faisait attendre personne, et ne demandait jamais rien. Elle joua tout d'une haleine, presque sans respirer, tout l'allegro, et à la dernière note se tint la tête basse, immobile, comme si elle attendait un reproche.

— Vous allez bien ! fit Démiane en riant ; j'ai peine à vous suivre.

— C'est trop vite ? dit Hélène en tournant un peu la tête vers lui avec une sorte d'inquiétude.

— Non pas ! Mais je n'ai pas l'habitude d'être si bien accompagné !

— Vous plaisantez ! fit la jeune fille en se détournant légèrement. Tous ses mouvements étaient à peine indiqués, et s'accomplissaient avec une sorte de crainte de faire du bruit ou de tenir de la place. Elle semblait réduire sa petite personne, afin d'occuper sur la terre le moindre espace possible.

— Je ne plaisante pas du tout ! Les accompagnateurs sont détestables, c'est une chose reconnue. Ah ! si j'étais toujours accompagné comme aujourd'hui, je soulèverais le monde !

Il soupira et pinça une corde de son violon.
— Le concert sera très-beau, reprit-il l'instant d'après. Je suis sûr que je jouerai bien.

— Que Dieu le veuille ! prononça la petite à demi-voix en retirant son haleine.

Démiane releva son archet, et ils commencèrent l'andante avec une précision extraordinaire ; le piano et le violon semblaient ne faire qu'un instrument, tant les accords sonnaient juste ; ils continuèrent ainsi, se laissant entraîner tous deux à mettre toute leur science, tout leur sentiment dans cette musique, qui d'un devoir se transformait en une jouissance exquise.

Démiane ne songeait plus qu'à son art, grisé par la satisfaction nouvelle, inconnue jusqu'alors, de pouvoir oublier complètement la partie de piano ; il se permettait de jouer avec accompagnement comme il n'avait jusqu'alors joué que pour lui seul ; le résultat de cette épreuve est qu'il entendait pour la première fois de sa vie, telle que le musicien l'avait conçue, la musique qu'il exécutait. Le public ne sait pas qu'à moins de circonstances particulièrement heureuses, l'exécutant n'entend bien que sa propre partie, et n'a de l'ensemble qu'une impression vague ; tout le plaisir est pour les auditeurs, et toute la peine est pour l'artiste ; celui-ci n'est réellement satisfait que lorsqu'il joue pour lui seul ou pour des amis dont il ne craint pas le jugement.

— C'est superbe ! dit le jeune homme quand ils eurent fini ; j'ai bien joué cent fois cette sonate, voilà la première fois que je l'entends.

— Pourquoi ? demanda Hélène, dont les mains rouges reposaient alanguies sur le clavier.

— Parce qu'on exécutait la partie de piano comme une corvée, et que vous, vous l'exécutez comme une artiste ! Voilà la différence ! Et avec vos petites mains, encore ! Comment faites-vous ?

Hélène baissa la tête et regarda ses mains ; elle les trouva fort rouges et pas très-propres. Les mains disparurent sur ses genoux, l'une dans l'autre.

— Ne les cachez pas ! Ce sont de braves petites mains. Vous n'êtes pas fatiguée ?

— Non. Je ne suis jamais fatiguée.

— Alors, le second morceau !

La musique recommença ; le jour devenait moins cru, le soleil s'en allait derrière les forêts voisines, et au dehors les ombres s'allongeaient dans les rues ; mais le temps ne paraissait pas long aux virtuoses, qui travaillaient avec une ardeur étonnante pour quiconque n'a pas passé par là. Quand ils eurent tout répété, quand ils furent complètement satisfaits tous les deux, la

maman de la petite Hélène fit son apparition dans la grande salle vide.

— Eh bien, dit-elle, êtes-vous content, monsieur Markof?

— Enchanté, madame, enchanté. Votre fille est une véritable artiste, une personne hors ligne; jamais je n'ai entendu accompagner de la sorte. Ce sera une grande artiste, je vous le répète.

— Entends-tu, petite Hélène?

— Oui, maman, dit la jeune fille en baissant la tête et en fermant le cahier de musique.

— Vous allez bien prendre un petit morceau de n'importe quoi avec nous, monsieur Markof? dit la maman d'un air de royale mansuétude. Vous devez avoir faim.

Démiane avait faim, et il l'avoua sans honte; en conséquence de quoi il suivit le majestueux peignoir de la dame dans une pièce presque aussi grande que la salle et tout aussi peu meublée. Le mobilier se composait de onze chaises de paille, — la douzième avait un pied en moins et gisait dans un coin, les trois autres pieds en l'air, — et d'une table à rallonges en noyer, très-vieille, si déjetée que plusieurs de ses supports étaient constamment entre ciel et terre. Ni buffet, ni dressoir, ni quoi que ce soit

qui puisse faire présumer qu'une table et des chaises ne suffisent pas à meubler une salle à manger. Nous autres Occidentaux, qui avons la manie de nous encombrer de bibelots, nous ne pourrions comprendre cette simplicité primitive, mais elle ne choqua point Démiane, d'autant plus que la table boiteuse était assez bien servie.

— Faites attention, je vous prie, lui dit l'hôtesse, de ne pas cogner la table en vous asseyant; vous pourriez renverser le samovar.

Démiane fit attention, et comme chacun peut s'y attendre, il cogna le pied de la table, mettant en danger par là l'équilibre du samovar; mais la main d'Hélène avait prévu l'accident et retenu l'objet par une de ses anses, de sorte que tout malheur fut conjuré.

— Vous devriez faire arranger votre table, dit-il à la dame en riant.

— Oh! il y a si longtemps qu'elle est comme cela! Nous y sommes accoutumées.

— Vous ne renversez jamais rien?

— Presque tous les jours; mais nous y sommes accoutumées.

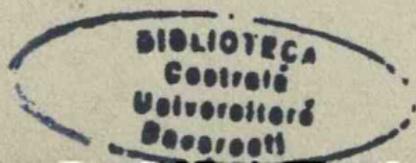
Puisque ces dames s'étaient fait une si douce habitude de pareils accidents, Démiane pensa qu'il y aurait de l'indélicatesse à insister, et il

accorda toute son attention à un plat couvert qui trônait au milieu de la table.

— C'est du poisson du Volga, monsieur Markof, lui dit la dame en suivant son regard ; j'espère que vous le trouverez à votre goût.

Du thé et du poisson frit ! C'était un menu discutable ; cependant Démiane ne fit pas d'objection, et le tout, agrémenté de hors-d'œuvre variés, se trouva excellent.

38027
Tout en savourant ce repas bizarre, il accorda un coup d'œil à son hôtesse. La maman de la petite Hélène n'avait pas d'âge, c'est-à-dire qu'elle flottait entre trent-cinq et cinquante-cinq ans. Son embonpoint assez prononcé n'était pas un signe de santé, car le teint était jaune et fatigué ; les yeux bleus avaient dû être très-beaux ; ils n'étaient plus que lassés, et moins ternes que cernés ; de petites rides autour de la bouche contrastaient avec l'air de jeunesse du front et des cheveux bruns, magnifiques et lourds, qui forçaient leur propriétaire à rejeter légèrement la tête en arrière. Elle portait une jupe de soie claire, usée, défripée, mais à longue traîne, et par-dessus un petit paletot de drap chamois très-clair, garni de galons d'argent, le tout terni et plein de taches. L'expression du visage était celle d'une douce somnolence à



peine interrompue par le soin des repas, et de temps en temps quelque verte remontrance à tout un clan de servantes qui apparaissaient les unes après les autres pour enlever ou donner des assiettes.

— Vous aimeriez peut-être mieux du café? dit la dame, quand Démiane eut avalé deux grands verres de thé. Pacha, Macha, Glafira, faites du café, vite!

— Non, merci, s'écria Markof; impossible, madame, je vous en conjure!...

Mais les servantes s'étaient précipitées vers la cuisine, et le bruit du moulin à café se faisait déjà entendre; la dame rassura son hôte du geste.

— Je l'aime beaucoup, dit-elle, mais il ne me convient pas; aussi je n'en prends que lorsqu'il vient du monde.

— Si c'est pour vous rendre service, fit Démiane, qui dissimulait à grand'peine une bonne envie de rire, je ne puis pas vous refuser.

La dame sourit et croisa placidement ses mains potelées sur son estomac. Elle entendait fort bien la plaisanterie.

— Quand répéterez-vous pour la seconde fois? dit-elle d'une voix douce et très-agréable.

— Je ne vois pas la nécessité de répéter

davantage, répondit Démiane; cela va aussi bien que possible.

La petite Hélène adressa au jeune artiste un regard reconnaissant, mais si fugitif qu'il atteignit à peine le nœud de sa cravate.

— Mais, reprit-il, si mademoiselle pouvait me donner encore une heure ou deux, j'aurais eu bien du plaisir à jouer avec elle d'autres morceaux, de ceux que je ne jouerai pas ici, mais qui serviront pour les concerts que je donnerai cet été, le long du Volga.

— Rien n'est plus facile, dit la maman avec grâce; la petite Hélène sera enchantée de s'exercer avec un artiste aussi éminent.

On échangea de part et d'autre des saluts pleins d'urbanité, et la jeune fille, toujours droite sur sa chaise, regarda ses mains rouges avec une ombre de tristesse.

— Remercie, Hélène, remercie monsieur qui veut bien contribuer à ton perfectionnement...

— Et au mien propre, ajouta le jeune homme sans regarder la petite pianiste.

Le café parut très à propos; quand on s'est fait des compliments, il n'y a plus qu'à se séparer, à moins d'une interruption favorable, et Démiane, un peu engourdi par un si bon repas, ne se sentait pas disposé à s'en aller tout de

suite. Malgré ses protestations, il accepta une tasse de café, et le festin recommença sur de nouveaux frais.

— Il faut vraiment venir en province pour avoir si bon appétit, dit enfin l'artiste, pour excuser une gourmandise dont il était honteux.

— C'est l'air, dit la dame.

— Probablement. Qui est-ce qui a enseigné le piano à mademoiselle votre fille? demanda-t-il, un peu par curiosité et beaucoup par politesse.

— C'est le chef de musique du régiment; quand le colonel, mon mari, vivait encore, nous avions un excellent chef de musique : il jouait du piano dans la perfection, et il composait des valse étonnantes; il a pris la petite Hélène en affection, et dès l'âge le plus tendre, il lui a enseigné ce qu'il savait.

— Il a fait une bonne élève.

— Elle a profité de ses leçons et elle a bien fait, dit la maman en soupirant, car il faudra qu'elle s'en fasse un gagne-pain. J'ai une pension du gouvernement, cette maison m'appartient; mais à quoi sert-elle? et un tout petit bien, un peu au-dessus de la ville, dans les terres; tout cela ne fait pas un gros revenu...

Elle soupira encore, et la fille leva sur elle

ses yeux tristes, plus tristes que jamais. La petite Hélène avait entendu raconter cette histoire bien des fois sans doute, et dans les mêmes termes, mais elle ne s'y accoutumait pas, pas assez du moins pour y rester indifférente. Démiane comprit pourquoi elle ne souriait jamais.

— Comme elle doit s'ennuyer ! pensa-t-il tout bas. Mais mademoiselle joue dans les concerts qui se donnent ici, reprit-il tout haut ; je pense que ce n'est pas gratuitement ?

— Je vous demande pardon, c'est pour l'honneur, ou le plaisir, comme vous voudrez, reprit la mère avec quelque amertume, et encore on ne la trouve pas assez élégante ; il leur faudrait des robes neuves ! Et avec quoi les acheter, grand Dieu !

Démiane se dit que si le concert réussissait, avant de quitter la ville, il enverrait quelque joli présent à la jeune virtuose.

— Savez-vous, continua la dame, quand vous serez de retour à Moscou, tâchez de nous trouver des leçons... Quand je dis nous, c'est à elle, vous comprenez ? Si vous pouvez lui dénicher quelques élèves, je quitterai cette ville sans regret, je vous assure.

— Vous l'habitez depuis longtemps ? demanda machinalement Démiane.

— J'y suis née et je m'y suis mariée. Mon père aimait trop les cartes; il a tout perdu, et mon mari n'avait pas le sou. Nous nous adorions!

— O prévoyance! pensa l'artiste.

— Je n'ai été mariée que huit ans. Depuis la mort de mon mari, je n'ai plus de goût à rien. C'est alors que je suis revenue ici.

Hélène allongea le cou et baissa la tête tout doucement, si bien que ses lèvres se trouvèrent sur la main de sa mère et s'y appuyèrent avec tendresse.

— C'est une bonne enfant, monsieur Markof, reprit la dame, et elle fait ce qu'elle peut. Tâchez de lui trouver des leçons, nous vous en serons bien reconnaissantes.

— Je tâcherai, répondit-il, et j'espère réussir.

XXVIII

Le concert fut superbe, comme on dit sur les rives du Volga. Démiane connut ce jour-là l'ivresse de ces triomphes absurdes, où la race slave semble mettre toute l'exubérance qu'elle

économise le reste du temps. Victor savourait modestement le nectar généreux qui débordait de la coupe, et se grisait absolument comme s'il eût été le triomphateur.

Pendant qu'un monsieur de la ville exécutait sur la cithare un morceau aussi insipide que l'instrument lui-même, — mais il avait placé cent vingt billets! — la petite Hélène se glissa auprès de Victor, et entama le siège en règle du brave garçon. Sa victoire fut prompte et facile : la clef du cœur du jeune infirme était son frère Démiane, et la serrure allait toute seule.

— Vous l'aimez beaucoup? dit-elle comme conclusion, quand elle eut obtenu un certain nombre de renseignements.

Victor hocha la tête avec énergie.

— C'est vous qui avez fait son violon?

— Oh! pas moi tout seul! Notre ami André m'a beaucoup aidé; il est très-habile, notre ami André.

La petite Hélène resta songeuse.

— Je n'ai pas d'amis, dit-elle, ni frères, ni sœurs, rien!

— C'est bien dommage, fit affectueusement Victor.

Il était le frère-né de tous ceux qui avaient à se plaindre de la destinée.

— Maman est très-bonne, mais...

Elle baissa la tête.

— Elle n'est pas assez jeune pour vous?
suggéra Victor.

— Ce n'est pas cela... Elle n'aime pas à se déranger...

— Vous aimeriez à aller dans le monde, peut-être?

— Pas du tout! Je n'aime que la musique.

— Quoi, alors? demanda le brave garçon, pour lequel les convenances mondaines avaient encore une infinité de secrets.

— Pas grand'chose!... Nous ne sommes pas riches, voilà le malheur!

— Nous ne sommes pas riches non plus! fit Victor en riant. Qu'est-ce que ça fait? Figurez-vous qu'autrefois nous avons demeuré dans des coins.

— Des coins?

Il fallut expliquer à la petite Hélène ce que c'était qu'un *coin*; elle sourit un instant, dit :

— C'est drôle! et reprit son air préoccupé.

— Je voudrais gagner de l'argent, dit-elle en levant les yeux sur l'estrade, qu'elle voyait de profil, dans la salle même. Comment fait-on pour gagner de l'argent?

Victor indiqua du geste la salle et le public.

— Voilà ! dit-il ; le moyen n'est pas mauvais.
La jeune fille soupira.

— C'est si difficile ! dit-elle.

— Pas pour vous, toujours ! Vous jouez du piano comme un ange ! On vous payerait cher à Moscou, allez !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr ! Quel dommage que vous ne puissiez pas venir avec nous le long du Volga ! Nous ferions des merveilles !

Le monsieur à la cithare rentra, son instrument à la main, avec toute la joie d'un succès mérité, peinte dans l'espace compris entre ses oreilles rouges, ses cheveux blonds et sa barbe rousse.

— A rous ! fit Démiane qui rentrait par la porte opposée. Il était allé respirer au dehors, car la chaleur était vraiment intolérable.

Il rentra dans la salle, la petite Hélène sous son bras, et fut salué par des applaudissements frénétiques. Il sourit, remercia, se rengorgea, pendant que la jeune fille arrangeait tranquillement la musique sur le piano. Elle éprouvait une joie paisible à entendre acclamer cet artiste, né dans un village, et arrivé à un premier prix du Conservatoire par la seule force du travail et de la volonté. Le succès de Démiane lui parais-

sait un acte de justice du sort; après avoir habité un *coin*, ce héros pouvait prétendre à un palais.

Le concert terminé, Démiane eut à peine le temps de remercier sa jeune partenaire; elle s'éclipsa discrètement, escortée de la grosse fille réjouie, qui, pour la circonstance, avait mis sur ses épaules un fichu vert à fleurs jaunes, d'un effet vraiment surprenant, et elle retourna vers la maison à colonnes, faire du thé à sa maman, qui ce jour-là avait eu des palpitations de cœur et s'était tenue au lit.

Pendant qu'elle rentrait dans sa vaste et maussade demeure, Démiane avait fort à faire pour se défendre contre les amabilités des gens de la ville. On le pressait de donner un second concert. Tous les amateurs lui promettaient leur concours; madame la générale, escortée de sa fille, lui faisait promettre de venir prendre le thé le soir même, et tous les jeunes gens, l'appelant par son nom, poussaient à ses oreilles une clameur qui l'assourdissait. Il fallut promettre un second concert pour le jeudi suivant, et la foule enthousiaste se dispersa pour colporter dans tout Iaroslav la grande nouvelle, et vexer convenablement, par le récit du triomphe, ceux qui n'avaient pas pu ou qui n'avaient pas voulu y assister.

Madame la générale avait invité pour ce soir-là tout ce qu'il y avait de mieux à Iaroslav. Les motifs de son changement d'humeur étaient d'une extrême simplicité. Démiane ne s'était pas représenté chez elle depuis sa première visite ; le général, ayant eu la goutte, n'avait pu répéter son duo, et notre ami avait eu bien autre chose à faire que d'aller prendre de ses nouvelles, comme il l'eût dû. Madame la générale grillait d'envie de revoir ce beau garçon, et de plus, elle avait eu vent du repas bizarre accepté par lui chez la maman de la petite Hélène ; une jalousie cruelle s'était emparée de son âme, et elle avait résolu de montrer Démiane chez elle, à toute la fleur de la ville ! A quoi tient le destin des empires !

Démiane avait grande envie d'aller se coucher, quoiqu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi ; mais Victor avait grand'faim, attendu qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, tant le cœur lui battait d'angoisse et d'espérance. Les deux frères ayant décliné une douzaine d'invitations à dîner, sous prétexte de fatigue, se dirigèrent vers leur hôtel, où ils se firent servir dans leur chambre un repas quelconque. Démiane regarda les victuailles avec dédain, fit trois tours dans la vaste pièce

tapissée de papier bleu, brun et blanc, à grands ramages, et aussi peu favorable au sommeil que n'importe quelle chambre d'hôtel, et se jeta sur son lit. Victor arrêta à mi-chemin la cuillerée de soupe qu'il portait à ses lèvres, et le regarda d'un air inquiet.

— Va toujours, dit le musicien; ne t'occupe pas de moi. Il paraît qu'à chaque concert j'aurai la même courbature! Bah! on s'y fait peut-être; nous verrons au dixième.

Il bâilla, se retourna et essaya de dormir, mais le bruit du dehors rendait le sommeil difficile. La joyeuse animation des traktirs allait en augmentant depuis le matin, et l'air frémissait partout sous la vibration des balaïkas, des tambourins tziganes, des accordéons et de tous les instruments portatifs en usage dans le peuple. Après quelques vaines tentatives pour trouver le sommeil, Démiane s'assit sur le bord de son lit, se frotta les yeux et dit à son frère :

— Sais-tu ce que le concert nous a rapporté?

Victor tira son calepin et lut :

— Frais : quatre-vingt-douze roubles; recette : cinq cent vingt et un roubles; bénéfice net : quatre cent vingt-neuf roubles, qui sont dans ma poche de côté.

— Tant que cela? fit Démiane, tout à fait réveillé et sautant sur ses pieds.

— Certainement! penses-tu que j'y aie mis du mien?

Le jeune artiste s'approcha de la table.

— Fais voir, dit-il, l'argent des Jaroslavtsi. Il est pareil à celui des Moscovites, ajouta-t-il après avoir feuilleté les billets de banque. Qu'est-ce que nous allons donner à la petite Hélène?

— Donne de l'argent à sa maman. Elles ne sont pas riches, la petite me l'a dit tantôt.

— Soit. Nous donnerons... Combien?

— Vingt-cinq roubles?

Démiane haussa les épaules.

— Tu plaisantes, dit-il, cinquante ne seraient pas trop. Tu crois qu'elle acceptera?

— Je n'en doute pas; la maman, veux-je dire. La jeune fille me paraît très-désintéressée.

— Eh bien! je vais commander un bouquet pour la demoiselle. Donne une enveloppe pour mettre l'argent de la maman.

Pendant que cette opération s'accomplissait, Démiane sifflait un air populaire.

— C'est dommage, dit-il, qu'on ne puisse pas avoir un accompagnateur avec soi : cela éviterait bien du temps perdu, bien des répé-

titions inutiles ! Mais c'est un luxe que je ne puis pas encore me donner.

— Sans compter, fit observer Victor, qu'on se donne parfois un maître de cette façon-là ! Il y a des gens qui ont un caractère si désagréable !

— Pour cela, oui ! Viens-tu ? dit le musicien en prenant son chapeau.

— Si tu n'as pas besoin de moi, j'aimerais autant achever mon dîner !

Démiane sortit en riant, et se dirigea vers la demeure d'un horticulteur qu'on venait de lui indiquer à l'hôtel. Le bouquet commandé, notre ami se donna le plaisir de le regarder faire. Les hommes se blasent sur les plaisirs d'envoyer des bouquets ; il paraît que les femmes se blasent aussi parfois sur celui d'en recevoir, bien que cette assertion nous paraisse plus hasardée ; mais les premiers, qu'on les reçoive ou qu'on les envoie, ont une saveur particulière : c'est une jouissance d'élite, une chose qui rappelle à l'esprit ou qui évoque dans le souvenir tout un ordre d'idées fines et délicates. Il n'y a pas plus d'égalité réelle chez les fleurs que chez les hommes : aucune loi ne fera qu'un riche lourdaud soit devant le monde l'égal d'un être élégant et sans fortune, pas plus qu'un bouquet de tulipes ne produira le même effet qu'une

poignée de muguets, et le gardénia ne fera pas songer aux mêmes choses qu'un bluet, si charmant que puisse être le bouquet des champs. Grâce aux associations d'idées, il y a désormais une aristocratie parmi les plantes.

Quand le bouquet fut fini, Démiane le regarda avec plaisir ; c'étaient les premières fleurs qu'il offrait à une femme, et il savait bon gré à la petite Hélène de lui faire goûter cette jouissance nouvelle.

— A qui faut-il l'envoyer ? demanda le jardinier avec un sourire qui voulait être fin.

Au nom de la jeune virtuose, le sourire tomba : la petite Hélène n'était pas une personne intéressante. Cependant un garçon fut dépêché, avec la carte de Démiane.

Au moment où celui-ci allait suivre son envoi, un rayon de soleil enfila la rue avec tant d'audace, que le jeune homme lui tourna le dos, cherchant l'ombre, et ses pas le conduisirent bientôt dans les champs. Il y retrouva le soleil, mais derrière un bouquet de grands bouleaux dont les branches échevelées formaient un écran très-convenable. C'est à l'ombre de ces beaux arbres que notre ami fit une courte sieste, pleine de rêves et de visions.

Quand il se réveilla, le soleil se cachait der-

rière la forêt voisine, laissant flotter dans l'air assez de clarté pour que les objets parfaitement éclairés ne projetassent point d'ombre sur le sol. Cette lumière douce porte aux impressions agréables, et c'est avec un esprit dégagé de tout souci que Démiane se dirigea vers la maison à colonnes.

Comme il approchait, des sons bien connus frappèrent son oreille. C'était la réduction pour piano de la quatrième symphonie de Mendelssohn, qui est tout simplement un hymne à la joie ; les appels pressés des notes élevées, le frissonnement des timbres graves, qui semblent accourir vers un but de fête, donnent à l'oreille l'impression d'un beau jour de printemps, clair, ensoleillé, une de ces journées où l'on ne peut pas être triste, et où, coûte que coûte, il faut aller courir sous les feuilles encore à peine sorties du bourgeon.

Comme elle la jouait, la petite Hélène, cette symphonie joyeuse ! Comme elle y mettait cet accent intime et personnel que les *forte*, *piano*, *accelerando*, *rallentando* des partitions gravées ne remplaceront jamais, quelque soin qu'on prenne à les noter ! Elle jouait comme si elle avait composé elle-même à mesure cette musique qu'on dirait emportée par un vol de papil-

lons, et les sons s'envolaient dans l'air du soir, lumineux et calme; on eût dit qu'ils allaient rejoindre quelque grand foyer d'harmonie invisible, tout en haut du ciel bleu, où les hirondelles décrivaient leurs cercles fantastiques.

Démiane ralentit le pas et finit par s'arrêter; les fenêtres de la maison étaient grandes ouvertes, mais personne ne s'y montrait; il attendit que l'allegro fût fini, et alors il sonna. La petite Hélène repoussa son tabouret et parut sur le seuil du salon au moment où il pénétrait dans l'antichambre. A la vue du jeune homme, son visage mignon se couvrit d'une teinte rose, et elle fit vers lui un léger mouvement aussitôt réprimé.

— Vous avez un talent extraordinaire, lui dit Démiane, sans prendre le temps de lui faire la moindre politesse.

— Quel beau bouquet vous m'avez envoyé! répondit-elle, comme s'il existait une corrélation nécessaire entre ces deux idées.

Ils entrèrent ensemble dans le salon, et Démiane vit sur le grand piano son bouquet dans un vase commun, placé de façon qu'on pût le voir tout en jouant, par-dessus le pupitre.

— C'est vrai qu'il est joli, dit-il en souriant, mais c'est le jardinier qu'il faut en remercier.

— Je n'avais encore jamais reçu de bouquet, dit la petite Hélène en se penchant sur les roses pour les respirer.

— Et moi, je n'en avais jamais envoyé; comme cela se rencontre! fit Démiane en riant. Continuez donc votre symphonie.

— Cela vous fera plaisir?

— Certainement! sans cela je ne vous le demanderais pas.

Elle se mit au piano sans hésitation, et commença le petit allegretto, si modeste, si mélancolique et si simple, ombre atténuée et discrète de ce tableau de plein soleil. Pendant qu'elle jouait, mille impressions diverses se peignaient sur son joli petit visage, aussi modeste et aussi doux que la musique; elle sentait ce qu'avait voulu le maître, et chose plus rare, elle savait le rendre.

— Encore! fit Démiane quand elle eut fini.

Elle continua, et le minuetto sous ses doigts reprit l'allure fantasque et ondoyante des papillons dans l'air de juin; la joie était revenue aussi bien sur ses traits délicats que dans l'atmosphère du salon, et Démiane se déclara satisfait quand elle eut fini.

— C'est très-bien, très-bien, dit-il pendant que la virtuose se reposait en plongeant son petit nez dans son bouquet. Vous avez grand

tort de ne pas jouer toute seule en public. Vous avez de quoi vous faire une réputation dans vos dix doigts.

— Je n'oserai jamais ! dit Hélène en le regardant d'un air effaré.

— Je vous réponds que j'en ai entendu qui ne vous valaient pas, tant s'en faut !

Elle secoua la tête.

— Ici, on ne voudra jamais admettre que je joue toute seule dans un concert ; je ne suis bonne que pour accompagner, et ils le savent bien. Moi aussi, je le sais bien !

— Ce n'est pas mon idée, reprit Démiane. A propos, quand est-ce que nous donnerons notre second concert ?

— C'est donc vrai, qu'il y a un second concert ? J'en suis bien contente ! Nous jouerons tout ce que vous voudrez ! dit Hélène avec une expression de joie enfantine.

Démiane la regarda attentivement pour la première fois.

— Quel âge avez-vous donc ? lui dit-il avec un certain étonnement.

— Dix-neuf ans. N'est-ce pas que j'ai encore l'air d'une petite fille ?

— Oui et non ; cela dépend. Je vous croyais plus jeune, cependant.

— Tout le monde me croit plus jeune et m'appelle la petite Hélène, parce que je n'ai pas su grandir.

Démiane la mesura de l'œil; elle n'était pas petite, cependant, mais elle était si menue, si fluette, si délicate; ses pieds, ses mains, son visage avaient tant de finesse qu'elle avait l'air d'une enfant. En se voyant ainsi l'objet de l'attention du jeune homme, elle parut se troubler et retourna à son bouquet, son grand consolateur et son ami.

— Je suis contente aujourd'hui, dit-elle; il y a bien longtemps, oh! bien longtemps que je n'avais été si contente. C'est parce que le concert a si bien réussi.

— Tiens, fit Démiane, et votre maman? J'allais oublier de vous demander de ses nouvelles.

— Elle ne va pas plus mal; elle est restée couchée. Cela lui arrive souvent...

— D'être malade?

— Oui, et de rester couchée. Mais je puis jouer du piano tout de même, cela ne la dérange pas.

— J'avais quelque chose pour elle...

— Je vais le lui porter, dit Hélène avec empressement; qu'est-ce que c'est?

Démiane introduisit deux doigts dans la poche, puis il hésita et rougit.

— J'aimerais mieux, dit-il, l'envoyer par la femme de chambre.

Hélène appela la grosse fille, qui se présenta aussitôt. Elle avait quitté son fichu vert, mais sa figure savonnée était encore aussi luisante.

— Portez cela à madame, dit-il à cette soubrette champêtre, en lui remettant l'enveloppe fermée.

Hélène suivit des yeux le message et la messagère, et une ombre s'étendit sur son visage; elle regarda ensuite le jeune artiste avec un air de crainte et de reproche, mais sans oser parler.

A son tour, Démiane, décontenancé, s'approcha du bouquet et respira un brin d'héliotrope.

— Madame voudrait vous parler, dit l'Iris en revenant.

Il la suivit dans une chambre bizarre, meublée plus bizarrement encore. Un lit de camp très-bas tenait le milieu de la pièce, et sur ce lit, tout habillée, couverte d'une vieille pelisse de petit-gris, la maman d'Hélène prenait une tasse de thé. La cendre et les débris d'une quantité prodigieuse de cigarettes encombraient le plateau posé sur une chaise auprès d'elle. Le

petit paravent d'osier, qui avait précédemment garanti les yeux du jeune homme de l'éclat trop cru du jour dans le salon, avait repris sa place devant le lit; deux ou trois chaises, encombrées d'objets de toilette; un lavabo, dont le pot à eau dépourvu d'anse était en outre légèrement écorné; une paire de pantoufles brodées sous le bord du lit, et un jeu de cartes éparpillé sur une table, complétaient l'ameublement.

— Asseyez-vous, monsieur Markof, dit la dame en indiquant au pied de son lit une chaise que la servante épousseta avec son tablier avant de la lui offrir; il faut que je vous remercie pour la générosité que vous avez déployée à notre égard. Le bouquet suffisait.

Démiane sourit; ce point de vue lui paraissait original, mais il était si surpris de ce qu'il voyait autour de lui, qu'il n'eut que le temps de formuler une réponse quelconque.

— J'espère, continua la maman, que vous porterez bonheur à ma petite Hélène; c'est la première fois que son talent lui rapporte quelque chose!

— Il l'enrichira promptement, je l'espère, fit poliment Démiane.

— J'en doute! Nul n'est prophète en son

pays, vous savez, monsieur Markof; il faudrait quitter Jaroslav; et sans amis, sans protection, où voulez-vous que deux femmes seules puissent aller?

Démiane hocha la tête approbativement.

— Et puis, dit-il, sans doute vous tenez à cette maison, à vos habitudes?...

— Mes habitudes, grand Dieu! il y a longtemps que je n'en ai plus! Je couche sur un lit de camp, vous le voyez; c'est celui de mon défunt mari, quand il accompagnait son régiment. Je me suis mariée ici, monsieur, mais j'ai suivi le colonel dans toutes ses garnisons, et je ne suis revenue ici qu'à sa mort. Je vous assure qu'à cette vie-là on ne se fait pas d'habitudes!

— Vous aimez donc beaucoup Jaroslav?

— Pas du tout! C'est une ville horrible; l'aristocratie y est d'une hauteur insupportable; jamais ces gens-là n'ont voulu me traiter en égale, et cependant, par la naissance, je les vauz tous; mais *colonelle*, ce n'est pas un grade, il faudrait être *générale*, et puis je ne suis pas riche... C'est égal, monsieur Markof, vous vous êtes bien conduit, et je tenais à vous en remercier.

L'artiste se leva, salua et retourna au salon,

où Hélène l'accueillit avec ce même air de reproche incertain ; mais en voyant le calme de Démiane, elle reprit son expression ordinaire.

— A demain, lui dit-il en lui tendant la main ; je viendrai à midi, et nous choisirons nos morceaux.

— Vous partez ? Je pensais que vous alliez rester pour prendre le thé !

— Je suis invité chez madame la générale. Vous y serez sans doute ?

— On ne m'a pas invitée, dit-elle en baissant la tête ; on ne m'invite jamais quand il y a du monde.

— Tant pis pour eux ! fit le jeune homme en fronçant le sourcil : cela ne fait pas honneur à leur bon goût. A demain, alors.

— Amenez votre frère, dit-elle timidement en le reconduisant.

— Ah ! vous avez fait connaissance ?

— Il est si bon ! Je crois que je l'aimerai beaucoup... Il viendra, n'est-ce pas ?

— Il sera trop heureux de vous obéir.

La porte se referma sur Démiane, et Hélène, de la fenêtre, le vit s'éloigner la tête haute, beau et fier comme Apollon. Lorsqu'il eut disparu, elle retourna au piano, l'effleura du bout des doigts, et sentit son bouquet ; puis tout à

coup une idée lui revint, et elle alla trouver sa mère.

— Petite, dit celle-ci en la voyant, devine combien M. Markof nous a donné pour le concert.

Les yeux de la petite se dilatèrent étrangement, et elle ne répondit pas.

— Cinquante roubles, ma mignonne ! C'est le premier argent que tu gagnes ; fais le signe de la croix avec pour qu'il te porte bonheur !

Hélène obéit machinalement, puis rendit le billet de banque à sa mère.

— Nous allons te faire une robe neuve pour l'autre concert, une belle robe de tarlatane... rose ?

— Blanche, maman, s'il vous plaît.

— Comme tu voudras. Envoie-moi la servante avec ta vieille robe, que je voie ce qu'il faudra d'étoffe.

Hélène sortit et exécuta l'ordre de sa mère ; mais au lieu de retourner près d'elle pour assister au conciliabule, elle s'en alla droit à son bouquet.

Le jour baissait, sans s'assombrir tout à fait, comme à cette époque de l'année sous cette latitude ; le salon, moins éclairé, paraissait aussi moins triste et moins nu ; la petite Hélène pouvait y rêver à son aise ; elle se mit à marcher

lentement d'une extrémité à l'autre de la vaste pièce, s'arrêtant un peu chaque fois qu'elle passait auprès des fleurs, et bientôt, sans qu'elle sût pourquoi, son visage se trouva inondé de larmes. La sérénité de cette journée venait d'être troublée... Par quoi? C'était bien beau pourtant d'avoir gagné tant d'argent... Gagné! Le premier argent qu'on gagne fait naître tant d'émotions et de pensées nouvelles chez celui qui débute dans la vie!... Oui, mais il n'aurait pas fallu qu'il fût donné par Démiane! Elle eût été si heureuse de jouer avec lui sans salaire, pour l'honneur... Elle saisit soudain son bouquet, y plongea son visage tout entier, et laissa couler ses larmes sur les roses.

XXIX

Chez madame la générale, Démiane fut tout simplement l'objet d'une ovation; cette dame, qui d'ailleurs ne se piquait pas de logique, proclama le jeune artiste « le premier homme de son temps »! On ne sait d'ailleurs trop ce qu'elle entendait par là. L'assemblée était brillante;

la bonne dame avait convoqué tout ce qu'il y avait de mieux à Jaroslav, ses meilleurs amis et ses pires ennemis ; les uns pour se réjouir avec eux, les autres pour les humilier de sa supériorité. Fort laide et fort parée, elle allait d'un groupe à l'autre, et le résultat de tous ces efforts fut la demande générale d'un morceau de violon.

Démiane n'était pas très-disposé à jouer ; outre la paresse naturelle à la suite d'un effort comme celui du jour même, il partageait avec nombre d'artistes une idée que le vulgaire combat de toutes ses forces, et qui prend néanmoins du terrain chaque jour, à savoir, qu'un musicien n'est pas plus forcé de payer son écot en donnant un échantillon de son savoir-faire, qu'un peintre n'est contraint par les bienséances à brosser une esquisse toutes les fois qu'il vient passer une heure dans un salon. Cependant la jeunesse enthousiaste l'ayant acclamé à plusieurs reprises, il envoya chercher à l'hôtel l'instrument de son supplice, et se laissa conduire au piano.

Mademoiselle Mavroucha, la propre fille de S. Exc. madame la générale, vêtue de soie bleue et très-décolletée, l'attendait sur le tabouret, avec ses épaules jaunes sortant outrageusement

de sa robe, et ses bras rouges pendant sur ses genoux. Elle jeta à l'artiste un regard pathétique, et indiqua du doigt le titre du morceau ouvert sur le pupitre. C'était précisément un de ceux que Démiane avait joués avec Hélène le matin même. Sans s'occuper de son accompagnement, le jeune homme, qui n'y entendait pas malice, se donna le *la* à lui-même, et la musique commença.

Ce que peut souffrir un artiste de talent quand il est accompagné de travers, et quand, le piano étant tenu par une femme, il ne peut pas lui adresser à demi-voix quelque une de ces bonnes injures qui soulagent une âme opprimée, aucun de ceux qui n'ont pas passé par là ne le saura jamais. Le morceau s'acheva au milieu de l'admiration des uns et de la mauvaise humeur des autres, car partout, en Russie, on rencontre des gens de goût, bons connaisseurs en musique, et qu'il est impossible de tromper sur ce point.

— Que dites-vous de ma fille? demanda la générale en venant remercier Démiane.

— Encore un peu inexpérimentée; mais à l'âge de mademoiselle, c'est un charme de plus! osa répondre l'artiste, qui pensait à la réussite de son second concert et qui se proposait de se faire payer ce mensonge impudent en billet placé par la mère.

Mavroucha leva sur le jeune homme des yeux pleins d'une flamme discrète, et sourit en rougissant; il alla plus loin recueillir des compliments, et la jeune fille se retira à l'écart dans un petit coin isolé du salon par des plantes vertes, pour méditer une idée qui venait de germer dans sa cervelle obtuse.

Ce jeune homme lui trouvait des charmes, — et elle! que ne lui trouvait-elle pas! Or, mademoiselle Mavra — Mavroucha par diminutif, non abrégatif, de même que la plupart des diminutifs — s'était bourré la tête de romans à l'Institut de Kazan où elle avait été élevée; dans tous ces romans, une jeune fille de bonne maison, après mille vicissitudes, devenait l'épouse d'un beau jeune homme sans fortune, qui se trouvait être ensuite un prince richissime. Mais qu'importaient le rang et la fortune à mademoiselle Mavra? L'essentiel pour le moment était de se voir aimée d'un beau jeune homme, différent de tous les autres et visiblement élu pour des choses extraordinaires. Démiane réunissait toutes ces qualités, et la jeune fille, avec cette promptitude d'impressions qui distingue de toutes les demoiselles du globe les demoiselles élevées dans les Instituts, se déclara instantanément amoureuse du violoniste.

C'est déjà quelque chose que d'être amoureuse d'un jeune homme extraordinaire; mais encore faut-il qu'il vous paye de retour. Or comment vous payerait-il de retour s'il l'ignore? Un violoniste de talent, mais sans fortune, oserait-il lever les yeux sur la fille d'un général, sur une héritière, sur la fleur de la noblesse du pays? Evidemment non. D'ailleurs, le vrai mérite est modeste et a besoin d'être encouragé. Donc, il fallait encourager Démiane; c'était clair comme le jour.

Pendant que madame la générale, qui venait de parler d'une contredanse à organiser, cherchait sa fille, si bien gardée contre les indiscrets, — à l'opposé de la petite Hélène, qu'on laissait parler avec tout le monde, — la jeune personne griffonnait dans sa chambre, sur un petit carré de papier rose, les paroles suivantes, écho de ses pensées : « Démiane, vous avez du génie, et je vous aime! *Signé : MAVRA.* »

— Mavroucha? cria la maman, qui cherchait partout.

— Maman! répondit la demoiselle en apparaissant.

— Où te caches-tu? Il faut arranger les danses. Mon Dieu, que tu es rouge!

— C'est la chaleur, maman, répliqua la jeune dissimulée.

— Viens vite, je vais prier M. Markof de danser la première contredanse avec moi. Je pense qu'il aura l'esprit de t'inviter pour la seconde.

— Oui, maman.

Le bal s'ouvrit d'une façon brillante. Markof avait fait des progrès depuis le jour de son entrée dans le monde sous le patronage de la *Gesellschaft*, et il se tirait à son honneur du quadrille et même du cotillon. A la seconde contredanse, il invita mademoiselle Mavra, comme c'était prévu; mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est le coup de tonnerre dans un ciel serein, qui devait clore le cours de ses succès pour ce jour-là.

La première figure terminée, pendant le moment de silence où chacun, revenu à sa place, attend le signal du piano pour commencer la seconde, il tendait la main à sa danseuse; elle fit un mouvement maladroit, et le papier rose, plié en quatre, qu'elle venait de tirer de son gant, tomba à leurs pieds sur le parquet.

On ne se figurera jamais, si on ne l'a entendu, le bruit que peut faire un petit papier plié qui tombe par terre, quand tout le monde, immobile et silencieux, est dans l'attente du signal. De plus, la robe de Mavra était bleue, le parquet était fauve, le billet était rose, écrit sur

un papier lourd aux plis récalcitants... L'assemblée entière tourna les yeux vers le couple; Mavra poussa un cri de désespoir, et tomba sur sa chaise en pâmoison, mi-feinte, mi-réelle.

— Un billet! Ce mot courut par toute la salle en un chuchotement très-haut, et devint soudain le signal d'un orage.

— Ma fille! s'écria la générale en volant vers son enfant.

L'infortuné Démiane, auquel Caroline n'avait pas révélé tous les secrets du machiavélisme féminin, s'était baissé sans penser à mal pour ramasser le billet. La générale, qui se doutait de la vérité, — son flair était probablement aidé de quelques antécédents du même genre, — ne pensa plus qu'à sauver les apparences.

— Un billet à ma fille! s'écria-t-elle; vous osez faire passer un billet à ma fille, et en ma présence! en présence de cette honorable assemblée! Ah! monsieur! vous n'êtes qu'un misérable insensé! Sortez!

— Moi! cria Démiane en bondissant sous l'insulte imméritée. Moi, un billet! Que le diable m'emporte si le billet n'est pas tombé de la main de votre fille!

Les deux tiers de la société se mirent à rire. L'humeur romanesque de mademoiselle Mavra

n'était un secret pour personne, et sur quarante assistants, il y en avait au moins trente-neuf qui étaient parfaitement convaincus de la vérité de Démiane. Mais l'honneur d'une jeune fille, disaient les uns, le respect des apparences, disaient les autres, exigeaient un bouc émissaire, et Démiane venait de perdre sa cause en la plaidant avec trop de simplicité. Un autre plus malin se fût confondu en humbles excuses, tout en clignant de l'œil à droite et à gauche, et il eût eu la ville entière de son côté. Dans l'état où étaient les choses, notre ami n'avait qu'à prendre son chapeau et à se retirer, ce qu'il fit, pendant qu'une dame trop bien attentionnée versait le contenu d'une carafe sur la robe bleue de Mavra, et tirait ainsi la jeune fille de son évanouissement.

Victor sorti de la bagarre, suivit son frère sans mot dire, et ils rentrèrent à leur hôtel fort désenchantés.

— Que va-t-il arriver? demanda tristement le pauvre Victor, quand ils se furent assis chacun sur son lit. Il n'est personne qui n'ait remarqué combien dans les grandes catastrophes on s'assied plus volontiers sur le bord de son lit que sur une chaise, quand toutefois la hauteur du lit s'y prête.

— Le second concert est flambé! répondit Démiane, en accompagnant cette conclusion d'une épithète peu flatteuse à l'adresse de mademoiselle Mavra, dont il ignorait le nom.

— Alors c'était elle qui t'avait donné le billet.

— Te figures-tu par hasard que je suis assez bête... Si seulement elle avait su s'y prendre adroitement! Mais elle est aussi sotté qu'elle est laide!

— Qu'allons-nous faire?

— Qu'est-ce que j'en sais? Nous coucher d'abord et tâcher de dormir, car il est minuit. Nous aurons le temps de grogner demain et même les jours suivants!

XXX

Ce qui arriva le lendemain fut un ordre du maître de police d'avoir à quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Un tel coup de massue, un affront aussi immérité étaient bien faits pour abattre le timide Victor. Démiane n'était pas du même tempérament; à peine avait-il appris la

fatale nouvelle, qu'il courait déjà de maison en maison, essayant non d'en atténuer l'effet, mais de s'assurer des amis. Les amis ne lui manquaient pas; mais chacun, en donnant tous les torts à madame la générale et à sa sottie fille, reconnaissait la nécessité de s'incliner devant les arrêts de l'autorité. On voulait bien rire sous cape de la mésaventure arrivée au billet rose, et personne n'avait songé à croire Démiane coupable; mais personne ne voulait se charger d'intercéder auprès du maître de police, du gouverneur ou de qui que ce fût.

— Le plus vexé, dit Mozine en reconduisant Démiane jusqu'au seuil de son bureau, c'est le général, qui ne pourra pas jouer son fameux duo pour clarinette et violon; c'est la neuvième fois qu'il manque l'occasion; il doit être furieux, car il n'en retrouvera pas une semblable.

Le jeune artiste n'était pas beaucoup mieux disposé que le général, mais il n'avait pas le droit de se plaindre, — tout haut, du moins, — et reconnaissant l'inutilité de ses efforts, il prit le parti de céder à la destinée au lieu de lutter avec elle.

— Que me conseillez-vous? demanda-t-il au mélomane.

— D'aller donner un concert dans une autre

ville, un peu loin d'ici ; on est si cancanier en province ! A votre place, j'irais jusqu'à Nijni sans m'arrêter. Nijni est assez loin pour que les bruits de Jaroslav s'éteignent avant d'arriver jusque-là.

— Nous partons, dit Démiane à Victor quand il rentra à l'hôtel. Je viens du bord de l'eau, il y a un bateau pour Nijni ce soir à dix heures. Nous le prendrons.

— Tant mieux ! soupira le pauvre garçon. Depuis que la police s'est mêlée de nos affaires, je n'ose plus seulement m'approcher de la fenêtre. Les garçons de l'hôtel me jettent des regards soupçonneux ; je suis sûr qu'on croit ici que nous avons volé quelque chose !

Démiane haussa les épaules, et se mit à empiler ses effets dans sa valise. Victor en fit autant de son côté, mais avec des gestes affligés qui mettaient à une rude épreuve les nerfs de son frère. Quand ce fut fini, ils se regardèrent mutuellement, et la mauvaise humeur du violoniste se fit jour.

— Quand tu aurais l'air d'une fontaine à qui l'on a enlevé son bassin, cela n'empêcherait pas la générale d'être une oie, sa fille d'être une buse et le général d'être un âne ! sans compter le maître de police et le gouverneur, qui sont deux buffles !...

— Démiane, au nom du ciel, tais-toi. Tu vas nous faire mettre en prison ! s'écria Victor, devenu audacieux par l'excès même de sa frayeur.

— J'en ai fini avec cette ménagerie, conclut Démiane, un peu calmé par les paroles qu'il venait de proférer ; ce que je voulais te dire, c'est que tu as réellement l'air d'avoir commis quelque délit, et que ta figure va nous faire fusiller si tu n'en changes pas ! Secoue-toi, et viens avec moi.

— Sortir ! balbutia Victor devenu tout blême ; dans les rues ?

— Où veux-tu qu'on sorte, si ce n'est dans la rue ? Vraiment je crois que l'air de cette ville est particulièrement abêtissant ! je ne te reconnais pas !

— Dans la rue, Démiane ; mais on va nous montrer au doigt !

— Eh bien, ça les occupera. Je crois qu'ils sont devenus idiots à force de n'avoir rien à faire. Ce sera une occupation pour eux jusqu'à ce soir, et demain ils se reposeront.

— Où veux-tu aller ?

— Chez la petite Hélène ! Nous ne pouvons pas partir sans leur dire adieu ! Et puis nous allons voir si elles sont aussi stupides que les autres. Ça m'étonnerait pourtant.

Victor ne craignait pas beaucoup la petite Hélène, et s'il avait pu se rendre chez elle sans passer par les rues, il eût déployé un empressement sans égal. Malheureusement, c'était impossible, et il lui fallut sortir sous les regards curieux, narquois ou effarés, suivant les tempéraments, des différents garçons de l'hôtel. Au moment où ils allaient franchir le seuil, le propriétaire se présenta, un papier à la main.

— Si ces messieurs veulent régler leur petite note, dit-il sans trop de politesse.

— Mais nous ne partons que ce soir, fit observer Victor, qui ne comprenait pas.

— J'aimerais mieux faire porter vos bagages au bateau tout de suite, reprit le personnage.

Victor allait discuter ; son frère lui mit la main sur le bras.

— Tu ne comprends pas, lui dit-il tranquillement, que ce brave homme nous met à la porte. Il se figure que nous avons volé la cloche de la cathédrale. Montrez votre compte, mon ami, dit-il à l'hôte, qui ne savait trop quelle contenance faire.

Il prit le papier, le posa sur un pupitre à hauteur d'appui qui se trouve dans tous les péristyles d'hôtels russes, probablement pour ce travail de la révision des comptes, et vérifia

l'addition avec le même sang-froid que s'il eût été à l'école.

— Vous avez compté deux fois le thé d'avant-hier matin, et deux dîners de trop ; voyez vous-même.

— C'est vrai, balbutia l'hôte, permettez, je vais l'effacer...

— Je l'effacerai bien moi-même. Voilà votre compte. Quant à nos effets, ne vous en inquiétez pas, nous les porterons nous-mêmes. Voulez-vous voir dans nos valises si nous n'emportons pas votre mobilier ?

— Permettez, monsieur, jamais semblable idée... murmura l'hôte abasourdi par cette manière d'agir.

— Rien de semblable ? Allons, tant mieux !

Démiane grimpa lestement dans leur chambre, pendant que l'hôte faisait des excuses prolixes à Victor, qui n'écoutait pas, et descendit aussitôt portant les deux valises d'une main et son violon de l'autre, dans sa boîte.

— Allons, frère, dit-il, ne contaminons pas plus longtemps l'honorable maison de M. l'hôte. Bonsoir, monsieur l'hôte, bonne chance !

Il s'éloigna sans se retourner, suivi de Victor, qui lui prit à la hâte une des valises.

Quand ils eurent tourné le coin de la première rue, Démiane s'arrêta pour changer de main les fardeaux qu'il portait.

— Ce n'est pas par là qu'on va à la rivière, lui fit observer Victor en le voyant continuer sa route d'un pas délibéré.

— Puisque je te dis que nous allons chez la petite Hélène ! gronda Démiane en pressant le pas.

XXXI

Au coup de sonnette de l'artiste, — il avait sonné fort sans s'en douter, — la grosse fille arriva pieds nus en courant, et ouvrit d'un air joyeux ; la vue des valises la fit pouffer de rire ; elle courut annoncer à sa maîtresse la visite extraordinaire de ces hommes chargés de paquets. Son récit dut être éloquent, car la maman de la petite Hélène apparut sur-le-champ suivie de sa fille, dont le visage inquiet s'éclaira en voyant Démiane.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit la mère.

— On nous chasse d'ici, répondit le jeune homme ; la police nous trouve dangereux.

— La police? Vous rêvez!

Démiane raconta en quelques mots l'escandale de la veille et son résultat fâcheux. Quand il en fut au billet rose, il surprit sur le visage de la petite Hélène un sourire qui l'arrêta court.

— Cela ne vous étonne pas? dit-il brusquement.

— Non! fit la jeune fille en secouant doucement la tête, mais cela ne fait rien.

Il continua son récit, et termina par la scène avec l'hôtelier.

— Vous allez dîner avec nous, dit la maman aussitôt qu'il eut fini de parler. Et puis, nous causerons. Mon Dieu! quel malheur! Je m'étais figuré que vous alliez peut-être vous fixer ici! Ma fille aurait tant profité avec vous!

— Et moi, dit le jeune homme avec regret, je ne retrouverai nulle part un accompagnement comme celui-là! C'était un plaisir de faire de la musique avec elle, oui, un plaisir tel que je n'en avais pas encore éprouvé.

La petite Hélène le regarda furtivement pour le remercier. A l'annonce de ce brusque départ, elle se sentait toute bouleversée, prête à pleurer sans savoir pourquoi : il lui semblait que la terre manquait sous ses pieds, l'air à ses pou-

mons ; la vie devenait une souffrance, et elle ne pouvait s'expliquer la cause de cet étrange malaise.

— Où allez-vous ? dit la maman.

— A Nijni.

— Et de là ?

— Je n'en sais rien ! Peut-être au Caucase !

— Au Caucase ! Si loin !

Victor regarda son frère avec étonnement ; il n'avait jamais parlé du Caucase. D'où lui venait cette fantaisie subite ? Mais Démiane n'y prit pas garde.

— Quel dommage, reprit la maman, que je n'aie pas dix ans de moins ! Je serais partie avec vous. J'adore les voyages, et la petite Hélène vous aurait aussi bien accompagné à Nijni qu'ici.

— Madame ! s'écria Démiane transporté, c'est la Providence qui vous a inspiré cette idée. Partez avec nous ! Nous donnerons des concerts excellents, et nous gagnerons des masses d'argent !

La maman se mit à rire. La fille avait rougi.

— Quelle plaisanterie ! dit la dame avec bonhomie. Ce n'est pas sérieux.

— C'est très-sérieux. Quand vous en aurez assez, vous serez bien libre de vous en retourner.

— Que dirait-on dans la ville?

— Que ne disent-ils pas maintenant ! Est-ce que cela vous fait quelque chose ?

La maman hésita un instant.

— Qu'en dis-tu, Hélène ? Ce n'est pas sérieux ? fit-elle en se tournant vers sa fille.

— J'aimerais bien descendre le Volga, maman, répondit-elle de sa voix tranquille, mais en détournant la tête.

— Oh ! madame, venez, dit Victor, nous ferons une famille ; ce sera mille fois plus charmant, et puis nous aurons aussi l'air plus respectable.

Victor, on le voit, avait des idées à lui sur la respectabilité ; mais ses idées ont peu d'importance en ce qui nous concerne ; la dame souriait d'un air indécis.

— Madame, je vous en prie ! dit Démiane. Je suis prêt à vous offrir la moitié des recettes ; cela nous dispensera d'avoir recours à ces artistes de rencontre qu'on est obligé de subir dans les villes, et envers lesquels, quoi qu'on fasse, on n'est jamais quitte. Est-ce que vous ne voulez pas, mademoiselle ? ajouta-t-il en se tournant vers Hélène.

Elle se leva et s'appuya sur le piano ; sa tête se trouvait tout près du bouquet de la veille encore très-frais et parfumé.

— Je le veux, répondit-elle fermement d'une voix si claire, que tous la regardèrent, surpris de cette netteté.

— Allons, alors, fit la mère avec un soupir.

— Vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai !

— Mais c'est que nous partons ce soir, fit remarquer Victor.

— Eh bien ! nous partirons ensemble ! nous ferons ta robe neuve à Nijni, n'est-ce pas, petite ?

Hélène approuva du geste. Elle était redevenue muette depuis l'annonce de sa résolution.

— Je vais faire la malle, dit sa mère ; viens-tu ?

— Je fais mal les paquets, maman, dit-elle sur le ton de la prière.

— Répétons, mademoiselle, répétons, dit Démiane avec empressement. Qui sait quand nous aurons un bon piano pour nous exercer ! Ce sera notre second concert.

— C'est cela, répétez, dit la maman en disparaissant.

Victor, devenu le public à lui tout seul, se carra de son mieux sur une chaise désobligeante, et quelques instants après nos musiciens, perdus dans l'ardeur de l'étude, avaient

oublié la police, madame la générale, et jusqu'à leur départ projeté.

Vers minuit, car un bateau qui n'est pas en retard sur le Volga n'est plus un bateau, les quatre voyageurs, qui ne s'étaient pas quittés, se trouvèrent à bord d'un de ces superbes paquebots si commodément aménagés; ils trouvèrent de la place dans les salons, et s'installèrent sur les divans pour y passer la nuit. Au moment où Démiane fermait les yeux, Victor s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

— Est-ce que tu sais le nom de la maman de la petite Hélène?

— Non, et toi?

— Moi non plus, il faudrait le lui demander.

La dame allait et venait encore, faisant l'aménagement de ses nombreux petits paquets.

Démiane se mit sur ses pieds et s'approcha poliment :

— Je vous prie de m'excuser, dit-il, mais je n'ai pas l'honneur de connaître votre nom de famille.

Elle se mit à rire, et Hélène, déjà étendue sur le divan, se tourna de son côté pour voir ce qui l'amusait si fort.

— C'est curieux ! dit la dame. Nous voilà si bons amis, nous voyageons ensemble, nous

sommes liés pour quelque temps au moins, et vous ne savez pas mon nom ! Comment m'appeliez-vous donc entre vous ?

Victor sourit.

— La maman de la petite Hélène, dit-il.

— Entends-tu, petite ?

Hélène souriait aussi, et son sourire se distinguait sur son doux visage, malgré la lueur incertaine de la bougie qui éclairait très-mal le salon désert qu'ils occupaient seuls.

— Je me nomme madame Mianof, dit la maman en s'allongeant à son tour. Bonsoir, mes chers amis. Bonne nuit sur le Volga, et que Dieu protège notre voyage.

— Amen ! répondirent les trois jeunes gens avec cette effusion de sentiment religieux qu'on retrouve partout en Russie.

XXXII

Quand on a voyagé ensemble en bateau pendant vingt-quatre heures, il semble qu'on s'est connu toute la vie : le soleil du lendemain se leva sur la colonie de formation récente avec

aussi peu de cérémonie que s'il eût déjà brillé vingt ans sur leurs têtes réunies. La première impression de Démiane, au réveil, fut un peu étrange ; d'abord, il ne s'était pas encore trouvé sur un bateau à vapeur ; ensuite, il n'avait jamais dormi en si nombreuse société. Son premier regard rencontra les pieds de madame Mianof ; elle sommeillait paisiblement , absolument comme si elle eût été dans sa vilaine maison à colonnes ; rien qu'à voir ce sommeil , on comprenait combien peu l'idée de voyager pouvait l'inquiéter. Elle avait l'air d'une personne qui a passé son existence sur les divans de bateaux à vapeur , et qui a appris à en tirer le meilleur parti possible au point de vue du confortable.

Démiane se mit sur ses pieds , et essaya de rassembler ses idées ; c'était à coup sûr une chose fort extraordinaire que de naviguer vers l'inconnu avec des gens qu'il ne connaissait guère ; mais les Russes ne s'étonnent pas pour si peu ; il finit par se rappeler nettement tout ce qui s'était passé depuis deux jours , et chercha du regard sa boîte à violon. Elle était à portée de sa main , en lieu sûr ; alors il s'inquiéta de son frère. Ni Victor ni la petite Hélène n'étaient dans le salon ; Démiane monta l'esca-

lier qui conduisait sur le pont, et le premier objet qui frappa ses yeux fut un foulard blanc qu'il avait vu la veille et qui pour le moment couvrait les cheveux de mademoiselle Mianof. Elle causait avec Victor, et ils paraissaient tous les deux fort affairés.

— Que complotez-vous là? fit Démiane en les surprenant par derrière.

Hélène rougit et sourit; Victor se mit à rire.

— Nous méditons de transformer le bateau en un atelier de lingerie. Mademoiselle Hélène se propose d'employer les loisirs du voyage à raccommoder nos effets, qui en ont bon besoin.

— Ah bah! dit le jeune artiste avec indifférence en s'asseyant sur un pliant qu'il était allé chercher. Laissez ces vétilles! Les doigts sont faits pour jouer du piano ou du violon!

— Il y a longtemps que maman et moi nous n'aurions plus de robes, dit Hélène en souriant, si j'adoptais vos principes, monsieur Démiane!

— Qu'est-ce que vous dites du voyage? reprit celui-ci.

— Je suis contente, oh! oui, bien contente! Que de fois j'ai regardé les bateaux qui descendaient la rivière en me demandant si un jour je ne ferais pas comme eux! C'était mon grand

rève, monsieur Démiane ! Je vais en ce moment vers ma terre promise !

— Vraiment ? Comment s'appelle votre terre promise ?

— C'est le Caucase, dit Hélène en joignant les mains. J'ai rêvé le Caucase toute ma vie. Il me semble que si je pouvais le voir, je mourrais sans rien regretter !

Démiane troublé se leva et fit quelques pas sur le pont. L'air du matin fouettait le foulard blanc d'Hélène et jetait de temps en temps dans ses yeux les petits cheveux bruns qui frisaient doucement sur son front. Le regard de la jeune fille, dirigé vers le sud, semblait vouloir percer la distance et deviner dans le lointain la cime neigeuse du Kazbek. Il la regarda avec cette sorte de pitié bienveillante qu'ont les gens sensés pour les poètes.

— Où avez-vous pris cet amour pour le Caucase ? lui demanda-t-il.

— C'est dans Lermontof, répondit-elle avec une sorte de honte ; j'ai lu et relu ses vers sur ce beau pays, et j'en rêve toujours. Est-ce que vous ne l'aimez pas ? Vous ne voudriez pas y aller ?

Démiane fit un brusque mouvement.

— Iriez-vous vraiment, si je vous le demandais ? dit-il avec une expression singulière.

— Je... je ferai tout ce que vous voudrez, dit Hélène avec une soumission enfantine.

— Nous irons peut-être, reprit Démiane; il y a quelque temps que j'y pense.

— Tu ne m'en avais rien dit! s'écria Victor ébahi.

— C'est une idée que j'avais en dedans, répondit froidement le jeune artiste. Je pense qu'il y a quelque chose à faire là-bas. Les artistes ne doivent pas y aller souvent... C'est loin.

— Cela coûte cher, fit observer l'homme pratique, le caissier de la troupe.

— Et l'on gagne beaucoup d'argent, répliqua victorieusement Démiane. Du reste, ce n'est qu'un projet en l'air.

Après une chaude journée, le soir descendit peu à peu sur le fleuve élargi; la rive droite, haute et escarpée, devenait presque noire, pendant que l'autre, basse et couverte de prairies, semblait garder encore quelques clartés du jour évanoui. Les étoiles d'argent commençaient à piquer le ciel çà et là, vers le zénith bleu, et un brouillard d'un gris rosé montait lentement de l'horizon, noyant les lignes et confondant les masses sombres des forêts lointaines. Tout à coup, à un détour du fleuve, les jeunes gens,

debout sur le pont, poussèrent une exclamation joyeuse :

— Un feu d'artifice ! dit Démiane.

— Une illumination ! fit Hélène.

— Le port de Nijni-Novgorod, dit le capitaine en passant derrière eux.

Le Volga en cet endroit mesure deux kilomètres de largeur ; l'Oka, qui vient s'y jeter, dessine des anses dans son estuaire, et sépare la ville en deux parties distinctes. La falaise de droite sert d'abri aux barques de toute taille, et sur le côté opposé la vieille cité étale sa ceinture de remparts crénelés, ses tours bariolées et ses églises aussi nombreuses que petites et diverses dans leur architecture. La nuit tombante cachait les formes et ne laissait voir que la silhouette des tours et des jardins sur le ciel encore clair de l'Occident, mais le port était une merveille. Deux mille barques ancrées dans le golfe immense portaient chacune un fanal blanc au haut de leurs mâtures de hauteurs variées ; les signaux de la navigation étaient indiqués par des lanternes rouges ou vertes, et le pont qui relie les rives de l'Oka, sillonné par d'innombrables voitures, formait une chaîne de lumière entre les deux villes, diverses de forme et d'apparence.

Rien ne peut rendre l'effet de ces fanaux sus-

pendus dans l'air par des mâts invisibles, et qui semblaient se déplacer à mesure que le bateau à vapeur avançait lentement vers le port; les combinaisons de ces lumières aériennes se transformaient à chaque instant, charmant le regard sans le fatiguer, et formaient un coup d'œil peut-être unique au monde. L'époque prochaine de la foire annuelle motivait cette abondance de barques, dont quelques-unes venaient des affluents les plus éloignés du Volga vers l'est, et amenaient des Tartares presque tout à fait sauvages.

Au milieu d'une centaine d'autres bâtiments, avec des coups de sifflet multipliés que les échos des rives répétaient au loin, le bateau se fit un passage, et vint aborder près du pont de l'Oka. Nos amis descendirent à terre, et se virent au milieu d'une foule agitée dont tous les éléments étaient divers, où pas un homme n'était vêtu comme un autre, où l'on entendait toutes les langues de l'Orient, et même le russe!

— C'est un rêve, dit la petite Hélène en s'accrochant à la manche de Victor. C'est un rêve des *Mille et une Nuis*.

— Prenez garde aux quarante voleurs, dit madame Mianof en français; car ici c'est par milliers qu'ils se comptent.

De leur hôtel, qui regardait le faubourg où se tient la foire, les voyageurs eurent le spectacle bizarre de ce vaste espace absolument noir, car on n'y allume jamais de lumière. Couronnant le fleuve et la rivière étincelants de feux, le silence de cette ville, morte la nuit, bruyante et grouillante le jour, contrastait singulièrement avec l'animation de Nijni proprement dite, qui à cette époque ne s'éteint guère qu'une heure ou deux chaque nuit, avant le lever du soleil. Ils se couchèrent, et leur sommeil fut bercé par les sons lointains des instruments les plus bizarres.

Le premier concert, promptement organisé, ne fut point particulièrement brillant ; nos amis, absolument inexpérimentés dans l'art de la réclame, s'étaient contentés de se servir de leurs lettres de recommandation pour les amateurs éclairés de la ville. Ceux-ci prêtèrent leur concours, mais la saison n'était pas très-favorable ; on ne s'occupait que de la foire prochaine, et la recette fut maigre.

— Vous auriez dû vous adresser aux gros marchands, dit un de ceux qui les avaient aidés à organiser la soirée manquée ; ceux-là sont riches, et si vous aviez quelque chose à leur dire qui pût flatter leur fibre patriotique, vous seriez sûr de réussir. Ils sont las des musiciens alle-

mands ; vous devriez leur faire comprendre que vous êtes de vrais Russes...

— De vrais Russes, s'écria Victor, je le crois bien !

L'amateur se fit raconter la légende du violon.

— Eh bien, dit-il, voilà l'affaire trouvée. Mettez sur vos affiches que M. Markof se fera entendre sur un violon russe, fabriqué à Moscou par son frère Victor Markof, et puis allez dès ce soir au Moskovski traktir¹, où vous jouerez un petit air de violon avec l'agrément du propriétaire de l'établissement, qui sera enchanté, et vous ferez salle comble dimanche.

Tout ceci ne plaisait pas beaucoup à Démiane, qui n'aimait guère le charlatanisme.

— Battre la grosse caisse n'est pas mon fort, dit-il ; je suis bon pour jouer tout ce qu'on voudra ; mais me faire de la réclame à moi-même avec des sentiments que je considère comme sacrés...

— Il ne faut pas alors donner de concert en province ! dit l'amateur en souriant avec bienveillance.

Démiane avait le don de conquérir les gens, en disant les choses les plus simples, peut-être grâce à sa grande simplicité.

¹ Restaurant de Moscou.

— C'est moi qui battrai la grosse caisse, s'écria Victor avec une pétulance inusitée; il faut bien que je sois bon à quelque chose! Tu joueras, toi, Démiane, et moi, je ferai les affiches; tu peux te fier à moi!

— N'oubliez pas les journaux, dit l'amateur.

— Tout cela sera de mon département; et toi, mon fils de roi, tu n'auras qu'à te présenter devant le public et à charmer les âmes.

En effet, du jour au lendemain, Victor, toujours actif, devint prodigieusement retors. Cette métamorphose, moins étonnante dans un Russe que chez un autre, grâce à la prudence instinctive et à l'esprit de commerce innés dans sa nation, était préparée longtemps d'avance, et n'avait été retardée que faute de circonstances favorables.

Victor avait longtemps médité le rôle qu'il serait appelé à jouer près de son frère; il s'était rendu compte de l'indifférence de celui-ci pour les choses extérieures.

Démiane ignorait les comptes de la blanchisseuse; en revanche, quand il fallait la payer, il exigeait un reçu, ce qui avait consterné d'abord la pauvre femme, ignorante de l'art d'écrire, et convaincue qu'on l'enverrait en prison à cause de ce papier signé d'une croix. Victor s'était dit

que toute sa vie serait consacrée désormais à visiter les journalistes, traiter avec les propriétaires de salles, chercher des artistes, etc., et le moment lui sembla propice pour se lancer résolûment dans cette nouvelle carrière.

Vers huit heures du soir, les deux frères entrèrent dans le Moskovski Traktir, superbe restaurant où se réunissait l'aristocratie marchande de la ville. Il n'y a presque pas de noblesse à Nijni : le peu de propriétaires voisins qui essayent d'y passer les hivers restent sous leur tente, et s'y ennuiant avec dignité. La vraie population de la ville, à part les employés du gouvernement qui ne méprisent point tant les marchands auxquels ils ont affaire tous les jours, se compose des gros bonnets du commerce. Ce sont des hommes qui portent un cafetan de drap bleu foncé, un bonnet de fourrure, des gants de tricot l'hiver, et qui de leur petite boutique du bazar, le moment de la foire venu, remuent des millions de caisses de thé, des caravanes de fourrures précieuses, des tonneaux de lingots d'or sibériens, et des boisseaux de perles. Ces gens ont le sentiment de leur valeur commerciale aussi bien que personnelle, et veulent être traités en conséquence. Ils savent que leur retrait des affaires, s'il leur pre-

nait fantaisie de liquider, serait un désastre pour leur pays ; sans ambition, car ils ne veulent ni grade ni positions brillantes, ils se bornent à posséder tout : chemins de fer, usines, canaux, mines et capitaux, et vont tranquillement dans les rues de leur *ville de bois*, se saluant jusqu'à mi-corps quand ils se rencontrent, et conservant dans leurs familles la plus stricte discipline.

C'est une notable partie de cette élite qui se réunissait tous les soirs au Traktir pour y prendre le thé. Quelques-uns y dinaient, — les veufs et les célibataires ; les hommes mariés y venaient entre leur dîner de trois heures et leur souper de neuf. Là, on arrête les affaires, on prend des rendez-vous, parfois même on modifie le cours des marchandises, et pendant ce temps les garçons de service, agiles et muets, courent d'une table à l'autre en pantalon de velours noir, à demi recouvert par une chemise d'étoffe de coton rouge pour les premiers garçons, blanche bordée de rouge pour les autres, les mains propres, sans tablier ni serviette. Leurs pas ne se font pas entendre sur les tapis épais qui garnissent le parquet ; une espèce de solitude est assurée à chacun par l'organisation des tables séparées par des cloisons à hauteur

de l'épaule, et deux cents personnes prennent leur repas et traitent de leurs intérêts sans faire plus de bruit qu'un vol de perdrix.

De temps en temps, un surveillant, placé au fond de la plus belle salle, juge que le moment est propice pour régaler les consommateurs d'un peu de musique, et il tire une petite ficelle. Un orgue magnifique, haut de cinq ou six mètres, résonne alors avec une sonorité extraordinaire, et joue les morceaux les plus brillants des opéras célèbres, et surtout la *Vie pour le Tsar*, aussi populaire en Russie que la *Muette* le fut longtemps en France.

Nos amis commencèrent par demander quelques consommations choisies parmi les plus chères, et les payèrent immédiatement, suivant l'usage. Puis Victor posa négligemment sur la table l'étui à violon, tout neuf et reluisant, qui attira l'attention de ses voisins. Au bout de quelques instants, un gros homme, vêtu du plus beau drap, taillé en long cafetan, d'après l'ancienne mode des marchands, s'approcha des jeunes gens et s'assit auprès deux :

— Permettez-moi de vous demander, dit-il, si c'est un violon qui est là-dedans?

— Oui, répondit Victor, saisissant l'occasion par les cheveux, et un bon violon russe, le

premier qui ait été fait en Russie, avec du bois russe, par un Russe!

— C'est vous qui en jouez? fit le marchand sans se douter de l'humiliation qu'il infligeait à Démiane par cette simple question. Tout individu qui arrive à la célébrité, même dans un genre restreint, se figure aussitôt que son nom et son visage sont connus de l'univers entier, et il éprouve une déception amère toutes les fois qu'il s'aperçoit combien l'univers est resté étranger à sa gloire.

— C'est mon frère, dit orgueilleusement Victor en montrant Démiane. Un artiste russe aussi; oui, messieurs, fit le bossu en s'adressant à l'auditoire qui se formait peu à peu autour de lui; nous ne voulons rien que de national! Trop longtemps nous avons demandé à l'étranger nos instruments, nos artistes, nos professeurs; la Russie a de quoi se suffire à elle-même, et nous ne voulons plus rien emprunter à des gens qui, au bout du compte, ne valent pas mieux que nous.

— C'est vous qui avez donné un concert l'autre jour? dit un nouveau venu qui avait remarqué la belle figure de Démiane sur le seuil de la salle de concert.

— C'est moi, répondit notre ami, assez hon-

teux du boniment que venait de débiter son frère.

— Vous avez joué de la musique qui n'était pas russe? fit observer l'épilogueur.

— C'était pour les Allemands qui sont ici, répliqua aussitôt Victor. Vous n'en manquez pas d'Allemands à Nijni! Vous ne manquez de rien, du reste; votre ville, en ce moment, c'est le rendez-vous du monde entier.

Un murmure d'approbation parcourut les rangs désormais pressés de l'auditoire.

— Figurez-vous, continua l'orateur, qu'on nous avait dit une bourde! On avait prétendu que vous autres, marchands de Nijni, vous n'aimez pas la musique!

— Voilà une bêtise! dit un personnage respectable, orné d'une barbe blanche; pourquoi alors aurions-nous le gros orgue que voilà?

— Précisément, c'est une bêtise, reprit Victor imperturbable; mais on nous l'avait dite, et nous l'avons crue; aussi, quand nous avons appris la vérité, nous sommes venus ici vous demander votre concours. Est-il possible que vous refusiez d'aider un artiste russe à se faire entendre à un public russe? Nous voulons donner un second concert, et cette fois nous ne jouerons que de la musique nationale: nous n'aurions jamais dû faire autrement!

L'affaire ainsi engagée ne pouvait manquer de réussir ; tous les marchands qui se trouvaient là offrirent leur concours sous des formes variées, et Démiane, pour les récompenser de leur bon vouloir, leur montra le fameux violon russe, et leur joua une brillante improvisation sur des motifs populaires, qui réjouit tout le monde.

En rentrant à leur hôtel, vers dix heures, ils s'empressèrent de frapper à la porte de madame Mianof, pour lui faire part de leur succès ; la petite Hélène vint leur ouvrir sur la pointe du pied. Sa maman avait envie de dormir ; et il ne fallait pas la déranger. Le conciliabule eut lieu dans le corridor à demi obscur, et fut promptement clos par ces paroles, qui sortirent de la chambre sur un ton dolent :

— Hélène, viens me gratter le dos, je ne pourrai jamais dormir sans cela.

— Tout de suite, maman, répondit la jeune fille. Quand répétons-nous ? demanda-t-elle à Démiane.

— Demain, à une heure, dans la salle de l'hôtel de ville. Est-ce que votre maman a l'habitude de se faire gratter le dos ?

— Elle ne s'endort jamais sans cela, dit Hélène en disparaissant, sur une nouvelle

injonction de sa maman, moins dolente et plus impérieuse.

Victor et Démiane retournèrent à leur chambre, et le premier émit en route cette réflexion irrévérente :

— Je ne m'étonne pas que la petite Hélène ait les doigts agiles; si elle a passé sa vie à gratter le dos de sa maman, elle a dû en effet y gagner quelque souplesse.

— Bah! fit Démiane, il y a bien des gens qui pour s'endormir se font gratter la plante des pieds!

Victor frissonna de tout son corps, comme si c'eût été la propre plante de ses propres pieds dont il était question, puis il haussa les épaules.

— Voilà tout de même un concert qui s'annonce bien! dit-il. Qui aurait deviné que j'avais en moi l'étoffe d'un orateur?

Démiane sourit avec condescendance. Il ne lui déplaisait pas d'avoir du succès, pourvu qu'il n'eût pas à préparer les voies. C'était un dilette d'orgueil.

XXXIII

Le concert *russe* réussit au delà de toutes les espérances. Les journaux l'avaient prôné, les marchands l'avaient garanti, et les femmes de ces messieurs, qui ne sortent jamais de leurs gynécées, avaient eu la permission de se servir des billets achetés par leurs maris, ce qui avait mis dans la ville une activité extraordinaire. Démiane eut le plaisir probablement unique de se voir un auditoire féminin entièrement composé de douchagréikas en soie des couleurs les plus brillantes, surmontées de mouchoirs de tête dont une pointe pendait dans le dos, tandis que les deux autres, pincées étroitement sous le menton, venaient se joindre sur la poitrine. Et il ne faudrait pas croire que toutes ces bonnes âmes, arrachées à l'obscurité des gynécées, ne surent pas apprécier le talent du jeune artiste ! Plus d'une en l'écoutant se rappela l'époque où, jeune fille, elle entendait la nuit les rossignols se répondre dans le jardin de ses parents. Les aspirations de leur jeunesse leur revinrent à l'esprit, et si leurs yeux furent mouillés de larmes,

ce n'était peut-être pas uniquement un effet nerveux produit par le frémissement de l'archet sur les cordes. Dans ces thèmes simples de chants populaires se cache une poésie mélancolique, appréciable par ceux-là seuls qui ont vécu de la vie contemplative des champs ou des vieilles demeures russes, et qui l'ont aimée et sentie dans sa beauté patriarcale.

La petite Hélène, vêtue pour la circonstance d'une robe de percale blanche tout unie, avec ses cheveux divisés en deux nattes sur ses épaules modestement recouvertes d'un fichu de mousseline, fut l'objet d'une ovation. Elle avait l'air si simple, si enfantin, que toutes les mères de l'auditoire furent prises de pitié pour elle.

— Si jeune, et déjà gagner sa vie ! se disaient les bonnes âmes.

Avant la fin du jour, elle vit sa chambre remplie de cadeaux de toute espèce ; les matrones attendries par sa grâce et son air sérieux lui envoyèrent les objets les plus divers : des pièces d'étoffes, des bijoux à l'ancienne mode, une pièce de toile blanche et fine pour faire du linge, une caisse d'oranges, une pelisse de fourrure ; si bien qu'il fallut acheter une malle.

— Oh ! monsieur Markof, dit-elle quand Démiane vint lui dire bonjour, c'est à vous que

je dois tout cela, jamais je ne pourrai m'acquitter !

Avec un geste fort noble, l'artiste écarta l'idée de reconnaissance, et se contenta de sourire ; décidément, cette petite fille était gentille. Il ne savait pas si elle était jolie — pour cela il eût fallu la regarder plus attentivement qu'il ne l'avait encore fait ; — mais elle avait un sentiment des convenances qui rendait la vie en commun facile et même agréable. Madame Mianof était peu gênante ; avec du thé, des cigarettes et des cartes, on en obtenait la paix infailliblement ; elle n'exigeait même pas qu'on jouât aux cartes avec elle ; dans sa somnolence tranquille, elle préférait les *patiences*, qui laissent à l'esprit le loisir de s'arrêter quand les combinaisons deviennent par trop émouvantes. On ne gagne pas communément des maladies de cœur à faire des *patiences*.

Victor était enchanté. L'heureuse réussite de cette entreprise lui présageait pour l'avenir une série de concerts plus beaux les uns que les autres, d'où Démiane sortirait illustre et riche. Ils avaient d'ailleurs résolu ensemble d'envoyer au Père Kouzma un petit souvenir sous forme d'argent, et cette résolution leur donnait la joie paisible qui, quoi qu'on en ait dit, accompagne

les pensées généreuses. Les deux frères sentaient vaguement que, du moment où leur sœur tenait les cordons de la bourse, leur père ne devait pas rouler sur l'or. Aussi M. Roussof fut-il chargé dès le lendemain de remettre discrètement au prêtre la somme relativement considérable que ses fils lui faisaient parvenir; le tout s'accomplit de façon à satisfaire tout le monde, car, sans avoir parlé, chacun savait fort bien que ce don devait être remis et accepté en silence, sous peine de perdre immédiatement son effet.

La lettre qui emportait ainsi le souvenir des enfants de Kouzma vers la maison paternelle se croisa avec une autre, écrite par M. Roussof, et qui apportait de grandes nouvelles aux jeunes gens. Le médecin des eaux de Piatigorsk étant mort subitement, sa place avait été offerte à Valérien Moutine. Après quelques hésitations, le jeune médecin l'avait acceptée. Sans doute, il était dur de s'expatrier ainsi pour plusieurs années, mais le traitement offert était considérable, et les ressources éventuelles qu'apporte dans les villes d'eaux la présence de riches malades pouvaient permettre au jeune couple de réaliser en peu de temps une aisance qui ressemblerait fort à la fortune. Ils avaient donc pris

le parti de quitter M..., et au moment où M. Roussof écrivait, ils étaient déjà à moitié route.

Démiane lut cette lettre et resta rêveur. Superstitieux comme les trois quarts des gens, il voyait dans cette coïncidence de départs pour le Caucase une force mystérieuse qui le poussait aussi vers les hauts sommets du Sud.

— Madame Moutine s'en va à Piatigorsk, dit-il à Victor quand celui-ci rentra de ses courses matinales.

Les bras tombèrent au pauvre garçon. Il ne voyait guère l'ancienne idole de son adolescence, mais elle n'était pas trop loin, et il lui semblait qu'il pourrait la voir s'il en avait bien envie; mais au Caucase! dans un pays perdu! les larmes lui vinrent aux yeux.

— Veux-tu que nous allions l'y voir? fit Démiane avec un demi-sourire. Son frère le regarda avec étonnement. Il avait bien oublié, et depuis longtemps, la lettre de la princesse Rédine, et ne pouvait trouver aucune cause appréciable à cette idée de Caucase que l'artiste émettait pour la seconde fois.

— Si loin? fit-il faiblement, comme s'il combattait en lui-même le désir d'aller rejoindre Groucha par delà la mer Caspienne.

— Pourquoi pas? Elle y va bien, et d'autres aussi! nous ne serons pas les premiers explorateurs d'un pays vierge, fit Démiane, les yeux baissés, en jouant avec l'enveloppe de la lettre. Nous donnerons encore un concert à Saratof, un autre à Astrakhan, peut-être, — si les pêcheurs d'esturgeons aiment la musique, — et nous ferons à Piatigorsk une demi-saison. Je suis sûr qu'il y a un bon orchestre; pense donc! c'est la résidence d'été du grand-duc, gouverneur général du Caucase! Il y a une mine d'or dans ce pays-là.

Victor fut fort étonné d'entendre parler son frère à ce point de vue pratique, lui qui ordinairement s'occupait si peu des choses matérielles; mais ses étonnements n'étaient jamais de longue durée, grâce à sa philosophie inconsciente, qui lui faisait accepter avec résignation tout fait accompli.

— Alors, tu veux aller à Piatigorsk?

Démiane cessa de jouer avec l'enveloppe; sa main, arrêtée sur le bord de la table, trembla légèrement, puis resta immobile. Il regardait en dedans de lui-même et décidait de sa vie. On a dit que nous tenons parfois notre destin dans nos mains, et qu'à certaines heures c'est à nous-mêmes qu'il appartient de choisir notre

voie. C'était vrai en ce moment pour le jeune artiste, et il le sentait, non pas confusément, comme il arrive, mais très-nettement : il savait qu'en se rapprochant de la princesse, il rompait avec sa vie passée ; il avait compris que cette femme, quels que fussent ses sentiments réels, lui avait témoigné une attention peu ordinaire ; il se disait qu'elle l'avait peut-être oublié ; mais il était sûr de ne pas lui être indifférent le jour où elle le reverrait. Fallait-il se lancer sur la pente d'une passion inconnue ou rester tranquillement dans l'ornière battue, pour attendre que le hasard vînt l'en tirer ? Démiane avait en lui autant du calculateur que du poète, et les deux routes lui paraissaient également dangereuses ; la vingtième année, le souvenir des yeux de la princesse, de sa voix magique, de tout son être enivrant et provocant, eurent le dessus, et d'une voix ferme, il dit :

— Je veux aller à Piatigorsk.

— C'est une excellente idée ! s'écria Victor.

Pour ma part...

Il s'arrêta brusquement, et d'un ton tout différent :

— Qu'est-ce que nous allons faire de la petite Hélène ? dit-il.

— Si elle veut venir avec nous jusqu'à Sara-

tof, j'en serai bien aise ; c'est une ville de musiciens enragés : il doit y avoir une bonne moisson à récolter par là. Et ensuite, elle sera libre de retourner chez elle.

— Ou de venir avec nous ? suggéra timidement Victor.

Il s'était attaché à la jeune fille, et l'idée de la quitter si tôt lui paraissait attristante.

— Ou bien de venir avec nous ! répondit Démiane avec indifférence. Elle accompagne très-bien, et elle n'est pas gênante du tout. On dirait que nous sommes encore seuls.

— Mais nos chaussettes n'ont plus de trous, fit remarquer Victor, et c'est bien quelque chose.

— C'est elle qui les raccommode ?

— Tu ne supposes pas que ce soit sa maman ?

Les deux frères se mirent à rire, et ainsi fut tranchée la question du voyage à Piatigorsk.

XXXIV

« Mes chers amis, vous me croyez à Moscou, occupé à fabriquer des violons ou même des altos, et de plus, à mes moments de loisir, à

perfectionner l'éducation de Petit-Gris? Erreur! J'habite les bords du Don, j'ai retrouvé mes pâturages, mes buffles, mais non pas mon intendant, car le brave homme est mort, et me voici enfin propriétaire du bien dont mon pauvre oncle — que Dieu ait pitié de son âme! — me croit en possession depuis le jour de sa mort. Je me suis dit plus d'une fois que les anciens, qui avaient inventé le Léthé, n'étaient pas si bêtes; si dans l'autre monde on se souvient de ce qu'on a désiré de son vivant, et si l'on peut voir la façon dont les autres se comportent avec vos dernières volontés, on doit se faire plus d'une pinte de mauvais sang; et alors, qu'est-ce que nous faisons des délices éternelles du Paradis? Mais ce n'est pas pour vider cette question que j'ai pris la plume, c'est pour vous faire part de mes embarras.

« Oui, mes amis, je suis l'homme le plus embarrassé du globe, et la cause de mon embarras a seize ans, des cheveux blonds toujours emmêlés, des yeux bleus toujours pleins de larmes, des mains rouges, des pieds nus qui marchent dans la poussière et qui ont l'air de se moquer amèrement de mes bottes.

« Figurez-vous que mon vieux coquin d'intendant avait une fille. Je crois vous avoir

entretenus jadis de ce personnage original qui s'était bâti toute une cathédrale dans mon fromage, et qui me nourrissait parcimonieusement des déchets de son travail, et je crois même vous avoir dit qu'il avait un enfant quelconque. Cette fille est la demoiselle ci-dessus décrite, que j'ai trouvée en arrivant, montée au plus haut diapason et prête à me poignarder. Le vieux scélérat avait laissé cette innocente dans l'idée que mon bien lui appartenait. Avait-il développé cette idée? je ne le suppose pas; elle était née dans le cerveau fantasque de mademoiselle Mouza, et il n'a rien fait pour l'en extirper, peut-être n'en a-t-il jamais eu connaissance. Le digne homme meurt subitement l'autre jour, — de trop boire, m'a-t-on dit, — et la justice, lente en tous pays, particulièrement sur les bords fortunés du Don, vient mettre les scellés sur ce qui m'appartient. — Des scellés? s'écrie Mouza, qu'est-ce que c'est que cela? Je n'en veux pas! On les met pourtant, et comme chacun pouvait s'y attendre, on en confie la garde à la fille de mon intendant. C'était indiqué. Ce qui était également indiqué, c'est que ma jeune sauvage, qui de sa vie n'avait entendu parler de ruban de fil ni de cire à cacheter, n'a rien de plus pressé que

d'enlever tous ces petits cordons qui l'empêchaient d'agir à sa guise dans sa maison. Notez bien, mes amis, que cette maison était indubitablement la sienne, personne du vivant de son père ne lui ayant jamais suggéré le contraire. Là-dessus j'arrive, et je trouve sur le seuil la jeune personne qui m'accueille avec un : — Que venez-vous faire ici ? des moins avenants. — Je viens, lui dis-je, prendre possession de mon domaine. Elle me rit au nez et me dit : — Vous n'entrerez pas. Je veux l'écartier, elle tire un fort joli couteau et le manie si adroitement qu'elle se taille le mieux du monde une ouverture dans la paume de la main. Le couteau tombe, elle se met à pleurer ; je veux m'approcher d'elle et je reçois un beau coup de poing sur le nez, dont je me ressens encore quand je ferme les yeux. Cependant nous étions entrés, ce qui était déjà quelque chose, et la servante de ma belle ennemie, plus au fait de la situation, avait traîné ma petite valise dans la maison. J'étais au cœur de la place. Il s'agissait d'y rester. Mouza s'assied dans un coin, me regardant d'un air sombre, pendant que je furetais un peu partout. Le bris des scellés m'amusa beaucoup ; grâce à ma rhétorique, je prouvai aux fonctionnaires que si la petite avait

agi sans discernement, ils n'en avaient pas témoigné beaucoup plus en commettant leur garde à une personne aussi peu capable de les conserver qu'un jeune singe en liberté; comme je ne réclamais pas, l'affaire s'est arrangée toute seule. Mais je ne faisais que commencer mon apprentissage. Quand je demandai à mademoiselle Mouza ce qu'elle comptait faire, elle me regarda d'un air effaré. — Rester ici, répondit-elle. — Toujours? — Toujours! Est-ce que vous n'allez pas bientôt vous en aller? — J'avais d'autant moins l'intention de m'en aller que mon domaine est fort joli et en très-bon état. Je soupçonne le père de mademoiselle Mouza d'avoir placé sur la tête de la fille une trentaine de mille roubles, tout en ne se refusant rien. Le vieux avait un notaire, un conseil, un homme d'affaires, enfin, à qui il a bien graissé la patte de son vivant, et qui n'a garde d'en dire plus qu'il ne faut. Je l'ai fait chercher pour sortir de ce pétrin. Il m'a dit que Mouza a de quoi vivre du bien de sa mère — sa mère était une paysanne — et qu'elle peut aller où il lui plaira. Point de parents, pas d'amis, aucune relation. — Voulez-vous l'emmener? dis-je au chicanous. — Je ne demande pas mieux, répondit-il en clignant de l'œil intérieurement; ma

femme s'en chargera, et je gèrerai sa fortune. Mais quand il fut question de partir, Mouza s'accrocha à la porte, déclarant qu'elle aimait mieux mourir que de quitter la vieille maison. — Laisse-la, dis-je au chicanous, qui n'était pas content. Mouza me jeta un regard mi-bourru, mi-reconnaissant.

« L'idée que je suis le maître finira sans doute par entrer un jour dans cette cervelle-là; en attendant, sa servante fait mon ménage, car vous comprenez bien que je n'ai pas amené de personnel avec moi. Mouza habite l'aile gauche, j'habite l'aile droite; nous avons fini par manger ensemble, grâce à la rhétorique de la servante, qui ne voulait pas faire deux repas différents et qui a eu gain de cause, — et je me demande combien de temps cela va durer. Voilà, mes bons amis, où j'en suis pour le moment, et je voudrais bien vous voir à ma place! Écrivez-moi ce que vous feriez si vous étiez en semblable embarras; non que j'attende de vous le moindre secours, votre expérience de la vie n'est pas supérieure à la mienne; mais les bêtises que vous me direz feront peut-être jaillir dans mon esprit une source de lumière. Je vous serre les mains au hasard. — Votre ami, André LADOF. »

« *P. S.* J'oubliais de vous dire que désormais et étant donné mes besoins, je suis riche comme Crésus. Si vous le pouvez, dans vos voyages, venez passer quelque temps chez moi. J'espère qu'alors, par quelque miracle de cette excellente Providence, d'une façon ou d'une autre je serai délivré de mon kobold aux pieds nus. »

La lecture de cette lettre fit pâmer Démiane. L'idée de voir son ami André, si positif, si sceptique et si philosophe, aux prises avec cette petite fille insaisissable comme un feu follet, lui paraissait d'un comique achevé. Victor, moins porté à la raillerie, trouvait Ladof fort à plaindre. Madame Mianof resta assez indifférente à cette histoire, qui ne la touchait pas directement; cependant, elle fit plusieurs patiences dans le but de savoir si Ladof se débarrasserait de son lutin domestique, et les cartes consultées ayant répondu non autant de fois que oui, elle cessa d'interroger le sort pour un objet si peu digne d'intérêt.

La petite Hélène prit autrement la chose.

— La pauvre enfant! dit-elle. Je comprends qu'elle ait l'esprit bouleversé! Son père est bien coupable de ne pas lui avoir donné des notions plus justes sur l'avenir qui l'attendait.

— C'est que, voyez-vous, il ne pensait pas mourir subitement, fit Victor avec une naïveté qui provoqua la gaieté de toute l'assistance.

— Elle doit être horriblement malheureuse, reprit Hélène en croisant ses mains mignonnes sur la chaussette qu'elle raccommodait; elle a tout perdu à la fois : son père, sa propriété, puisqu'elle la croyait à elle, les idées de toute sa vie, — c'est une destruction complète de tout autour d'elle, il ne lui reste plus que des ruines... Je la plains beaucoup — beaucoup! répéta-t-elle en secouant la tête et en reprenant son ouvrage.

— Vous raisonnez comme une petite femme, mademoiselle Hélène, dit Victor; où avez-vous appris tout cela?

Elle sourit et secoua la tête encore une fois. Depuis son départ de Iaroslav, elle avait l'air moins triste, mais peut-être encore plus grave. Une responsabilité nouvelle était entrée dans sa vie avec celle d'accompagner les concerts de Démiane, et elle ne s'en faisait pas un jeu. La petite Hélène avait une de ces âmes pour lesquelles tout est sérieux, et qui n'envisagent aucun devoir sans une sorte de frayeur de ne pouvoir pas le remplir suffisamment.

— C'est demain que nous partons! dit-elle

à Démiane, qui regardait distraitement par la fenêtre.

Victor réglait tous les détails de leur existence, mais c'est à Démiane qu'elle s'adressait, sans s'en apercevoir.

— Demain?... Oui. Décidément, venez-vous avec nous?

Hélène regarda sa mère, puis la chaussette qu'elle raccommodait, puis Démiane encore.

— Si cela ne vous dérange pas, fit-elle avec hésitation.

— Jusqu'au Caucase? Faites-y bien attention, c'est pour la saison entière.

— Si cela ne vous dérange pas, répéta-t-elle d'un ton triste et soumis.

— Me déranger? Il ne peut être question de cela! Je vous ai dit et répété que je n'aurais jamais un accompagnateur comme vous. Cela dépend de vous seule.

— Allons-y, Hélène, dit madame Mianof en battant ses cartes, qui ne voulaient pas se mêler convenablement.

Cette conversation avait lieu à Saratof, où nos amis avaient passé huit jours dans une orgie musicale dont les amateurs du lieu ne se montraient pas encore fatigués; mais les artistes éprouvaient le besoin réel de se reposer après

cet excès d'harmonie. C'était le lieu où il fallait se séparer, si l'on ne devait pas faire définitivement route ensemble pour le Caucase.

— Comme vous voudrez, maman, répondit la jeune fille en s'appliquant à réparer un tout petit trou sous la semelle de la chaussette.

— Alors, Victor, va retenir quatre places, dit Démiane en se retournant vers son frère; le bateau part demain matin.

— En route, les voyageurs pour le Caucase! cria Victor en agitant triomphalement son chapeau au-dessus de sa tête.

Depuis que leur société s'était accrue de l'élément féminin, il se sentait extraordinairement joyeux. La petite Hélène lui rappelait madame Moutine, disait-il à tout moment pour expliquer sa joie. A vrai dire, il n'existait pas la moindre ressemblance entre les deux femmes : Groucha était grande et imposante; Hélène, petite et menue; le visage de la première était rond, un peu plat, remarquable par une extrême blancheur; celui de la seconde était allongé, d'une pâleur mate et dorée; il en était de même pour tout le reste, et pourtant Victor s'entêtait à proclamer la ressemblance. Il avait raison sur un seul point, et c'est ce que les autres ne pouvaient voir : la douceur clémente des yeux

chez les deux femmes, la tendre compassion du regard, la bonté du sourire, un grand fonds de patience et de résignation leur donnaient à toutes deux une expression analogue ; ce n'étaient pas leurs visages qui se ressemblaient, c'étaient leurs âmes.

Le soir venu, Démiane alla faire un tour à l'assemblée de la noblesse, où se donnait une soirée ; il voulait prendre congé en bloc de tous ceux qui lui avaient témoigné de la sympathie pendant son séjour à Saratof. Les dames et Victor restèrent au logis pour faire leurs préparatifs de voyage. Au moment où ce dernier allait fermer la malle qui contenait leurs effets, il vit entrer Hélène les bras chargés de linge. Elle avait l'air troublé, et sa voix était mal assurée.

— Monsieur Victor, dit-elle, je voudrais vous demander quelque chose.

— A votre service, mademoiselle Hélène.

— Il faudrait mettre ceci dans la malle de votre frère.

— Nous n'en avons qu'une, répondit naïvement Victor.

— Je voudrais qu'il se servit des chemises que voilà... Mais il faudrait lui dire que c'est vous qui les lui avez fait faire.

Victor examinait le linge que la jeune fille avait posé sur la table auprès de la lumière.

— Quelle toile magnifique ! dit-il avec étonnement. C'est aussi fin que de la batiste ! Que veut dire tout ceci ?

— Voyez-vous, dit-elle en surmontant son embarras, c'est une dame de Nijni qui m'avait donné une pièce de toile pour me faire du linge ; mais moi, je n'en ai pas besoin, et puis c'est trop beau pour moi ! tandis qu'un jeune homme, un artiste, n'est jamais assez bien mis ; alors j'ai fait faire les douze chemises ici ; on travaille très-bien à Saratof, je pense qu'elles lui iront bien.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— J'avais gardé un modèle en raccommodant le linge, balbutia Hélène, aussi honteuse que si elle eût été surprise en flagrant délit de vol, — et je suppose que celles-ci n'iront pas plus mal...

Victor regardait la jeune fille, qui évitait ses yeux ; soudain il la prit par les épaules et l'embrassa résolûment sur chaque joue sans qu'elle essayât de s'y refuser.

— O ma sœur Hélène, dit-il d'une voix émue, nous l'aimons bien, notre Démiane, n'est-ce pas ? Nous sommes prêts à tous les sacrifices pour qu'il soit heureux ?

Elle fit un signe de tête affirmatif, et deux larmes brûlantes qu'elle ne pouvait plus retenir coulèrent sur ses mains que Victor avait prises.

— Vous l'aimez autant que je l'aime, continua le jeune homme, en cherchant avidement sur le visage de la jeune fille ce qu'elle s'efforçait en vain de cacher ; et moi je l'aime depuis le berceau... Vous jouez avec lui, pour lui, comme pour nul autre ; je vous ai entendue accompagner les amateurs, ce n'est pas la même chose ! Il est un dieu pour vous, n'est-ce pas, ma sœur Hélène ? Vous voudriez arracher votre cœur de votre poitrine et le mettre sous ses pieds, pour lui tenir chaud quand il ira dans la neige ? Vous l'aimez à la fois comme votre enfant et comme votre maître, assez pour lui pardonner de ne vous avoir jamais regardée, de ne pas savoir quand vous êtes là, de ne pas se douter que vous l'aimez ?

Elle hocha énergiquement la tête, et ses larmes tombèrent plus rapides et plus chaudes.

— Je sais bien comment on aime, reprit Victor, éclairé soudain sur ce qui se passait dans son âme par la douleur qu'il ressentait ; mais je ne suis qu'un pauvre bossu, et je n'ai pas le droit d'aimer... Nous l'aimerons à nous deux, n'est-ce pas, ma sœur Hélène ? et quand

il sera malheureux , c'est nous qui le consolons, qui le guérirons du mal que lui auront fait les autres !

— Oui, dit Hélène à voix basse ; puis, se dégageant soudain, elle cacha sa tête sur l'épaule de Victor, qui caressa doucement ses cheveux rebelles.

— C'est entendu, dit-il, quand une seconde après elle releva la tête et essuya ses yeux. Je lui dirai que c'est moi qui ai fait faire les chemises.

— Je vous en prie ! murmura-t-elle avec l'expression la plus touchante.

— Et il ne saura pas ce que vous avez fait pour lui ; c'est juste ! C'est ainsi qu'on aime.

XXXV

La musique jouait dans le jardin de l'établissement des eaux à Piatigorsk, et les malades, ceux à qui leur état permettait la promenade, jouissaient de la beauté de l'après-midi. L'ombre bleue des hautes montagnes descendait tout autour dans les vallées, où le soleil avait jeté des paillettes jusqu'au fond des ruisseaux, et sa

fraîcheur reposait les plantes et les hommes de la chaleur d'un jour de juillet.

On a beau se trouver au Caucase, dans un des plus beaux pays du monde, à des centaines de lieues de l'Occident et de la vie mondaine, une ville d'eaux n'est jamais qu'une ville d'eaux ; on y porte les mêmes costumes, on y apporte les mêmes vices, on en emporte les mêmes impressions que de la première station venue de France ou d'Allemagne. Qu'importe en effet que les fins visages des Tcheremesses aux moustaches noires, aux yeux de gazelle, aient remplacé les plates figures des *Ketters* ou les cheveux trop pommadés des *Garçons*? Qui regarde ces figures, simples objets de nécessité commune, et qui regarde le paysage, après les deux premiers jours où il est convenu qu'on doit s'extasier sur la nature?

Et à ce propos, on ignore peut-être combien il est dangereux de ne pas s'extasier sur la nature aux heures et aux jours où il est séant de le faire. Malheur à celui qui, préoccupé de quelque chagrin, de quelque souffrance morale ou physique, néglige de célébrer la splendeur de l'astre des nuits ou le charme des forêts, quand les autres jugent à propos de les célébrer. L'infortuné, fût-il poète, eût-il versé à pleines mains le trop-

plein de son âme dans ses tableaux, dans sa musique, dans ses poèmes, sera accusé d'avoir l'âme froide, de rester indifférent aux beautés de la nature, et par une duplicité épouvantable, de s'exalter à froid, enfin, pour employer un mot d'argot parisien, de faire de chic, ce qui, on n'en ignore, est le comble de l'ignominie.

La princesse Rédine, dès le jour de son arrivée, et même le lendemain, avait chanté aux vieilles montagnes l'hymne obligatoire; cette formalité accomplie lui avait laissé beaucoup de liberté dans l'esprit, et elle avait aussitôt organisé sa maison sur un pied fort convenable. Elle habitait une belle villa, ornée de jardins en pente, avec des sources, des rochers, des arbres, des pelouses, et tout ce qui constitue une demeure aristocratique. Elle donnait de bons dîners trois ou quatre fois par semaine, se montrait extrêmement sévère sur le chapitre femmes, et n'admettait chez elle que des vertus notoirement constatées, soit par leur âge, soit par leur laideur, soit par une insignifiance qui les mettait à l'abri de tout soupçon.

En fait d'hommes, elle voyait à peu près tout le monde, par la raison bien simple qu'il est facile, sous mille prétextes, de ne plus recevoir un homme qu'on ne veut pas voir, tandis

qu'avec les femmes on se fait des inimitiés sanglantes si l'on adopte cette manière d'agir. La princesse Cléopâtre ne voulait recevoir à Moscou que des femmes de son monde, et la mise en action de ce principe faisait passer bien des soirées solitaires aux pauvres petites épouses d'officiers et de fonctionnaires, bannies d'un Éden où l'habit noir avait droit de cité.

La princesse Cléopâtre venait de veiller à l'installation du prince à l'endroit le plus ombragé, le plus frais, le plus parfumé de tout le jardin de l'établissement des eaux : c'était un soin qu'elle ne confiait à personne. Le prince avait à sa portée de bons cigares, et son valet de chambre particulier prêt à satisfaire à toutes ses exigences ; d'ailleurs, il avait l'air assez content de son sort, et sa femme pouvait bien prendre un moment de répit, après avoir déployé tant de zèle pour le bien-être de son époux. Aussi se promenait-elle en toute sécurité de conscience, avec l'air indifférent qui lui était propre, mais avec cette noblesse de port et de tenue qui la mettait bien au-dessus de tous les jugements, favorables ou non. Le comte Raben marchait à côté d'elle ; ils ne se parlaient guère, s'étant dit trop de choses pour qu'une conversation banale pût les intéresser.

C'était une situation singulière que celle du comte Raben auprès de Cléopâtre; elle l'avait caractérisée elle-même un jour par ces mots : — Vous êtes venu trop tôt sur la terre, ou bien c'est moi qui suis venue trop tard; le monde vous a communiqué son expérience, et vous me jugez avant de m'aimer; c'est ce que je ne puis admettre.

— Vous voulez être adorée les yeux fermés? avait demandé le diplomate.

— Mon cher, quand on adore, c'est toujours les yeux fermés; non-seulement les vôtres sont toujours ouverts, mais vous faites encore usage d'un pince-nez!

C'est peut-être ce pince-nez qui avait empêché Cléopâtre d'accueillir les soupirs du comte. Celui-ci d'ailleurs n'avait pas soupiré dans le sens ordinaire du mot; la cour qu'il faisait à la princesse ressemblait fort à une bataille réglée; il sentait du reste que si jamais il devait triompher, c'est ainsi qu'il avait quelque chance de réussir. La jeune femme estimait son esprit, qu'elle sentait au moins égal au sien, et même de temps en temps elle avait un peu peur de l'œil perçant de son adorateur; ils traitaient ensemble de puissance à puissance. Si jamais ils avaient pu s'aimer, c'eût été pour ne pas se

haïr; comme ils ne s'aimaient pas encore, il y a tout lieu de supposer qu'ils se haïssaient.

Raben était arrivé depuis quelques jours seulement, mais il ne lui en fallait pas si long pour déshabiller de la tête aux pieds, corps et âme, les êtres qui composaient la société des eaux. Deux seulement avaient arrêté sa verve critique; c'étaient Valérien Moutine et sa femme. Ceux-là aussi venaient à peine de prendre langue, mais le calme de Groucha et la noble assurance du docteur ne fournissaient pas matière à comérages.

— Recevez-vous ces gens-là? demanda Raben.

— On est toujours forcé de recevoir le médecin des eaux, répondit la princesse; il est fort bien... j'irai lui rendre sa visite un de ces quatre matins.

— Au docteur, ou à sa femme?

Cléopâtre haussa les épaules.

— Je ne vous parle pas de sa femme, dit-elle; une femme de docteur, cela n'existe pas.

— Celle-là existe pourtant assez pour qu'elle se défende si vous tentez de lui prendre son mari!

— Vous croyez? fit Cléopâtre avec un accent hautain. Je voudrais bien voir cela! ajouta-t-elle avec un rire dédaigneux.

— Voyons, princesse, laissez ce joli petit ménage ajouter une foule de quartiers à sa lune de miel ! Quand vous aurez détruit encore ce bonheur-là, en serez-vous plus avancée ?

— Je me soucie bien du bonheur des autres ! fit-elle avec mépris. Le bonheur des autres ! la belle affaire !

Raben la regarda en dessous ; elle reprit avec orgueil :

— Vous me trouvez cynique ? Osez dire que sur cent individus vous m'en garantissez un qui ne pense pas de même ? vous le premier, surtout vous ! La seule différence entre tout le monde et moi, c'est que les autres le cachent par hypocrisie, et que moi, je vous le dis tout haut, par franchise.

— Cette franchise-là, princesse, s'appelle aussi du cynisme, fit Raben, d'une voix douce comme la soie.

— Cynisme, soit ! Cela vaut mieux que l'hypocrisie.

— Certainement ! fit le diplomate avec une exquise courtoisie. Ce qui m'étonne... puis-je vous le dire, princesse, sans encourir votre colère ?

— Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, répondit-elle avec ce dédain qui était une

de ses originalités; après ce que nous nous sommes dit de vérités désagréables, je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de précautions!

— L'habitude! fit Raben pour s'excuser. Eh bien, chère princesse, ce qui m'étonne, c'est que votre respect pour la vérité, votre...

— Cynisme! dit tranquillement la princesse.

— C'est vous qui l'avez dit cette fois... se borne à des professions de foi; c'est que dans la vie vous ayez un tel souci des convenances, c'est que vous soyez pour le prince une épouse accomplie...

Elle s'arrêta, mit sa main nerveuse et souple sur le bras du diplomate, et le serra à lui faire mal.

— Si tout le monde était de notre force, mon cher, dit-elle, pendant qu'un rose passager montait à ses joues pâles, ce serait trop beau! C'est à la face des gens intelligents qu'il faudrait jeter le masque et agir selon ses pensées; mais le monde est composé de niais, incapables de juger, capables tout au plus de se grouper comme des moutons effarés et de faire le vide autour d'une brebis galeuse... galeuse pour n'avoir pas mis ses pieds dans leurs empreintes, et caché ses opinions comme ils cachent leurs vices... Le monde est bête, mon cher, et

voilà pourquoi je vous dis à vous ce que je pense, et pourquoi je leur cache à eux ce que je fais.

Elle retira sa main, et la rougeur de ses joues disparut subitement, l'expression hautaine revint à ses lèvres, et elle sourit avec la supériorité d'une femme qui n'a jamais eu de maître.

— Est-ce vous qui m'en blâmez? continua-t-elle en reprenant sa marche, vous dont la vie entière est un mensonge.

— La politique! fit Raben en souriant.

Elle secoua la tête avec dédain.

— Vous mentez, reprit-elle, par habitude, par goût, pour vous former la caractère probablement, bien qu'à l'heure présente il doive être formé ou jamais! Combien de fois m'avez-vous dit que vous m'aimez... et avec un accent pathétique encore!...

— Ah! princesse, il y a longtemps que j'ai renoncé à l'accent pathétique, qui ne vous touchait pas!

— Le reste non plus, allez! Mensonge que tout cela! Vous me haïssez; je ne vous aime guère, et nous sommes les meilleurs amis du monde. N'êtes-vous pas venu tout exprès pour moi?

— Vous êtes digne de tous les hommages!

— Y compris les voyages... Allons, mon cher, laissons-nous tranquilles mutuellement; je n'irai pas ravager votre diplomatie, permettez-moi de vivre à ma guise.

Raben s'inclina : la discussion était close. Ils continuèrent de marcher dans les jardins, rencontrant de temps à autre un visage de connaissance, échangeant un salut sans s'arrêter. Jamais la princesse ne s'arrêtait pour parler à personne; elle trouvait cela du dernier bourgeois. Soudain, comme ils se rapprochaient de l'orchestre, Raben assujettit son lorgnon, et sans changer de voix, sans indiquer la moindre surprise :

— Vous êtes digne de tous les voyages, princesse, sans contredit; voici quelqu'un qui vient de Moscou tout exprès...

Cléopâtre suivit la direction de son regard et aperçut Démiane. Debout, tournant le dos à l'orchestre, il scrutait les rangs du public avec le soin d'un homme qui ne veut pas se tromper. Ce qu'il cherchait n'était évidemment pas la princesse; il avait pu s'assurer du premier coup d'œil qu'elle n'était pas là; c'était quelque indice de sa présence, un visage de sa suite, de ceux qu'il avait vus au moment du départ et qu'il était sûr de n'avoir pas oubliés.

— Beau garçon, dit le diplomate, toujours tranquille. Lui aviez-vous dit de venir ?

Elle fit un geste négatif, et prit son lorgnon pour examiner Démiane.

— Plus beau que jamais ! Qu'est-ce que vous allez en faire, princesse ?

Elle tourna le dos à l'assemblée et reprit le chemin de sa villa sans que personne se fût aperçu de sa présence.

— Il est convenu, comte, que nous ne nous mêlerons pas des affaires l'un de l'autre, lui dit-elle de sa voix calme et un peu chantante.

— A moins que ce ne soit pour notre plus grand bien réciproque ! conclut-il, et jamais sans permission.

— C'est ainsi que je l'entends, répondit-elle en poussant la petite porte de son jardin.

XXXVI

Pendant deux jours Démiane chercha vainement à voir la princesse ; celle-ci resta invisible. Elle avait promptement connu la composition de la petite caravane, jugé Hélène laide

et nulle, attribué à madame Mianof le rôle des grandes utilités ou plutôt inutilités, toisé dans Victor un impresario vulgaire, soucieux uniquement de faire valoir sa troupe. Le jeune artiste dominait cet entourage, — que la princesse dédaignait souverainement, — de toute sa hauteur propre, additionnée de toute l'humilité des autres. D'ailleurs, l'apparition de ce joli garçon avait révolutionné toute la société, et chacune avait déclaré qu'il était beau comme Apollon.

L'opinion des dames de l'endroit importait peu à Démiane : c'était la princesse qu'il voulait voir ; dès la première heure, il en avait appris par M. et madame Moutine plus peut-être qu'il n'eût désiré en savoir sur son compte. Valérien s'était abstenu de toute critique trop directe ; mais à travers la discrétion du jeune docteur, Démiane, si peu expérimenté qu'il fût, avait saisi une méfiance dont il s'était senti blessé, comme si elle lui eût été personnelle. Il accusa intérieurement Valérien de se laisser émouvoir par des bruits mensongers, des calomnies, qu'un homme de son espèce n'eût pas dû accueillir. Madame Moutine ne parlait de la princesse qu'avec une extrême réserve ; elle tenait visiblement à ce qu'aucun mot sorti de sa bouche, en

bien ou en mal, ne pût être rapporté à l'étoile de Piatigorsk; cette discrétion de ses deux anciens amis aiguïsa l'impatience de Démiane et lui inspira une sourde colère contre ceux qui attaquaient son idole, — la même colère qu'il avait déjà ressentie jadis contre Ladof; mais, cette fois, l'esprit net et incisif de son ami ne devait pas l'éclairer.

Le troisième jour enfin, comme Démiane, rongéant son frein, passait pour la dixième fois sur la route devant la villa Rédine, il vit apparaître à un détour du jardin une chaise roulante, poussée par un domestique; auprès, abritant de son ombrelle doublée de rose le prince heureux et presque assoupi, la princesse Cléopâtre marchait doucement, se penchant de temps à autre sur son mari pour lui parler avec un sourire divin. Le vieil impotent sortait alors de sa somnolence, et répondait à sa fée protectrice par un sourire hébété, puis recommençait à regarder les arbres défiler le long de l'allée, comme s'il eût craint d'en perdre le compte.

— Quelle femme admirable! pensa Démiane, fasciné par cette apparition; bravant toutes les bienséances, il s'était arrêté près de la grille, comme un mendiant, et il attendait que le hasard

amenât les promeneurs plus près de lui, pour s'écarter, si c'était nécessaire.

La chaise roulante et l'ombrelle firent plusieurs fois le tour de la pelouse; puis, se penchant sur le prince, Cléopâtre parut lui demander son avis. — Ici ou là? semblait dire sa main en indiquant tour à tour le parc et la route. Le vieillard fit un geste vague, et aussitôt la petite voiture roula vers la grille avec une rapidité extraordinaire. Démiane eut à peine le temps de faire quelques pas en arrière et de revenir pour passer devant la porte, au moment où la chaise sortirait.

Le cœur lui battait bien fort; les tempes serrées par l'émotion, les yeux brûlants, s'efforçant de prendre un air aisé, mais, malgré sa bravoure, horriblement pâle, Démiane exécuta le mouvement qu'il avait projeté, si bien qu'il faillit recevoir la petite voiture en pleine poitrine, au moment où elle tournait sur le chemin. Il recula d'un pas et n'osa lever les yeux, se croyant ridicule; mais il n'était pas timide, son hésitation ne dura pas un millième de seconde; il releva la tête et regarda la princesse bien en face.

— A droite ou à gauche? dit celle-ci sans s'inquiéter de lui, en s'adressant à son mari.

D'un air indolent, celui-ci fit un geste quelconque, et la voiture passa devant Démiane stupéfait.

Comment ! elle ne le reconnaissait pas ? C'était bien la peine d'avoir fait cinq cents lieues pour la retrouver, si elle ne se souvenait pas de son visage ! Avait-elle oublié le regard velouté qu'elle lui avait jeté avec ce *merci* qui acceptait l'hommage de toute la passion juvénile du violoniste ? Si elle l'avait oublié, si Démiane avait poursuivi une chimère, les calomnies étaient donc vraies ? Cette femme se jouait de l'amour qu'elle inspirait ? Les hommes n'étaient pour elle que des pantins dont les mouvements grotesques l'amusaient un instant, et qu'elle rejetait après en avoir cassé les fils ?

Notre ami n'était pas patient ; un flot de sang lui monta au visage, et il allait peut-être interpellé la princesse quand celle-ci se retourna à moitié, comme frappée par un souvenir ; ses yeux à demi fermés jetèrent à Démiane un regard étrange. — Je crois te connaître, disait ce regard, mais je n'en suis pas sûre ; apprends-moi discrètement si tu m'as vue autrefois ou si tu n'es qu'un inconnu.

Les yeux de Démiane firent à cette question la réponse la plus nette. Alors le regard indécis

se fixa soudain, et un éclair jaillit des prunelles noires. — Je t'ai reconnu, dit cet éclair, puis le clignotement des yeux myopes revint aussitôt. La princesse s'arrêta. Sous le reflet de son ombrelle doublée d'incarnat, son teint, ses cheveux magnifiques prenaient un éclat extraordinaire; elle avait l'air d'une rose superbe qui s'ouvre impudemment au soleil de midi. La voiture s'arrêta.

— Monsieur Markof? dit-elle avec cette hauteur qui était un de ses charmes irritants.

Démiane s'inclina en silence. Il ne pouvait pas répondre, car sa gorge sèche ne lui eût permis de préférer aucun son.

— Je vous croyais à Moscou, dit-elle de sa voix légèrement traînante; vous êtes venu donner des concerts ici?

Il ne put encore que s'incliner.

— Nous ferons de la musique ensemble, si vous le voulez bien, dit-elle avec un geste de tête tout à fait royal et qui ressemblait à un salut; je reçois le soir.

Elle se retourna vers le prince, qui grognait, impatienté de cet arrêt pourtant si court; la petite voiture se remit en marche, faisant crier le gravier de la chaussée fraîchement macadamisée, et l'ombrelle rose s'inclina du côté du soleil

avec une tendresse enjouée, au-dessus de la tête du vieux malade, pendant que la princesse exposait sans crainte au soleil un teint éblouissant qui ne craignait pas le hâle.

— Je suis ridicule ! se dit tout à coup Démiane avec une secousse intérieure ; si elle se retournait, elle me prendrait pour un échappé du collège. Et il tourna le dos au groupe qui s'éloignait.

Il eût pourtant bien voulu la voir se retourner, et il s'arrêta plus d'une fois sur le chemin dans l'espoir qu'elle songerait à lui, qu'elle jetterait encore un coup d'œil en arrière ; mais il ne la connaissait pas : la princesse ne regardait jamais en arrière, ni dans la rue ni dans la vie.

Rentré à l'hôtel, il annonça sa rencontre à ses amis d'un air négligent, et leur demanda leur avis sur la conduite qu'il fallait tenir. Convenait-il d'aller chez la princesse le soir même, ou bien serait-il plus séant d'attendre au lendemain ?

Victor et Hélène étaient pour le soir même ; madame Mianof penchait pour le lendemain ; mais il faisait si chaud ! C'est probablement la chaleur qui lui ôtait le courage pour les autres aussi bien que pour elle ; du moins, c'est ce que prétendit Victor.

— J'irai demain, déclara Démiane d'un air digne, pour clore la discussion.

Mais le soir, vers huit heures, il fit plusieurs tours dans le salon, regarda par la fenêtre, dit qu'il faisait étouffant dans ces pièces étroites, qu'il ne comprenait pas qu'on restât enfermé, et que pour sa part il irait se promener.

— Allons-y tous! s'écria Victor.

Madame Mianof aimait mieux rester à la maison; Hélène se mit à la recherche de son chapeau, et Démiane passa dans sa chambre d'un pas solennel. Les amis l'attendirent dix minutes, puis quinze, puis Victor impatienté voulut entrer chez son frère, mais il trouva la porte fermée.

— Eh bien, Démiane, qu'est-ce que tu fais? dit-il en frappant.

— Je m'habille, répondit la voix du jeune homme.

— Cela en vaut bien la peine! murmura Victor, il fait noir comme dans un four, et l'éclairage de ce pays laisse considérablement à désirer.

Il alla rejoindre la petite Hélène, qui, son chapeau sur la tête, assise auprès de la fenêtre, regardait les étoiles faire des diadèmes de diamants aux montagnes voisines. Il maugréait; mais elle, toujours calme et grave, lui fit

observer que cela ne servait à rien, et il se tut, se bornant à regarder aussi les étoiles.

Au bout d'un autre quart d'heure, Démiane fit son entrée; son paletot d'été couvrait sa toilette, il tenait son chapeau à la main, et le salon étant peu éclairé, personne ne s'inquiéta de remarquer sa cravate blanche.

— Enfin! gronda Victor.

Ils partirent, et leur promenade se dirigea naturellement vers l'extrémité de la ville; ce n'était pas au centre qu'il fallait chercher la fraîcheur et l'isolement. Ils prirent ensuite le boulevard extérieur, bordé de villas, dont les arbres dépassaient les murailles et jetaient leur ombre noire sur le chemin. Ils marchaient lentement, séparés l'un de l'autre par une petite distance, pénétrés par la fraîcheur calme de la nuit. Cette fraîcheur était particulièrement douce à Hélène, qui y trouvait une affinité secrète avec sa propre nature. Ils ne se parlaient presque pas, chacun étant absorbé par ses pensées; Hélène jouissait de son rêve accompli, et se sentait parfaitement heureuse. Avoir atteint le Caucase, et contempler les cimes neigeuses des hautes montagnes; marcher ainsi sous les étoiles, baignés par le parfum des grands arbres résineux et des roses épa-

nouies dans ces jardins qui ne sentent jamais si bon que la nuit; avoir Démiane tout près d'elle, à portée de la main et de la voix, c'était tout ce qu'elle demandait à la vie, et pourvu qu'un semblable rêve durât longtemps, elle ne réclamait pas au destin d'autre bonheur.

Victor supputait dans son esprit les avantages que ce séjour aux eaux pouvait leur rapporter à tous, au double point de vue moral et matériel. D'abord, c'était bien quelque chose que d'avoir gardé avec eux la petite Hélène, dont la présence mettait tant de paix et de douceur dans leur vie. Depuis leur conversation à Saratof, ni lui ni elle n'avaient jamais fait d'allusion à leur secret commun; mais il était assez descendu dans son propre cœur pour se rendre compte de ce qu'était devenue pour lui, en si peu de temps, cette jeune fille silencieuse et calme. Il savait qu'elle aimait son frère, et c'était tout naturel. Démiane n'était-il pas par excellence l'homme fait pour être aimé? Sa beauté, son talent, son intelligence supérieure ne devaient-ils pas lui rallier tous les cœurs? Et la petite Hélène, qui partageait avec lui le pain quotidien de la musique, qui s'enivrait de la même ivresse à la coupe sacrée de l'harmonie, n'était-elle pas désignée par le sort pour par-

tager son existence? Un jour ou l'autre, Démiane, visiblement indifférent jusqu'à cette heure, s'apercevrait du trésor modeste qu'il négligeait, et le bonheur des deux jeunes gens ne connaîtrait aucun obstacle.

C'est la pensée de ce bonheur, c'est le retour amer qu'il avait fait sur lui-même qui avait appris à Victor combien son cœur s'était laissé prendre aux grâces mélancoliques de la jeune fille. Mais lui, que pouvait-il rêver? N'était-ce pas déjà beaucoup que sa difformité n'inspirât à Hélène aucune répugnance, qu'elle lui permit en plaisantant de l'appeler petite sœur? Il savait bien qu'aucune femme n'éprouverait d'amour pour un pauvre être disgracié comme lui; mais le bonheur de ceux qu'il aimait ne serait-il pas sa joie? Certes! Et pourtant, l'excellent garçon avait senti des larmes brûlantes rouler sur ses joues à la pensée de ce bonheur. Mais le renoncement était fait, renoncement facile, pensait-il avec ironie, puisqu'il renonçait à ce que personne ne lui offrait. C'était donc beaucoup que d'avoir emmené la petite Hélène au Caucase. Dans ce contact journalier, il faudrait bien que Démiane ouvrit enfin les yeux. Au point de vue matériel, c'était fort bon aussi; car les jeunes gens apprenaient vite et bien la

langue française avec les deux dames, langue indispensable pour fréquenter la bonne société; et puis les dépenses étaient moindres, proportionnellement, et les concerts ne pouvaient manquer d'être excellents.

Les promeneurs avaient amené ces rêveries jusqu'à la porte où Démiane s'était si longtemps arrêté le matin, et ils retombèrent brusquement dans la réalité lorsque celui-ci d'un ton délibéré leur dit :

— Rentrez seuls, mes amis, je vais chez la princesse.

— Chez la princesse? s'écria Victor; mais on n'y va qu'en habit.

Démiane sourit d'un air de supériorité, sans répondre.

— C'est donc ça que tu as été si longtemps à t'habiller, monsieur le mystérieux! Tu ne pouvais pas nous le dire à la maison?

— Je n'étais pas décidé; et puis, est-ce que je suis forcé de vous dire tout ce que je veux faire? dit l'artiste d'un ton piqué.

— Ah! Dieu! non! dit Victor avec tristesse, tu n'es forcé à rien du tout. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur Démiane, fit la voix douce d'Hélène.

Il leur répondit brusquement de même, et

entra dans le jardin. La grille était grande ouverte; comme ils le regardaient s'éloigner, une voiture attelée de deux chevaux faillit les écraser en tournant pour franchir la porte. Ils se saisirent mutuellement la main par un mouvement instinctif, et reprirent le chemin de leur domicile.

— Avez-vous vu la princesse? demanda Hélène au bout d'un moment.

— Non.

— Est-elle jeune ou vieille, laide ou belle?

— Elle est jeune et belle, répondit Victor; du moins on me l'a dit.

Hélène soupira.

— Nous sommes bien peu de chose pour lui, dit-elle tristement; le voilà qui va dans le monde!...

— Il faut bien aller dans le monde pour donner des concerts, fit observer Victor.

— Oui, mais... ce n'est pas la même chose.

Ils rentrèrent tristes et découragés. Démiane avait coupé les ailes à leurs chimères.

XXXVII

Pendant que ses amis retournaient chez eux, pleins de mélancolie, Démiane ne faisait pas brillante figure chez la princesse ; son nom, jeté par le valet de pied, n'avait paru frapper personne, son visage non plus. Quatre généraux d'un âge raisonnable faisaient une partie de *préférence*, un cinquième attendait son tour ; le prince, assis dans un fauteuil à roulettes, moins volumineux et plus riche que celui du matin, trônait auprès d'une table spécialement dressée pour lui et couverte de friandises qu'il mangeait lentement, avec une satisfaction visible ; deux vieilles dames jetèrent un regard indifférent sur ce nouveau venu, qui n'était ni titré ni gradé, et la princesse, entourée de gens aimables, militaires pour la plupart, ne parut accorder à la visite du jeune artiste qu'une attention médiocre. Après les premières paroles de politesse, après deux ou trois présentations, elle ne s'occupa plus de lui, et partagea tous ses soins entre les vieux généraux et son mari, qui mangeait des bonbons à en mourir, et

auquel elle retira son assiette, malgré ses velléités de protestation. Elle lui versa une tasse de thé, s'assura qu'il la buvait convenablement, passa près de la table de jeu, donna un conseil à l'un des joueurs, s'assit un instant entre les deux vieilles dames, et retourna à son cénacle de jeunes gens.

Raben entra alors sans être annoncé, comme un ami de la maison, et le prince salua son apparition par la phrase la plus longue qu'il eût prononcée de la journée.

— Ravi de vous voir, comte. Vous vous portez bien ?

Après quoi le vieux perroquet chercha du regard son assiette de bonbons, et ne la trouvant pas, eut recours pour se consoler à une seconde tasse de thé que lui versa le valet de chambre attaché à sa personne, et qui de la pièce voisine suivait des yeux tous ses mouvements.

Après avoir baisé la main de la princesse, échangé quelques mots avec chacun, Raben s'assit dans une bergère, ni trop près ni trop loin de tout le monde, et s'adonna à un examen déguisé, mais attentif, de la personne de Démiane.

— Il fait bonne figure dans une sottise situation, pensa le diplomate : c'est bon signe, et cela parle en sa faveur. Faut-il qu'elle soit mau-

vaise pour lui faire jouer ce rôle ! Après tout, elle espère probablement l'en dédommager bientôt.

Cette pensée inspira au comte Raben le désir de faire connaissance avec l'heureux garçon auquel tant de compensations étaient réservées, et il se leva pour le rejoindre ; mais la princesse passa devant lui, et alla tomber dans un grand fauteuil, tout contre la chaise de Démiane.

— Bien joué ! dirent les yeux de Raben, en réponse au regard de défi malicieux que lui jeta sa belle amie ; puis il se dirigea vers le prince ; — c'était un moyen infailible, il le savait, d'empêcher la princesse de s'attarder dans sa conversation avec le jeune artiste. Le nombre des choses auxquelles elle ne croyait pas était presque infini, mais elle avait une foi aveugle, absolue, dans un fétiche, un porte-bonheur qu'elle devait garder pour elle seule ; ce fétiche était son mari.

Jeune fille, la princesse Cléopâtre avait éprouvé des chagrins ; l'homme qu'elle avait aimé le premier, celui qui eût peut-être pris sur elle l'influence irrésistible, n'avait pas seulement daigné voir l'amour qu'il lui avait inspiré ; elle avait mis des années à vaincre assez ses sentiments pour pouvoir lui parler en

souriant, comme on se parle dans le monde; elle avait pris tant d'empire sur elle-même qu'on l'accusait de détester cet homme; du reste, elle le détestait en effet; elle avait passé de l'amour à la haine, comme on passe l'eau sur un pont, sans secousse, sans révolte; assurée d'être dédaignée, elle ne désirait plus qu'une chose : la mort de celui qui l'humiliait ainsi, sans le savoir. C'est dans cette épreuve qu'elle avait puisé son énergie; elle y avait puisé aussi un grand dédain, un grand mépris pour l'humanité, si bête!

Puis elle avait épousé le prince, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle, de plusieurs millions plus riche, et sa vie avait changé d'aspect. Tout le bonheur que peut donner le luxe, toute l'indépendance que donne le mépris des hommes, tous les succès qu'apportent un grand nom et une haute position s'étaient soudain abattus autour d'elle, faisant litière pour son orgueil et ses caprices. Le prince, blessé dix-huit mois après son mariage, avait fait une effroyable maladie où son intelligence avait sombré. A partir du jour où, guéri, mais rayé du nombre des vivants, il s'était assis sur la terrasse de son palais pour dévorer les friandises qui seules lui procuraient désormais quelque jouissance,

la princesse Rédine avait ressenti une joie féroce en regardant autour d'elle.

— Tout m'appartient ! tout ce que la vie peut donner, s'était-elle dit. Et en effet elle avait eu tout ce que la terre produit de plus exquis et de plus rare, tout, excepté l'amour d'un honnête homme ; mais ceci lui importait peu, elle n'y croyait pas.

En revanche, elle croyait que son mari, dans l'état où il se trouvait réduit, était la providence visible de sa vie : par quelle fêlure du crâne cette idée s'était-elle introduite dans le cerveau puissamment organisé de la princesse ? Peu importait ; elle y croyait fermement, et c'est pour cela qu'elle était bonne épouse, qu'elle n'avait pas de soin qui ne cédât devant celui de satisfaire à toutes les exigences enfantines de ce vieillard insensé ; elle tenait tant à sa vie qu'elle avait le courage et la patience de résister pendant des heures entières à des fantaisies de gourmandise qui eussent pu compromettre sa précieuse existence. Elle le promenait, l'amusait, l'endormait au son de la musique lointaine, tous les soirs, et quittait son salon pour s'informer si son sommeil n'était point troublé.

En voyant Raben s'approcher de son fétiche, la princesse fit un mouvement d'impatience ;

elle avait une vague frayeur de ce qu'il pourrait dire, et de ce que l'autre pourrait comprendre. C'était là l'épée de Damoclès d'un bonheur sans cela trop insolent ; cette femme, qui ne craignait rien, avait peur d'un réveil dans l'esprit de son mari ; elle savait le comte assez habile pour susciter parfois en lui de fugitifs retours de mémoire ou d'intelligence, et cela lui causait un malaise insurmontable ; ce qu'elle redoutait de ce réveil était une crise qui pouvait finir par la mort, — et le prince devait vivre. Pendant qu'elle adressait à Démiane quelques paroles insignifiantes sur l'art et la poésie, son regard ne quittait pas la chaise roulante. Tout à coup, elle se leva et fit deux pas vers le prince, interrompant ainsi son entretien.

— Mon ami, lui dit-elle avec une grâce enchanteresse, voici M. Markof, un jeune homme d'un talent très-remarquable, une de nos gloires de l'avenir ; sachant combien vous aimez la musique, je l'ai prié de venir vous voir ; je suis certaine que vous m'en saurez bon gré ! et à lui aussi. — Le prince mon mari ! ajouta-t-elle en se tournant à demi vers Démiane, qu'elle enveloppa de son regard magnétique ; puis elle passa lentement devant lui, et les flots de sa robe de soie lourde et chargée de garnitures montèrent

presque jusqu'aux genoux du jeune homme, retombèrent, et la suivirent à distance sur le tapis persan aux couleurs douces et effacées.

— La musique, dit le prince, j'aime la musique.

Après cet effort, il s'enfonça dans son fauteuil d'un air enchanté; il avait presque toujours cette apparence satisfaite. Démiane, fort embarrassé, ne savait que répondre. Raben vint à son secours, lui offrit une chaise, en prit une pour lui-même, et sur-le-champ le naïf jeune homme crut avoir trouvé un ami.

Au bout d'une demi-heure, Raben se leva, et Démiane jugea qu'il était temps de se retirer. Il s'approcha de la princesse; celle-ci le reçut d'un air aimable et indifférent :

— Quand voulez-vous, lui dit-elle, que nous fassions un peu de musique ?

— Quand il vous plaira, madame, répondit-il, soudain joyeux.

— Le matin, cela vous convient-il ?

— Sans doute.

— Demain... non; après-demain matin, dix heures, voulez-vous ?

Il s'inclina et se retira aussitôt.

— Encore un peu gauche, dit négligemment Raben, quand le jeune artiste eut disparu, mais

une assurance fort convenable... et puis on se corrige de la gaucherie avec le temps... et des leçons.

— Il est un peu jeune, répliqua la princesse. Mais la jeunesse est un joli défaut... On s'en corrige aussi avec le temps.

Raben continua de sourire. Les épigrammes glissaient sur lui. Il en avait tant décoché aux autres, que pour lui elles n'avaient plus de pointes acérées.

XXXVIII

Démiane faisait de la musique avec la princesse depuis huit jours, et toutes les fois qu'il rentrait chez lui, c'était avec un découragement complet. Il ne vivait plus que de cette femme, de l'air qu'elle respirait, des fleurs qu'en passant elle frôlait de sa main, des plis de sa robe qui le touchaient parfois et qui le faisaient frissonner de la tête aux pieds; le matin, dans l'atmosphère du salon de la princesse Rédine, il aspirait une fièvre qu'il emportait chez lui pour tout le jour, et qui lui tenait lieu de tout le reste.

Il ne mangeait presque plus, prétextant avoir pris du thé *là-bas*, — *là-bas*, c'était à la villa, qu'il ne désignait plus autrement; — il ne faisait plus d'exercices sur son violon, qu'il laissait sur le coin du grand piano à queue, et passait sa journée à fumer des cigarettes, en compagnie de madame Mianof; ces deux êtres ne se troublaient pas mutuellement : l'une dans sa somnolence, l'autre dans sa rêverie enfiévrée, ils passaient des heures sans s'adresser la parole, et sans faire de mouvement.

Après une semaine de cette existence, Hélène et Victor, très-soucieux, avaient fini par ne plus se parler non plus; ils ne se regardaient guère davantage, craignant de se comprendre trop bien. Ils avaient vu la princesse à la musique, au Casino, et la même certitude avait déchiré le voile qui avait longtemps couvert leurs yeux prévenus. Victor s'était rappelé la scène singulière où Ladof avait presque dû user d'autorité pour ramener Démiane à des sentiments raisonnables, puis les mille incidents de leur voyage s'étaient groupés dans son esprit, et il avait compris que le Caucase avait toujours été le but de leur excursion musicale. Dès la première vue, la princesse lui avait inspiré une antipathie profonde et irréfléchie : la beauté de cette

femme n'avait pas de prise sur son âme simple, et il l'avait déclarée laide, mais à Hélène seulement, en confidence. Cléopâtre lui faisait l'effet d'une sirène, d'un être fabuleux et malfaisant qui devait nécessairement engloutir Démiane quelque jour, s'il se laissait séduire ; et comment l'empêcher de se jeter dans la gueule du loup ! Et puis il était blessé au cœur du silence qu'avait gardé son frère sur ce point délicat. Il se croyait des droits à sa confiance.

Hélène ne s'en était pas dit si long ; elle ne savait pas pourquoi ils étaient venus à Piati-gorsk ; et si elle l'avait su, cela n'eût pas changé grand'chose à ce qu'elle éprouvait. Démiane aimait cette femme, n'était-ce pas assez ? Elle ne partageait pas l'avis de Victor ; plus mondaine, plus au courant des mœurs modernes, elle reconnaissait l'incontestable supériorité de la princesse, sa beauté étrange, son charme provocant ; et l'abîme où tombait la pauvre petite, quand elle se comparait à cette brillante étoile, n'en était que plus profond.

Hélène n'avait pas de grandes ressources au service de ses sentiments ; elle ne savait ni ne pouvait lutter avec une telle rivale ; elle se contenta de pleurer. Ses yeux se cernèrent un peu, son visage s'amincit légèrement. Elle devint

cent fois plus jolie, et c'est Victor seul qui s'en aperçut.

Un jour, au lieu de rentrer vers midi, comme il le faisait d'ordinaire, Démiane se fit attendre pour le déjeuner ; au bout d'une heure, nos amis se décidèrent à prendre leur repas sans lui, et comme ils finissaient, le retardaire entra le front haut, l'œil triomphant :

— Nous donnons un concert la semaine prochaine, dit-il en déposant son chapeau avec une sorte de solennité sur une patère vacante. Êtes-vous prête, Hélène ?

C'était la première fois qu'il omettait le mot mademoiselle, et cette marque involontaire de familiarité fit grand bien au cœur endolori de la petite pianiste.

— Je suis toujours prête, vous le savez bien, dit-elle avec joie.

— Je ne parle pas de votre piano, reprit Démiane du même air prophétique : c'est de votre toilette qu'il est question. Le concert sera très-beau : Son Altesse Impériale nous fera l'honneur d'y assister avec sa suite.

— Des Altesses ! fit Victor avec un geste tragi-comique. Faudra-t-il retirer ma bosse ?

— Cette plaisanterie est de mauvais goût, dit l'artiste avec un geste de dédain extrême-

ment comme il faut, appris depuis peu à la villa Rédine ; mais Hélène peut orner sa personne ; elle le doit pour faire honneur à l'auguste public...

— Et à vous ! dit la jeune fille en levant ses yeux ingénus vers son idole.

Il daigna sourire avec bonté, et son regard s'abaissa sur la modeste accompagnatrice, afin de s'assurer que vraiment elle ne lui ferait pas honte dans la société de gens si bien élevés ; il avait sans doute appris à apprécier les lignes pures et les contours délicats, car il fit un geste de surprise.

— Mais, dit-il, vous êtes prodigieusement embellie ; je ne vous reconnais plus ! votre teint clair, vos cheveux..., votre sourire... Savez-vous que vous êtes très-jolie ?

Hélène sourit et releva la tête avec un peu d'orgueil bien naturel.

— Je ne le savais pas, dit-elle ; mais j'en suis contente, contente que ce soit vous qui me l'avez dit.

— Voyez-vous, la petite coquette ! Il vous faut des compliments ?

— Non, monsieur Démiane, reprit la jeune fille en baissant ses jolis yeux pleins de confusion ; mais c'est que personne ne me l'avait encore dit.

— Ne gêtez pas les jeunes filles, dit madame Mianof, qui crut nécessaire de faire intervenir le sentiment du devoir enté sur la prudence maternelle ; les jeunes filles doivent ignorer les avantages naturels que la providence leur a accordés, et surtout n'en pas tirer gloire. Quelle robe faut-il que ma fille mette pour ce concert ? Je vous demande avis, monsieur Démiane, parce que vous allez dans le grand monde ; vous savez mieux que nous...

— Je ne sais absolument rien ! déclara Démiane en toute sincérité.

— Mais vous voyez des dames chez la princesse...

— Ce sont des vieilles dames. Cela n'a pas le moindre rapport...

— La princesse elle-même?...

— Oh ! la princesse... ce n'est pas la même chose, elle s'habille comme personne !

Hélène étouffa un soupir, et Victor réprima un mouvement d'impatience.

— Je ne crois cependant pas qu'elle mette ses chapeaux en guise de pantoufles, fit-il d'un ton acerbe.

— Non, elle ne va pas jusque-là, répliqua Démiane, trop heureux ce jour-là pour prendre en mauvaise part ce qu'il considérait comme

une plaisanterie. Vous avez bien quelques robes, Hélène; montrez-les-moi.

— Je n'ai pas une seule robe bonne à vous montrer, répondit timidement la jeune fille; il faut m'en faire faire une.

— Une robe blanche, suggéra timidement madame Mianof.

— Non, non, dit vivement Démiane, pas de blanc, c'est rebattu.

Hélène et sa mère se regardèrent d'un air perplexe. Elles ignoraient que le blanc étant la couleur favorite de la princesse, le jeune homme ne voulait pas le voir porter à d'autres.

— N'avez-vous pas de pièces de soie de Nijni? suggéra-t-il.

— Ah! c'est vrai! je n'y pensais plus, s'écria Hélène en courant à sa malle.

Elle plongeait sa tête migonne jusqu'au fond de l'abîme et revint triomphante, les bras chargés d'étoffes extraordinaires, des couleurs les plus brillantes, très-propres à faire des meubles magnifiques.

Nos amis éclatèrent de rire à la vue de cet arc-en-ciel, et prirent un véritable plaisir à remuer ces lourds brocarts et à les faire chatoyer; c'était inadmissible comme toilette. Cependant, tout à fait en dessous, Hélène trouva une étoffe

d'un gris clair parsemée de petites étoiles brochées en soie jaune d'or ; c'était singulier, mais très-joli, et la jeune fille l'indiqua du doigt à son juge, avec quelque timidité.

— C'est très-gentil, dit celui-ci ; il faut voir ce que dira madame Moutine.

Madame Moutine avait pris Hélène en amitié. D'abord un peu inquiète au sujet de ces deux femmes dont ses amis s'étaient embarrassés, inquiète de leur moralité et des projets qu'elles pouvaient avoir conçus, elle s'était promptement rassurée ; certainement, elle ne rendait pas tout à fait justice à madame Mianof, qu'elle croyait moins digne d'estime qu'elle ne l'était en réalité ; mais la petite Hélène lui inspirait une douce sympathie mêlée d'une compassion sans bornes pour la pauvre créature jetée si tôt et si seule dans toutes les difficultés de la vie. Elle trouva l'étoffe jolie, et voulut procurer une couturière.

— Non, dit Démiane avec quelque embarras, la princesse désire que ce soit sa femme de chambre qui fasse la robe.

Hélène, humiliée, baissa la tête. Elle ne voulait rien devoir à cette arrogante princesse, même la façon d'une robe ; mais Démiane insista, et il fallut céder. La femme de chambre vint,

emporta l'étoffe, et rapporta à sa maîtresse tout ce que celle-ci voulait savoir; après quoi la grande dame ne songea plus à la petite pianiste qu'avec l'intérêt qu'elle portait aux banquettes du concert. Sa femme de chambre lui avait dit qu'elle était laide.

XXXIX

— Laide? dit à demi-voix Raben lorsque, le jour venu, la jeune fille parut sur l'estrade. Ceux qui vous ont dit cela ne l'avaient pas regardée! Quels cheveux! quels yeux! quel joli visage fin et doux! Ce Démiane est un heureux coquin!

— Eh? fit la princesse en se tournant vers lui avec un éclair de fureur dans ses yeux étranges.

Raben sourit d'un air calme et remit son pince-nez.

— Voyez plutôt, princesse, comme elle devine ses moindres intentions, comme elle suit le mouvement de son archet; il ne s'occupe pas plus du piano que s'il n'existait pas; c'est elle qui veille à tout et qui semble faire partie

du violon même. Il faut joliment aimer un homme pour s'identifier de la sorte avec lui!

— Bah! fit Cléopâtre qui avait repris son sang-froid un instant troublé, il n'y a pas d'amour là dedans; c'est purement machinal.

— Vous croyez? Regardez; on applaudit son héros, et c'est elle qui rougit de plaisir. N'ayez pas peur qu'elle prenne pour elle la moindre parcelle de son triomphe! Elle ne songe même pas qu'elle a droit à des éloges; elle savoure ceux que la foule idolâtre — amenée par vous, chère amie — prodigue à l'homme qu'elle aime. Et ce regard innocent, timide, heureux, qu'elle jette sur lui au moment où il lève son archet pour recommencer, ce n'est pas de l'amour? Après tout, j'ai peut-être tort de vous prendre pour juge ici; c'est une sorte d'amour que vous ne pouvez comprendre, un amour stupide et immatériel qui vit de lui-même et n'attend rien de l'être aimé!... les imbéciles aiment ainsi; mais vous êtes trop intelligente...

— Prenez garde, dit la princesse très-bas et avec le plus charmant sourire, ne me persiflez pas, car je pourrais avoir envie de me débarrasser de vous... les Tcherkesses de ces montagnes ne s'inquiètent pas beaucoup de la vie d'un homme.

— Vous n'oseriez pas, répondit Raben avec le même calme; vous savez que je puis vous être très-utile; mon dévouement vous est trop précieux... Mais nous entendons tous deux admirablement la plaisanterie, n'est-ce pas?

Elle sourit, et ce sourire découvrit ses dents blanches et féroces. Hélène, qui la regardait à la dérobée tout en jouant, ressentit un tel frisson en voyant l'expression de ce visage, qu'elle manqua une note. Un mouvement d'impatience très-léger, mais presque brutal, échappa à Démiane. Elle baissa humblement la tête et s'appliqua à jouer de son mieux.

— C'est vrai, dit Cléopâtre; elle l'aime à sa façon moutonnaire; mais lui ne l'aime pas.

— Comment pourrait-il l'aimer? Il a bien autre chose en tête! Pour lui, elle n'existe seulement pas.

La princesse sourit une seconde fois; mais son visage avait changé d'expression et portait désormais l'empreinte de la satisfaction paisible d'une femme qui adore la musique.

A la sortie du concert, Démiane reçut les félicitations de plusieurs personnages marquants, et se sentit enfin maître du terrain. C'était un succès qu'il devait à la princesse. Il voulut le lui dire et la remercier; mais elle avait

disparu dans les jardins. Un peu vexé, il se retourna vers Hélène, qui rangeait la musique; elle avait déjà couché le violon dans sa boîte, et Victor le tenait sous son bras, prêt à partir.

— Viens-tu? dit celui-ci en se dirigeant vers la porte.

Démiane haussa les épaules avec un mouvement de colère.

— Ne dirait-on pas que je ne puis sortir seul? Pour l'amour de Dieu, laissez-moi en repos! C'est intolérable d'être ainsi gardé à vue!

Dès les premiers mots de ce discours, Hélène avait quitté la salle; sa longue traîne relevée par sa main gauche, un petit bachlik de dentelle blanche sur les cheveux, elle marchait lentement dans le jardin, désert à cette heure, où chacun rentrait chez soi pour dîner. Le soleil se cachait derrière les arbres, et d'ailleurs elle ne craignait pas le soleil, pas plus que la princesse Cléopâtre. Elle marchait la tête basse, tournant autour du parterre, et attendait Victor qui venait pour la première fois de sa vie de répondre vertement à son frère. Son sens de la justice lui disait que Démiane avait bien mérité quelques reproches, et cependant, comme une mère qui châtie en pleurant son enfant rebelle, le cœur lui saignait pour le coupable. Tout à

coup un pas rapide fit crier le sable, elle leva les yeux, et vit devant elle la princesse Rédine qui s'arrêta.

— Mademoiselle Hélène? dit la grande dame avec bienveillance.

— Oui, madame, répondit la jeune fille en s'inclinant légèrement.

— Voulez-vous bien venir faire un peu de musique ce soir chez moi, si M. Markof n'est pas trop fatigué, toutefois? Pensez-vous qu'il puisse venir?

Hélène regarda la princesse dans les yeux et répondit de sa voix claire et douce :

— Je pense qu'il sera heureux de se rendre à vos ordres, madame la princesse.

— Et vous?

— J'accompagne M. Markof toutes les fois qu'il lui plaît de jouer, répliqua la jeune fille sans hauteur, mais sans enjouement. Après un très-court silence, elle reprit : — Puisque j'ai l'honneur de vous parler, madame, permettez-moi de vous remercier pour la peine que vous avez prise de m'envoyer votre femme de chambre...

— La robe vous va très-bien, fit la princesse, en examinant sa rivale de la tête aux pieds : un peu étrange, mais très-jolie.

— Madame la princesse est bien bonne ,
répondit Hélène en détournant les yeux.

Cléopâtre regarda encore un instant celle qui recevait ainsi ses avances de grande dame , la salua d'un geste hautain , puis passa outre. Elle se sentait blessée sans savoir de quoi , car rien dans les paroles ni dans l'attitude de la jeune fille ne pouvait lui fournir un prétexte à quelque irritation. Elle se consola en pensant que cette petite sauvage était mal élevée , et elle se promit de lui apprendre à vivre si l'occasion s'en présentait.

Au même instant , Victor accourut très-animé , et entraîna Hélène à travers le jardin , jusqu'à la voiture qui les attendait.

— Le violon ? dit la jeune fille en voyant que le précieux instrument n'était pas dans les mains du petit bossu.

— Qu'il le porte ! fit-il en s'asseyant dans la voiture dont il referma la portière avec colère ; qu'il le porte et qu'il revienne à pied ! Je ne veux plus lui servir de domestique ! Vous non plus , Hélène , vous ne raccommodez plus son linge ; il devient intolérable avec ses airs de hauteur : c'est chez la princesse qu'il a attrapé cela , comme une maladie ! Et c'est pis que la peste , bien sûr ! Mais je suis son aîné , et je ne souffrirai pas qu'il me toise ! Dès ce soir...

— Ce soir, nous allons chez la princesse, dit Hélène en mettant sa petite main suppliante sur le bras de ce vengeur du droit d'ainesse; je vous en supplie, mon bon Victor, ne le grondez pas ce soir; il jouerait mal, et vous savez le tort que cela peut lui faire! Il a les nerfs sensibles...

— Le diable emporte ses nerfs! J'ai les miens aussi, au bout du compte! Et vous, est-ce que vous n'en avez pas?

— Mon bon Victor, reprit Hélène, je vous en conjure, si vous m'aimez, ne lui dites rien, c'est un moment à passer; il nous reviendra, il nous aime.

A ce mot, elle fondit en larmes et couvrit brusquement son visage de ses deux mains. Elle sentait si bien qu'il ne l'aimait pas! La voiture s'arrêtait; elle essuya bien vite ses yeux avec son petit mouchoir, et sauta à terre d'un air tranquille et résigné. Il y avait longtemps qu'elle avait appris à se composer ce visage. Mais qui, pour ce fait, eût osé l'accuser d'hypocrisie?

XL

La princesse avait invité pour ce soir-là tout ce qu'il y avait de mieux à Piatigorsk ; elle savait fort bien que toutes les fois que la journée a été marquée par un événement quelconque, les nerfs sont plus tendus, les esprits plus animés, les hommes ont plus d'esprit, les femmes sont plus jolies ; il semble que chacun ait un excédant de vie à dépenser, chose rare dans la vie ordinaire ; aussi ouvrait-elle son salon presque régulièrement dans ces occasions. On n'avait pas besoin d'invitation spéciale ; deux grandes lanternes à la grille du jardin annonçaient qu'il y avait réception à la villa Rédine, et tous ceux qui y avaient accès à l'ordinaire pouvaient s'y présenter.

Démiane s'y rendit avec Hélène ; il eût préféré y aller seul, mais il se trouvait dans la période où les moindres désirs sont des ordres. Jusque-là il flottait dans la plus vague incertitude ; parfois il osait tout espérer ; le plus souvent il retombait du ciel l'instant d'après, ramené à la

réalité par un mouvement dédaigneux, un sourire absent, un regard glacial qui le jetaient dans les perplexités les plus désolantes. Étant donné sa complète servitude morale auprès d'une femme qu'il aimait fiévreusement, et à laquelle il lui était impossible d'adresser un mot d'amour, il ne pouvait qu'obéir à ses caprices. Il arriva donc vers dix heures, inquiet et mécontent, mais espérant fermement qu'au moins pour son avenir cette soirée aurait un résultat. Le calculateur, qui dans Démiane côtoyait sans cesse l'artiste, lui soufflait à l'oreille que sa présence au milieu de tant de hauts personnages ne pouvait manquer de lui créer des relations utiles; notre ami connaissait trop peu le monde pour comprendre qu'en engageant Hélène à l'accompagner, la princesse avait entendu le reléguer au rang d'un simple artiste venu pour charmer l'auditoire, non d'un ami reçu sur le pied de l'intimité.

Certaines femmes, dont les principes ne sont assurément pas plus étroits que ceux de la princesse, et qui n'apportent pas plus de sévérité dans l'application de ces principes, peuvent aimer des hommes qui leur sont inférieurs comme position; on a vu des reines épouser des bergers, — et même ne pas les épouser du tout,

ce qui était bien plus embarrassant. Mais elles se font une sorte de code d'honneur à elles qui les oblige à élever autant que possible, à rapprocher d'elles à tout prix, celui qui a su les gagner à sa cause. Ce besoin de faire un piédestal à l'homme qu'elles ont choisi est pour elles une sorte de réhabilitation ; c'est même un aveu inconscient de leur faiblesse et un besoin de la réparer autant que possible, ou tout au moins de l'expliquer. La princesse n'éprouvait rien de pareil, et c'est ce qui la distinguait de toutes les Dalilas ; elle ne désirait pas voir grand celui qui lui plaisait ; à quoi bon ? qu'eût-elle pu y gagner ? Au contraire, l'élu devenu grand se fût peut-être arrogé des droits : la princesse se contentait pour eux d'une médiocrité dorée, d'une modestie pleine de charmes, qui n'attirait sur eux ni sur leur histoire l'attention de personne. Mais elle avait du goût et ne regardait jamais deux fois un imbécile, fût-il beau comme Antinoüs.

Elle accueillit les deux artistes avec une grâce sans égale ; jamais Démiane n'en avait obtenu de si bonnes paroles ; il est vrai qu'Hélène en eut presque autant pour sa part, mais il est facile de supposer qu'on choie vos amis pour l'amour de vous, et c'est ce que notre modeste artiste ne manqua point de se dire.

— J'ai voulu, dit Cléopâtre en les conduisant au piano, que le prince, privé du concert de tantôt, eût aussi sa petite part de jouissances artistiques. Il eût été vraiment trop malheureux de nous entendre parler d'une semblable fête et de n'en avoir pas entendu le moindre écho.

Le prince grogna un assentiment; avec les bonbons, la musique était ce qu'il aimait le mieux au monde, et l'on fit cercle pour écouter.

Hélène s'assit sur le tabouret, une véritable sellette, avec une résolution désespérée. Jusqu'alors, elle avait fait abnégation d'elle-même, s'oubliant pour Démiane, heureuse de le compléter et ignorant qu'elle dût avoir une valeur propre; cette valeur, elle sentait qu'elle la possédait, mais à quoi bon la mettre en lumière? La nécessité de ne plus être une ombre, de devenir un astre aussi, lui était apparue au détour du sentier, dans le jardin, en même temps que la princesse. — On ne fait pas cas de moi, s'était-elle dit, je vais leur prouver que je ne suis pas ce qu'ils pensent; et qui sait? peut-être lui-même m'en aimera-t-il mieux?

A la manière dont elle joua les quelques mesures de prélude, on s'entre-regarda dans le salon. Ce n'est pas ainsi qu'elle avait joué le matin; qui eût cru cette petite accompagnatrice

capable d'une telle décision, d'un accent si personnel? Elle continua, et chose singulière, le talent qu'elle développait fut si grand qu'il rejeta momentanément celui de Démiane dans l'ombre. Il le sentit, et une sorte de colère lui monta au cerveau : — Ah ! tu veux jouer mieux que moi? se dit-il, nous allons voir si tu en es capable.

Ce n'était plus l'accompagnement soumis, destiné à mettre en valeur le chant du violon : c'était la lutte des deux instruments, lutte passionnée et passionnante où Hélène eut le dessus, car elle combattait pour sa dignité, pour son amour, tandis que Démiane ne combattait que pour son orgueil.

Ils furent couverts d'applaudissements sincères — on aime la musique jusqu'au délire en Russie, — et la princesse, s'adressant à Démiane, lui dit avec un accent qu'il n'avait jamais entendu :

— Vous vous êtes surpassé!

Raben, qui s'était approché doucement du piano, dit à la petite Hélène, tout bas, pendant que le bruit des voix couvrait la sienne :

— Vous avez un talent prodigieux; jouez quelque chose à vous toute seule, vous ferez plaisir à la princesse.

Hélène le regarda d'un air indécis, puis reporta ses regards sur le groupe qui entourait Démiane, et secoua la tête.

— Non, monsieur, dit-elle ; je suis venue pour accompagner M. Markof, non pour me faire entendre.

Raben ôta son pince-nez, offrit une chaise à la petite pianiste, et resta debout devant elle.

— Je vous fais compliment, mademoiselle, lui dit-il avec autant de déférence que s'il eût parlé à l'héritière d'un grand nom, vous faites preuve d'un tact et d'une modestie peu ordinaires.

Elle reçut l'éloge sans se troubler ; il y a des heures où la plus simple fillette se sent au-dessus de tout, critique ou louange : c'est quand le bonheur de sa vie est en péril.

— Vous avez beaucoup d'amitié pour M. Markof, n'est-ce pas ? continua Raben, vous devriez bien lui conseiller de ne pas s'abandonner aux plaisirs du monde ; plus d'un y a perdu son talent, sa foi en lui-même, et bien d'autres choses encore... Me comprenez-vous ?

Elle le regarda d'un air effrayé, et fit un signe de la tête.

— N'ayez pas peur, votre ami ne court aucun danger matériel, du moins ; mais le danger peut

venir. A l'âge de M. Markof, il faudrait travailler beaucoup, ne pas se croire arrivé, chercher à faire mieux, et surtout vivre au sein de la famille, dans un intérieur paisible, au milieu des joies honnêtes... Vous avez encore votre mère, à ce que je crois?

Hélène fit un geste d'assentiment sans répondre : elle se sentait le cœur serré, et n'osait rien dire.

— Vous devriez former une seule famille, bien unie... vous qui avez de l'influence sur M. Markof...

— Non, dit-elle avec douceur, mais d'une voix ferme, je n'ai pas d'influence sur M. Markof.

Il la regarda avec une bienveillance nouvelle.

— Tâchez d'en prendre, dit-il, vous lui feriez beaucoup de bien... Excusez ma franchise, mademoiselle, je n'ai pas le droit de vous parler ainsi; mais à mon âge, on peut considérer les jeunes filles du vôtre presque comme des enfants...

Jamais Raben n'avait parlé de son âge, et la princesse eût bien ri si elle avait entendu ce langage nouveau! Nouveau en effet, à tous les points de vue, car Raben lui-même venait de ressentir à la vue de la jeune fille un sentiment

étrange qui ressemblait fort à une tendre pitié. On a beau être diplomate, il reste dans le cœur quelques sources non taries, qui sourdent tout à coup au moment où l'on y pense le moins, ravivant une fraîcheur qu'on croyait détruite... Raben venait de découvrir une de ces sources.

— Je passe pour un méchant homme, dit-il à Hélène, peut-être pour s'excuser de sa sensibilité inaccoutumée. Je le suis quelquefois, mais jamais avec les enfants et les faibles de ce monde.

Il se leva en souriant et alla rejoindre le groupe où triomphait Démiane, laissant la petite pianiste le suivre d'un regard inquiet et reconnaissant.

On recommença à faire de la musique ; mais Hélène n'avait plus l'animation qui l'avait exaltée la première fois ; elle s'acquitta de sa tâche avec goût, avec talent, mais de manière à se faire pardonner par Démiane le tort qu'elle avait eu précédemment. Vers minuit, avertie par un coup d'œil de Raben, Hélène dit au jeune artiste :

— N'est-il pas temps de nous en aller ?

Il regarda autour de lui, vit qu'on l'oubliait, et comprit que le moment de partir était venu. S'approchant de la princesse, il voulut lui adres

ser quelques paroles de remerciement, elle l'interrompit sans l'entendre :

— A demain matin, dix heures, dit-elle ; nous reprendrons nos études, n'est-ce pas ? Bonsoir, mademoiselle, je vous remercie.

Et elle leur tourna le dos avec une grâce sans pareille.

Le lendemain, à son réveil, Hélène trouva dans un écrin apporté pour elle par le valet de pied de la princesse, une bague d'or ornée de turquoises ; elle la regarda longtemps et l'offrit à Victor, en lui disant :

— Ce sera pour vous faire une épingle de cravate.

Il avait bonne envie de refuser, mais il réfléchit, se dit qu'on demanderait ce qu'elle était devenue, et la mit dans sa poche de son gilet sans plus de formalité.

XLI

Dix heures sonnaient lorsque Démiane, qui n'avait pas encore appris le grand art de n'être pas tout à fait exact, sans pour cela se faire

trop attendre, franchit les marches du perron de la villa Rédine. L'antichambre était déserte, le salon aussi ; il fit quelques pas d'un air désœuvré, puis s'assit dans un fauteuil avec un peu d'impatience. Jamais il n'avait reçu semblable accueil ; la princesse était toujours là, l'antichambre était pleine de domestiques ; ce matin la maison semblait morte.

Au bout d'un instant, une femme de chambre fit son apparition.

— La princesse est un peu souffrante, elle vous prie de faire de la musique dans son boudoir.

Démiane prit sa boîte à violon et suivit la camériste à travers une enfilade de pièces diversement décorées, et qu'il ne connaissait pas. Par une fenêtre donnant sur le jardin, il vit disparaître au loin la chaise roulante du prince qui allait chercher l'ombre et la fraîcheur dans les replis de la vallée ; enfin une dernière porte se présenta, la camériste frappa deux petits coups, et passa la première, suivie de Démiane, qui s'arrêta sur le seuil.

— Fermez donc la porte ! dit en souriant la princesse, vous faites un courant d'air !

Il obéit machinalement ; la camériste avait disparu on ne sait par où, et il était seul avec

Cléopâtre, dans une pièce assez vaste, haute de plafond, tendue de soie brochée du Caucase, aux reflets changeants et harmonieux. Quelques dorures çà et là, une belle glace de Venise en cristal taillé, un piano droit, des meubles bas, variés de formes, composaient l'ameublement. Partout des vases, et dans ces vases d'énormes bouquets de roses fraîchement coupées, qui répandaient l'odeur particulière à ces fleurs quand on vient de les cueillir, odeur qui change bientôt et devient aussi fatigante qu'elle est douce durant la première heure.

Cléopâtre, à demi couchée sur sa chaise longue, entourée de dentelles flottantes, vêtue de flots neigeux de mousseline, les bras nus, le cou à demi voilé, paraissait accablée par la chaleur et la fatigue. Cependant il faisait frais dans le boudoir, et elle ne devait pas être incommodée par toutes ces mousselines. Elle leva les yeux sur Démiane, très-troublé.

— Je ne suis pas malade, dit-elle, répondant à son regard ; mais je suis lasse d'être toujours sous les armes ; vous ne m'en voudrez pas de vous recevoir en négligé — en amie ? Asseyez-vous donc.

Il s'assit un peu loin, et resta fort embarrassé de sa personne. Cette aménité, la familiarité

aimable de cette réception le laissaient interdit ; elles tranchaient singulièrement avec la manière dont il était accueilli jadis. Cependant il avait quelque chose à dire, que sa nature droite et honnête ne pouvait contenir plus longtemps, et il parla :

— Je vous dois beaucoup, princesse, dit-il ; vous m'avez encouragé, guidé, protégé ; la journée d'hier marquera dans ma vie, et c'est à vous que je le dois. Permettez-moi de vous en exprimer ma reconnaissance.

Cléopâtre sourit.

— Enfant ! dit-elle, grand enfant ! On vous amuse avec un hochet ? Un peu de vanité satisfaite, n'est-ce pas là un beau titre à de la reconnaissance ?

Il voulait répondre ; elle l'arrêta du geste.

— Non, reprit-elle, parlons d'autre chose. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous êtes au mieux avec mademoiselle Hélène ?

— Moi ! s'écria Démiane en se levant et avec la véhémence la plus sincère ; je ne sais seulement pas de quelle couleur sont ses yeux !

— Elle sait fort bien de quelle couleur sont les vôtres ! répliqua la princesse en souriant ; si, comme vous paraissez désireux de me le faire croire, vous n'êtes pas d'accord...

Elle arrêta d'un mouvement de la main la défense passionnée que Démiane avait sur les lèvres.

— Vous ne devriez pas la laisser vous afficher ainsi ouvertement. Je comprends que dans l'intimité vous n'attachiez pas d'importance à des démonstrations qui ne sont après tout que des enfantillages ; mais en public , vous devriez lui conseiller un peu de prudence.

— La petite Hélène ? fit Démiane , trahissant ainsi son dédain pour la pauvre enfant ; elle m'affiche ? Pardon , princesse , je ne comprends pas !

— Vous n'allez pas prétendre , répondit la princesse avec une joie maligne dans le regard , que vous ignorez qu'elle vous aime.

— Elle m'aime ? Qui ? La petite Hélène ?

— C'est assez visible pour que je révoque en doute la bonne foi de votre étonnement ! répondit la princesse enchantée de son succès.

— C'est une sottise ! s'écria Démiane , partagé entre la satisfaction d'amour-propre que cause l'idée de se savoir aimé et la mortification d'avoir à offrir en sacrifice à sa déité aussi peu de chose que l'amour de la petite Hélène ; mais enfin on offre ce que l'on a , et c'est déjà bien gentil !

— Pas si sotté ! fit la princesse avec un sourire si énigmatique, un regard si doux, que Démiane, soudain devenu très-vaillant, quitta sa chaise et vint s'asseoir sur un pouf, au pied de la chaise longue. On ne s'imaginera jamais l'aplomb qu'il avait pris en se sachant aimé de la pauvre petite pianiste.

— Elle a su découvrir vos mérites ; c'est une preuve d'intelligence. Alors, vous ne l'aimez pas ?

— Jamais de la vie ! s'écria l'artiste avec conviction.

— C'est dommage !

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que cela pose un homme de faire des victimes.

— Oh ! fit Démiane d'un air dédaigneux destiné à prouver que la petite Hélène et rien c'était bien la même chose. Enhardi par l'apparence de la princesse, il ajouta :

— Vous savez bien que je ne puis aimer personne autour de moi...

— Vous ne m'aviez pas encore fait de confidences ? dit Cléopâtre d'un air ironique.

— Ne plaisantez pas avec moi, reprit-il, les lèvres tremblantes d'émotion. Si vous me jetez à la porte ensuite, ce sera mal, princesse, très-mal ; vous le savez bien...

Elle sourit et le regarda encore ; elle s'était un peu soulevée sur ses coudes, et se tenait tout près de lui, ses yeux fixés sur les yeux du jeune homme, comme si elle cherchait à y lire une page encore neuve.

— Vous êtes un grand enfant, dit-elle presque tout bas, un grand artiste, un homme de génie, mais un enfant... que faut-il vous dire de plus ?

Il s'approchait fasciné ; elle ferma à demi les yeux et dit plus bas encore :

— Et c'est pour cela que je vous aime.

A combien d'autres Cléopâtre avait-elle dit qu'ils avaient du génie ? C'était sa manière de les convaincre, et cela lui avait toujours réussi.

XLII

Démiane passa le reste de cette journée à courir dans la montagne : il avait besoin d'air et de mouvement pour rétablir une sorte d'équilibre dans son esprit. Tant d'impressions diverses se heurtaient dans son cerveau, tant de sensations nouvelles faisaient battre son

cœur et bruire ses artères, qu'il ne pouvait rentrer au logis sans avoir médité sur le tour que venait de prendre son existence.

Ce qui dominait tout en lui, ce qui produisait sur son organisation d'artiste l'effet d'une note discordante tenue avec une persévérance cruelle et implacable, c'était un mécontentement, un désappointement qu'il ne pouvait vaincre. Il avait jeté aux pieds de la princesse tout ce qu'il avait en lui de noble, de généreux, d'élevé, pendant les deux heures d'ivresse qu'il avait passées dans le boudoir plein de roses ; il avait versé son âme débordante de joie et d'orgueil sur les belles mains que Cléopâtre lui laissait baiser avec un sourire de triomphe.

— Je serai grand par vous et pour vous, avait-il dit ; je ferai un chef-d'œuvre, et j'y mettrai votre nom ! Grâce à vous, je suis désormais un homme ; hier je n'étais qu'un enfant ; vous m'avez tout donné !

Elle l'écoutait sans l'interrompre, et paraissait heureuse ; mais au moment où la pendule sonnait midi, elle avait renvoyé le jeune artiste, malgré ses protestations ; pendant qu'il lui disait adieu, mettant tout son amour dans une parole, dans un regard, dans une étreinte, elle regardait distraitement par-dessus son

épaule, et ce regard froid avait glacé le cœur de Démiane. Il sentait que ce n'était pas elle qui était à lui; c'est lui qui était à elle; elle s'était réservée ou plutôt reprise, et même après ces deux heures, il sentait qu'il n'avait pas plus de droits sur elle que s'il ne fût jamais entré dans ce boudoir.

Cette pensée l'irritait, et en même temps lui inspirait un désir plus ardent de retrouver une heure comme celles du matin; mais la princesse n'avait rien promis; tout restait aux chances du hasard ou du caprice de Cléopâtre, et Démiane se sentait humilié, après s'être abandonné tout entier, de ne rien avoir emporté en échange.

Rien, pas une promesse, pas une de ces paroles qui lient, pas même un parfum resté dans ses cheveux, dans ses vêtements; les roses appartiennent à tout le monde; dans ce pays des roses, la plus pauvre ouvrière peut en avoir sur sa table de travail; Cléopâtre était prudente; de peur d'indiscrétions involontaires, elle ne portait de parfums que hors de l'intimité.

Il marcha deux ou trois heures au hasard, puis s'assit sur un quartier de roche, à l'abri de quelques maigres buissons, dans un lieu solitaire et désolé. Il voyait une plaine devant

lui, avec un ruisseau desséché dont le lit semé de cailloux faisait un large sillon grisâtre dans l'herbe courte et déjà jaunie. Il était las de sa longue course, mais plus las encore du poids qui pesait sur son esprit.

— Elle se méfie de moi, se dit-il en prenant sa tête dans ses deux mains fiévreuses; elle a accepté mon amour, et pourtant elle n'a pas confiance. Qu'ai-je fait pour démériter d'elle? Quel ennemi a pu me calomnier?

La silhouette fine et élégante de Raben passa dans ses pensées, et il tressaillit, croyant avoir fait une découverte. Raben lui déplaisait, parce qu'il était trop bien avec la princesse. Tout en se disant qu'elle ne pouvait jamais l'avoir aimé — les quarante-huit ans du diplomate paraissaient si prodigieusement vieux aux vingt-quatre ans de Démiane! — il trouvait dans l'intimité évidente de ces deux personnes de quoi alimenter le besoin de jalousie qui fermente au fond de tout cœur d'amoureux. Il se dit que Raben devait l'avoir desservi, et il le prit en grippe immédiatement avec ce flair extraordinaire qui distingue ceux qui font leur début dans le monde.

Il se dit et se répéta à satiété que la princesse ne l'aimait pas. Mais si elle ne l'aimait pas,

pourquoi s'était-elle donnée? Le problème qui s'offrait n'était pas de ceux que Démiane pouvait résoudre, et comme rien n'est plus humiliant que de s'avouer qu'on ne sait pas, il se paya de fausse monnaie.

— Elle m'aime, pensa-t-il, mais elle connaît la fatuité ordinaire aux jeunes gens, et elle me cache sa tendresse afin de se faire chérir davantage.

Cette conclusion satisfaisait son amour-propre, et il s'en déclara content. Son cœur murmurait bien encore un peu; mais Cléopâtre était si belle, si enivrante; le moindre mot tombé de ses lèvres avait tant de prix, qu'il se reprocha ses chimères, et reprit plus paisiblement le chemin de la ville.

Il rentra au logis, préparé à une sermonce, car la nuit tombait, et il n'avait pas reparu de la journée; à sa grande stupéfaction, tout le monde le reçut comme s'il ne les eût pas quittés, sans question, sans surprise. Malgré son étonnement, il se prêta à cet accueil aimable; mais vers dix heures, il ne put s'empêcher de courir à la villa Rédine. Il trouva la princesse en grande toilette, souriante comme à son ordinaire, pendant que lui tremblait intérieurement de la tête aux pieds en touchant cette main, qui peu

d'heures auparavant caressait ses boucles brunes ; elle lui dit bonsoir avec le plus grand calme, et ordonna au maître d'hôtel de lui apporter une tasse de thé.

Il avait bien pensé qu'elle aurait de l'empire sur elle-même, mais pas à ce point ; qu'elle jouerait l'indifférence, mais pas avec ce naturel, et la même impression de tristesse qu'il avait ressentie dans l'après-midi passa sur lui avec un frisson glacial. Tout aussitôt ses yeux se remplirent d'une douce lumière, la chaleur lui revint au cœur : la princesse portait une rose au corsage, — une des roses du boudoir, sans doute, — et c'était pour lui rappeler son rêve du matin.

— Vous avez l'air trop enchanté, monsieur Markof, lui dit négligemment Cléopâtre qui le voyait très-bien, et qui craignait quelque sottise de la part de ce débutant dans la vie. Il doit vous être arrivé aujourd'hui quelque chose d'heureux.

— D'heureux en vérité, madame ! répondit-il avec une vibration dans la voix qui causa beaucoup d'ennui à la princesse.

— Il a l'air d'un mauvais jeune premier du théâtre Michel ! pensa-t-elle avec dépit. Mon Dieu, qu'il est bête de ne pas comprendre !

— Je parie, dit Raben qui les observait tous les deux du fond de son fauteuil, et qui venait de s'assurer qu'il y avait « du nouveau » au trouble et à l'exaltation du jeune homme, aussi bien qu'au pli d'humeur qu'avaient pris les lèvres de Cléopâtre; je parie que vous avez fait une bonne recette hier?

— Je crois que oui, répondit Démiane en rougissant de colère; pourquoi ce courtisan venait-il rappeler ici qu'il gagnait sa vie avec son violon? — Je n'en sais rien, à vrai dire, continua-t-il; c'est mon frère qui s'occupe de cela.

— Alors le schah de Perse, notre voisin, vous aura envoyé une décoration par le télégraphe, reprit la princesse, car on n'a pas l'air heureux comme cela, ma parole d'honneur!

Elle lui tourna le dos pour aller parler à son mari, et Raben s'approcha d'un air indifférent :

— J'ai été pour vous voir tantôt, dit-il à Démiane; je ne vous ai pas trouvé, à mon grand regret; il y aura bientôt un concert au profit des blessés du Caucase; vous voudrez bien ne pas nous refuser votre concours?

Démiane s'inclina en silence, et Raben l'examina de tout près sans pince-nez. Cet examen

le satisfit sans doute, car il en abrégéa la durée, et entama avec le jeune homme une conversation musicale dans laquelle il sut l'étonner par l'étendue de ses connaissances. Bien que notre ami se tint sur la réserve en raison de son idée préconçue de voir un ennemi dans le diplomate, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'un ennemi moins courtois lui eût laissé essuyer la mauvaise humeur de Cléopâtre; et s'il ne lui voua pas beaucoup plus de sympathie, il ne put se défendre de lui accorder quelque estime.

XLIII

Une opinion généralement accréditée donne à chaque jour un lendemain; mais le rêve de Démiane paraissait devoir faire exception à cette règle, car pendant trois fois vingt-quatre heures il ne put arriver à rencontrer les yeux de la princesse autrement que de la façon la plus officielle et la plus réfrigérante. Le sens de l'indépendance, porté à un haut degré chez le jeune homme, se révoltait de cette sorte d'esclavage où Cléopâtre tenait sa passion amenée

à son apogée, et l'amour de Démiane commençait à se mêler de beaucoup d'irritation.

Certaines passions coulent paisiblement comme les fleuves du pays de Tendre, entre des rives aimables, avec quelques accidents de terrain tels qu'une berge plus escarpée, un tronc d'arbre en travers, toutes choses innocentes, destinées plutôt à embellir le paysage qu'à troubler le cours du fleuve; quand ces passions-là débordent, c'est en ruisseaux de larmes, et cela ne fait de tort à personne; avec un peu de batiste et quelques bonnes paroles, la réconciliation est bientôt faite. L'amour de Démiane n'était pas de celles-là. Moins encore il comprenait la soumission à la femme aimée; dans les idées républicaines de ce révolutionnaire qui n'avait jamais songé à la politique, la princesse en lui ouvrant ses bras l'avait fait son égal. Désormais il n'y avait plus de princesse Rédine et de violoniste sans naissance et sans fortune; il y avait Démiane et Cléopâtre, absolument comme autrefois Daphnis et Chloé.

Cette théorie pourrait rencontrer des contradicteurs; mais Démiane ne s'en préoccupait guère. Aussi le soir du troisième jour adressait-il à la princesse une épître fulgurante, où il l'accusait de se moquer de lui et de n'avoir pas de

cœur. A la lecture de ce singulier billet doux, Cléopâtre, au lieu de rire, rapprocha lentement ses sourcils l'un de l'autre, et resta plongée dans une méditation profonde. Ceci lui déplaisait ; elle n'entendait pas se donner de maître, quel qu'il fût, et moins que tout autre ce musicien inconnu, qui pour tout droit alléguait avoir passé deux heures dans son boudoir ! Jamais semblable chose ne s'était encore présentée dans le cours de son existence ; mais c'est que jusqu'alors elle n'avait reçu les hommages que de gens bien élevés, des hommes du monde qui savaient au juste ce qu'on peut dire, ce qu'on peut demander, ce qu'on ne doit jamais exiger.

Démiane n'était pas bien élevé, lui ; il s'était superficiellement verni de civilisation. Il savait certainement entrer, sortir, parler, marcher comme tout le monde ; mais le garçon indiscipliné qui s'était enfui de la maison paternelle au lieu de retourner au séminaire, se retrouvait au moindre choc, et perçait l'enveloppe mondaine. C'est ce fond de sauvagerie qui faisait son originalité : — c'est peut-être cela qui l'avait fait distinguer par la princesse ; — mais ce qui était un charme pouvait devenir un danger, et Cléopâtre pendant un instant se repentit en toute sincérité de n'avoir pas prévu le cas. C'était la

première fois de sa vie qu'elle éprouvait un sentiment analogue à un regret, et elle en fut surprise ; mais son nouveau protégé lui réservait bien d'autres étonnements !

Le lendemain matin, convoqué comme la première fois à dix heures, il fut également conduit dans le boudoir, où il trouva la princesse debout, vêtue de soie de Perse aux couleurs sévères, enveloppée jusqu'au cou, l'air dédaigneux, et prête à lui adresser la plus verte semonce pour l'inconvenance de sa lettre. Elle croyait voir arriver un homme éperdu, fou d'amour, qui lui demanderait grâce pour sa cruauté, qui implorerait ses mains pour les baiser, qui lui donnerait enfin la jouissance rare et exquise de se sentir absolument maîtresse de ce malheureux, corps et âme. Son attente fut déçue.

— Comment avez-vous osé m'écrire cette lettre ridicule ? dit-elle en le voyant paraître.

— Et vous, riposta Démiane, comment avez-vous osé me traiter comme un étranger après ce qui s'est passé ici ?

Elle tressaillit, et le regarda en face avec le mouvement d'une vipère prise au nid ; elle rencontra deux yeux flamboyants de colère qui n'avaient pas l'air de la craindre le moins du monde.

Ces deux regards se croisèrent pendant un instant, et celui de Démiane ne mollit pas; ce n'est pas de la tendresse qu'il éprouvait pour elle, peu lui importait l'âme de cette femme; ce qu'il voulait d'elle, c'était ce qu'elle lui avait déjà donné, la double ivresse de l'amour et de l'orgueil. Démiane était si beau dans son attitude menaçante, que la princesse n'eut pas le courage de lui tenir rigueur. Elle éclata de rire, et s'assit sur un fauteuil. Il s'assit en face d'elle.

— Vous êtes du dernier mauvais goût, mon cher, lui dit-elle en continuant à rire. On ne fait pas de ces choses-là!

— Qu'est-ce qu'on ne fait pas? A mon idée on ne dit pas à un homme : Je vous aime! pour le laisser à la porte, pendant trois jours, comme un chien.

— Je vous ferai observer que vous avez été reçu ici tous les soirs...

— Dans votre salon! interrompit Démiane en haussant les épaules, comme vos amis, comme votre Raben, que je déteste...

— Tant d'honneur à ce cher comte? Et pourquoi? Parce qu'il fait la cour à mamzelle Hélène?

Démiane étonné regarda la princesse d'un air stupéfait.

— Vous n'en savez rien? On ne vous dit pas tout, mon cher! Laissez-le donc tranquille! Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Cela ne me fait rien, reprit-il avec son sang-froid reconquis. Vous me recevez dans votre salon comme un étranger; c'est ici que je veux être reçu.

— Le roi dit : « Nous voulons », fit Cléopâtre, en français, avec un accent ironique.

— Vos finesses françaises, répondit brutalement Démiane, ne changeront rien à ce qui est; je suis Russe, moi, et je vous parle russe. Vous vous moquez de moi, et je ne veux pas qu'on se moque de moi.

— Alors, ne soyez pas ridicule! dit la princesse en souriant. Est-ce tout cela que vous aviez à me dire?

— Cela d'abord! gronda Démiane, qui se sentit faiblir à ce sourire irrésistible.

— Et puis?

— Et puis, que je vous aime, que vous le savez bien, que vous vous amusez à me torturer... Je me suis demandé vingt fois, depuis l'autre jour, si je n'avais pas rêvé...

Elle se pelotonna dans son fauteuil en croisant les bras, et fermant à demi les yeux.

— C'est cela, dit-elle de la voix douce et

comme endormie qui la rendait si différente d'elle-même, il faut toujours croire avoir rêvé...

— Pourquoi?

— Parce qu'on peut se rendormir, et alors... le rêve recommence...

Démiane, à moitié fou, la prit dans ses bras, et la serra à la faire crier; mais elle ne dit rien et continua de sourire.

Quand elle fut seule, la princesse fit deux ou trois fois le tour du boudoir en touchant machinalement aux objets que sa main rencontrait, puis elle s'arrêta devant son bureau et prit un petit couteau à papier en ivoire finement découpé, qu'elle fit plier comme une baleine souple entre ses deux doigts. Ce jeu semblait amuser son irritation nerveuse; mais tout à coup l'ivoire trop tendu rompit avec un bruit sec, et les deux morceaux volèrent à droite et à gauche.

— Non, se dit-elle, presque à haute voix, sans accorder une pensée au bijou détruit, s'il se met sur ce pied-là, ce sera insupportable, je ne le veux pas.

Elle sonna, et on lui apporta son déjeuner.

XLIV

Démiane, plus calme à mesure qu'il s'accoutumait à l'étrangeté de sa situation, s'était mis à regarder autour de lui. Bien des choses qui avaient d'abord passé inaperçues dans le tumulte de ses pensées lui revenaient maintenant et provoquaient en lui des réflexions sérieuses. Un mot jeté par Cléopâtre au milieu de leur premier entretien dans le boudoir l'avait d'abord étonné, puis flatté, et ensuite, après un plus mûr examen, il en était venu à douter de la perspicacité de la princesse.

Il était aimé d'Hélène, avait-elle dit? Certes, il n'y paraissait guère! Depuis la fameuse soirée à la villa Rédine, la petite Hélène semblait au contraire porter en toute circonstance un aspect plus libre et plus indépendant; elle n'avait pas cessé d'être douce et complaisante; mais dans sa manière d'agir, comme dans son jeu, elle affirmait une personnalité plus marquée. Si Démiane avait su d'où venait un tel changement, cela n'eût pas manqué d'accentuer encore

son antipathie pour Raben ; heureusement il l'ignorait.

Dans la visite que le diplomate avait faite au logis de nos amis, il n'avait pas trouvé Démiane, que d'ailleurs il savait absent. Mais il avait longuement causé avec les trois autres membres de cette association bizarre, et il s'était convaincu de la parfaite honnêteté de tout ce monde bohème d'allures, bourgeois d'instincts. En présence de madame Mianof, qui pour la circonstance avait eu le courage de se tenir droite sur une chaise pendant une demi-heure environ, il avait conseillé à la petite Hélène de s'affranchir de sa timidité inutile ; il lui avait persuadé qu'elle avait en elle l'étoffe d'une pianiste distinguée, et qu'elle devait exécuter un solo au concert projeté pour les blessés du Caucase. Vainement la jeune fille alléguait son inexpérience et même son incapacité ; Raben n'avait pas passé vingt ans dans toutes les cours de l'Europe pour ne pas vaincre des scrupules si honorables ; il obtint la promesse de son petit solo, et se retira enchanté. Il se sentait sur la voie d'une bonne œuvre, ou du moins de ce qu'il se plaisait à considérer comme tel, et cette occupation, différente de celles qui jusque-là lui avaient valu des décorations dans toutes les

chancelleries, lui mettait dans l'esprit une fraîcheur fort douce.

Si Démiane n'avait pas eu connaissance de cet entretien, c'est que pendant la semaine qui l'avait suivi on l'avait à peine entrevu chez lui, et quand il avait daigné s'y montrer, c'était tantôt avec un front chargé d'ennuis, comme on dit dans les tragédies, tantôt avec une exubérance de gaieté qui ne laissait de place qu'à ses propres discours, tantôt avec une dignité pleine de morgue, et qui annonçait à ses amis combien il leur était supérieur. Mais quand il se fut fait une sorte d'équilibre, il s'aperçut que la petite Hélène restait beaucoup moins avec lui qu'autrefois, qu'elle travaillait beaucoup plus son piano, et qu'entre les trois amis régnait une sorte d'entente tacite, qui consistait à se passer admirablement de sa présence, et à lui faire sentir qu'elle n'était pas nécessaire du tout.

C'est Victor qui avait inventé ce moyen de prouver à Démiane qu'il avait des torts. Cela ne prouve rien du tout, par la raison que les torts se sentent et ne se prouvent pas ; mais le jeune artiste, fort piqué de se voir ainsi exclu de ce cercle de famille, essaya de reprendre son ancienne place, celle que les autres, par déférence pour son talent, lui avaient laissé prendre.

Il trouva une petite résistance fine et douce comme une de ces cordelettes de soie avec lesquelles les grands vizirs avaient l'honneur de s'étrangler par ordre du sultan. Les visages étaient toujours souriants, les paroles toujours affables, les actions pleines d'amitié et de prévenance ; mais tout cela lui disait clairement : « Tu as des amis ailleurs, va avec tes amis, mon cher Démiane ; ton absence ne nous gêne pas du tout, ne te contrains pas par politesse à nous donner un temps que tu pourrais mieux employer. »

Il avait beau démontrer que son temps lui appartenait, qu'il n'avait pas d'amis ailleurs... la cordelette de soie restait tendue entre lui et les trois autres, qui paraissaient d'ailleurs parfaitement heureux.

Quand on lui apporta le projet de programme pour le concert, afin qu'il y inscrivît les morceaux qu'il comptait jouer, il y lut avec un étonnement sans bornes : « *Grande Polonaise* de Chopin, exécutée par mademoiselle H. Mianof. »

— Vous ? dit-il à la jeune fille, qui, son ouvrage dans les mains, attendait avec angoisse le mot qui sortirait de ces lèvres omnipotentes.

Elle répondit du geste, comme c'était son habitude.

— Vous n'y pensez pas ! Jouer un solo devant tout ce monde ?

— Croyez-vous que je n'en sois pas capable ? demanda-t-elle avec une sorte de coquetterie, qui, pour être nouvellement née en elle, n'en avait pas moins de charme.

— Je pense, répondit-il un peu mécontent, sans savoir pourquoi, que si vous n'en étiez pas capable, vous ne vous exposeriez pas à un *fiasco* public. Mais vous avez toujours protesté de votre répugnance pour les solos... Je ne croyais pas que vous eussiez eu le temps de changer d'idée.

— Il ne faut pas si longtemps pour changer beaucoup d'idées ! riposta vivement Hélène, qui rougit aussitôt de son audace.

Démiane la contempla avec un trouble croissant dans l'esprit. Cette fillette avait-elle deviné ses sentiments à lui pour la princesse, ou bien faisait-elle allusion à un penchant qu'elle avait eu pour lui, et qu'elle avait dompté assez pour n'y plus songer ? La pensée qu'il pouvait avoir été aimé, même de la petite Hélène, et ne plus l'être, lui fut extrêmement désagréable. Il ne se souciait guère de cette petite fille, bien entendu ; mais si après l'avoir aimé elle s'était permis de lui retirer son cœur, il y avait là une

impertinence notoire ! Qu'avait-il fait pour démeriter de son accompagnatrice ? Un examen de conscience des plus succincts lui prouva qu'il n'avait pas démerité le moins du monde de qui que ce soit ! Ses sentiments pour Cléopâtre n'avaient absolument rien à voir avec ceux de ses amis, c'était clair comme le jour !

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il enfin, s'avisant que cette question était peut-être le seul moyen de s'éclairer.

— Mon Dieu ! reprit-elle très-honteuse d'en avoir dit si long, on a des idées et l'on change, n'est-ce pas ? Ce n'est pas rare... Cela arrive à tout le monde, à vous-même...

— Il ne s'agit pas de moi, reprit Démiane avec cette gravité qu'il avait importée de la villa Rédine ; mes idées n'ont pas changé, ce sont les vôtres.

Une procédure aussi rigoureuse était bien faite pour déconcerter Hélène ; aussi fit-elle un plongeon désespéré, qui la mena tout à coup au fond d'une question brûlante.

— Eh bien, oui ! dit-elle, se trahissant sans s'en douter, on a quelquefois des idées... bêtes ! On s'en aperçoit, et alors on fait tout ce qu'on peut pour les ôter de sa tête... et...

— Et l'on réussit ? demanda Démiane en se rapprochant.

Un intérêt soudain venait de le prendre, à la pensée que cette pauvre enfant avait pu concevoir la pensée héroïque de lutter avec l'amour qu'il lui avait inspiré.

C'est ici que la petite Hélène subit un combat cruel ! Mentir lui semblait odieux, et d'ailleurs impossible : dire la vérité était moins odieux, mais également impraticable ; elle essaya deux fois de prononcer un oui qui l'étranglait, et d'arrêter un non qui l'étouffait ; enfin, elle trouva sans le savoir un moyen terme.

— Oui, dit-elle hardiment pendant que tout son être doux et charmant, sa rougeur flottante, ses yeux qui demandaient grâce pour l'auteur de ce mensonge, disaient non, bien plus haut.

— Ah ! fit Démiane étrangement ému, vous êtes brave, Hélène.

— Oh ! non ! répliqua-t-elle bien vite en se détournant.

Il resta silencieux un moment ; elle était brave de toute façon, puisqu'elle mettait tant de courage à se défendre. Pauvre petite ! Il aurait dû y songer ! C'était écrit ! Comment eût-elle résisté à la présence journalière de Démiane, Démiane qui séduisait des princesses... Au souvenir de la façon dont il était traité par sa soi-disant con-

quête, il ne put se défendre d'un serrement de cœur. « Voilà comme je devrais être aimé ! » se dit-il. Quel malheur que tout le dévouement soit ici, et tout le reste là-bas !

— Hélène, reprit-il au bout d'un instant, vous êtes une bonne créature ; j'ai beaucoup d'amitié pour vous... Je ne vous connaissais pas... Maintenant je serai plus juste avec vous.

Elle répondit un « merci » très-faible et très-doux.

— Vous avez raison, reprit Démiane, emporté par sa générosité, grandement raison de vouloir jouer seule ; il faut vous faire un nom. Vous donnerez un concert quand vous serez de retour à Moscou, et je jouerai pour vous comme vous avez joué pour moi.

Avec sa grandeur d'âme ordinaire, il tendit la main à Hélène. Il ne savait pas au juste à quoi il s'attendait, mais il n'eût pas été surpris de la voir baignée de pleurs de reconnaissance. Quel ne fut pas son ébahissement en se sentant virilement secoué par la petite Hélène, qui lui donna une forte poignée de main en lui disant d'un ton joyeux :

— Merci, Démiane !

Démiane tout court ! un *shake-hands* à l'anglaise ! Il en fut tellement abasourdi, qu'il prit

son violon et fit au moins une heure de gammes avant d'avoir recouvré ses esprits.

XLV

« Mon cher Démiane,

« Ce n'est pas à toi que j'écris, mais à ton frère ; car dans ta réponse tu n'avais oublié qu'un point : c'était de m'indiquer votre future adresse. Victor est un homme pratique, heureusement. Fais-moi le plaisir de me dire comment j'aurais continué la correspondance s'il n'avait pas eu l'idée lumineuse de m'écrire une seconde fois, dès votre arrivée à Piatigorsk !

« Mais avant tout, permets-moi de te féliciter du prodigieux hasard qui t'a conduit dans ces régions fortunées, au pied des plus belles montagnes du monde, et aux pieds de la plus belle princesse de l'univers...

« Là, calme-toi ! je n'en dirai pas plus long. Tu as déjà une fois voulu me dévorer à propos de cette grande et honnête dame : la leçon me sera profitable. Parlons plutôt de moi. Le moi est un sujet inépuisable et charmant.

« Figure-toi, mon ami Victor, — c'est à Victor seul que je m'adresse, — figure-toi que ma situation n'a pas changé d'un iota depuis ma dernière lettre. Me voilà passé chien de faïence à perpétuité, car il n'y a aucune raison pour que cela finisse, au contraire ! Mademoiselle Mouza (la muse) fait preuve d'une fermeté de caractère véritablement admirable. Son mutisme absolu finit par m'inspirer du respect, et je n'aurai jamais le courage de rompre le premier un silence aussi digne. Les sauvages sont décidément très-supérieurs à nous autres gens civilisés, qui nous croyons grands philosophes pour égrener du matin au soir un long chapelet de phrases creuses comme des perles de verre. Mais, ô Victor, quel service tu m'as rendu ! Sans toi, je serais mort d'un flux de paroles rentré...

« Pendant ces quinze derniers jours, j'ai eu le temps de parcourir mon domaine. Il est vaste, mon domaine ! J'ai attrapé une courbature à vouloir en faire le tour à pied. Mais qu'il est beau ! Je l'aime comme si j'y avais passé une longue vie antérieure. Ma modeste maison est assez grande pour que l'on puisse vous y loger tous, y compris les dames qui vous accompagnent, et qui me feront peut-être l'insigne hon-

neur de venir ici avec vous ; elle est en briques rouges ; le revêtement de plâtre blanc qui la gâtait jadis est tombé par plaques, et le peu qui en reste a pris des teintes grises superbes. Dans toutes les pièces du rez-de-chaussée, le plancher de terre battue est dur comme la pierre, et Mouza y répand tous les matins du foin, c'est-à-dire des brins d'herbes aromatiques de la steppe, dont l'odeur délicieuse me grise quelquefois. Derrière la maison, un jardin de cerisiers où chantent les rossignols ; tout autour un rideau d'arbres, luxe précieux dans le pays, et autour de ces arbres la steppe, la grande steppe, qui s'étend de tous côtés jusqu'à l'horizon comme une table ronde où le couvert ne serait pas encore mis : voilà en trois mots le nouvel univers où je vis heureux, où je mourrai peut-être, si Mouza ne m'en chasse pas silencieusement !

« J'ai oublié de vous dire que dans un repli de terrain, à trois ou quatre verstes de mon domaine, se cache un tout petit village aux maisonnettes blanches. Ce village a des habitants ; ces habitants ont des enfants et des chiens très-hargneux. La guerre est un phénomène naturel comme la pluie ; elle naît de peu de chose, elle naîtrait de rien du tout, plutôt que de ne pas exister. Le seul moyen de la détruire

serait de n'avoir pas de voisins. La Grèce partit en guerre contre les Troyens à propos d'une femme ; moi, j'ai eu maille à partir avec les enfants du village à propos d'un crapaud. Voici comme :

« L'autre jour, l'autre soir pour mieux dire, car le soleil venait de se coucher, j'étais allé faire ma sieste en plein air, loin de la maison, pour épargner à mes oreilles l'impitoyable silence de la petite Mouza. Vous ne pourriez pas imaginer, sans l'avoir entendu, quel bruit font les insectes de la steppe, quand le soleil va se coucher et qu'on est étendu dans l'herbe. C'est un vacarme assourdissant. On dirait que les trompettes de Jéricho se sont mises à sonner toutes à la fois. Ah ! notre Gogol est un grand poète ; il a entendu et compris la musique de la steppe ! Son *Tarass Boulba* ne pouvait être l'œuvre que d'un Petit-Russien.

« Mais il n'aime pas assez le crapaud. Connaissez-vous, mes amis, une chanson plus mélodieuse que la chanson du crapaud ? Elle n'a qu'une note, cette chanson, mais une note exquise, que j'étais incapable d'apprécier pendant mon cours de droit, et que l'art du luthier m'a rendu digne de comprendre. Cette note mélancolique me fait l'effet d'appartenir à une

gamme mineure ; pourquoi ? Je n'en sais rien du tout. Démiane me l'expliquera peut-être. Elle est d'un timbre pur, non pas argentin, mais cristallin, comme le son du pic sur un bloc de granit que l'on taille, ou comme certaines notes harmoniques légèrement détachées sur la grosse corde d'un violon. Quand la voix du crapaud s'élève dans l'air calme du soir, je n'ai qu'à fermer les yeux pour me sentir transporté dans le royaume de la reine Mab, où l'on ne trouve ni chiens hargneux, ni enfants turbulents, ni petites filles muettes.

« Donc, l'autre soir, j'achevais ma sieste en me frottant les yeux, lorsque j'entendis, non loin de moi, quelque chose comme le gloussement d'un troupeau de dindons. Les aboiements d'un gros chien faisaient la basse dans ce concert harmonieux. Je tourne la tête, et je vois Mouza, en silhouette grise sur le ciel clair, le bras levé, menaçant de son bâton trois ou quatre gamins déguenillés et un chien de belle taille.

« J'accours en toute hâte pour savoir de quoi il s'agit, et j'entends le dialogue suivant :

« — Vous n'y toucherez pas, entendez-vous !

« — Ah ça, es-tu folle ? répliqua le plus grand des garçons.

« — Folle ou pas folle, je vous dis que vous n'y toucherez pas.

« — Nous y toucherons !

« — Essaye un peu pourvoir ! s'écria la petite amazone.

« Elle était jolie comme un cœur avec ses sourcils froncés et ses cheveux au vent.

« — Mais les crapauds sont à tout le monde, le bon Dieu les a faits pour ça.

« — Le bon Dieu les a faits pour que vous les laissiez tranquilles ; je ne veux pas que vous leur fassiez de mal ! Et d'abord celui-là est sur mes terres.

« Elle disait « mes terres » avec un accent de conviction qui me fit frémir. En ce moment j'arrivais sur le théâtre de la lutte, et j'aperçus derrière les talons de cette drôle de fille un crapaud d'assez belle venue, qui devait avoir déjà reçu quelque horion, car il restait là immobile, étourdi. Sans attendre d'autre explication, je ramassai une grosse motte de terre et je la lançai au chien, qui aboyait décidément de trop près. Il la reçut en plein museau et recula en hurlant. Pour achever mon œuvre, je saisis le bâton de Mouza ; ce que voyant, les garçons s'enfuirent, non sans me jeter quelques injures cosaques, une sorte d'injures qui

n'est pas à l'eau de rose, je vous en réponds.

« Mouza me regardait fixement, d'un air moitié content, moitié vexé. Elle aurait peut-être mieux aimé se tirer d'affaire toute seule. Sans dire mot, elle tendit la main en regardant son bâton d'un air qui voulait dire : « Rendez-le-moi tout de suite. » Je le lui rendis machinalement. Cependant le crapaud avait repris ses sens, il s'éloignait par bonds inégaux. Elle s'assura qu'il n'avait plus besoin de secours, et partit brusquement vers la maison.

« Vous vous imaginez peut-être qu'après une pareille équipée, la paix a dû être signée entre nous? Pas le moins du monde. Nos déjeuners et nos dîners sont toujours aussi silencieux. Elle m'a permis une ou deux fois de lui verser à boire : voilà tout. Quel dommage que cette drôle de petite fille ait pris de travers mon arrivée dans « ses terres » ! Vous savez, mes amis, que j'ai la bosse du professorat : j'ai enseigné la philosophie à Démiane, l'art du luthier à Victor ; j'aurais enseigné à Mouza tout ce qu'une femme intelligente doit savoir, en commençant par lui apprendre ce que le maître d'école enseigne aux petites filles... Mais que voulez-vous? Elle est trop grande! Elle a l'air d'une petite femme, et par moments, d'une

petite impératrice ! Je ne sais pas comment cela se fait, mais je me sens petit garçon à côté d'elle !

« Il faudra pourtant que cela finisse. La situation ne peut pas durer toujours. Me voilà parvenu à l'âge où l'on se marie ; et comment amener ma femme dans une maison hantée par ce lutin bizarre ? C'est à se casser la tête contre les murs !

« En voilà assez pour aujourd'hui. Si ma lettre vous paraît longue, souvenez-vous que je n'ai personne à qui parler, et écrivez-moi bien vite.

« Votre ami, ANDRÉ LADOF.

« P. S. — Elle m'a parlé ! Je venais de nettoyer mon fusil et je sortais, quand elle m'a arrêté sur le seuil : — Où allez-vous ? — Je vais chasser. — Chasser quoi ? — Les oiseaux, parbleu ! — Je ne veux pas qu'on tue les petits oiseaux. — Ah ! par exemple, c'est un peu fort ! me suis-je écrié. — Alors, me répond cette étonnante fille, pourquoi avez-vous empêché ces enfants de tuer le crapaud ?

« Ne trouvant rien à répliquer, je suis rentré, j'ai déchargé mon fusil, et je l'ai déposé dans un coin. Je voudrais bien savoir ce qu'elle me défendra la prochaine fois. Accourez à mon secours avec vos dames : elles viendront peut-être à bout de l'emmener. »

XLVI

Hélène et Démiane répétaient un concerto dans la grande salle du bâtiment des Eaux ; ils étaient seuls, toutes les portes fermées, de peur de courants d'air, qui deux fois déjà avaient arraché les feuilles de musique des pupitres pour leur faire exécuter une course fantastique sous les chaises ; Hélène en riait, mais Démiane n'aimait pas beaucoup courir à quatre pattes. Après tout, il était dans son droit : un homme qui passe son temps aux genoux des princesses peut ne pas vouloir s'agenouiller devant des chaises vides qu'occupaient hier, qu'occuperont encore ce soir madame la capitaine ou madame la lieutenant, — autant dire rien du tout !

Les garçons de service, après avoir achevé de balayer la galerie supérieure tout en versant sur les artistes des flots de la poussière du Caucase, qui n'est pas plus propre qu'une autre, s'étaient retirés en tapant les portes vitrées avec la désinvolture ordinaire aux gens qui ne payent pas le verre cassé, et nos amis étaient seuls, tout à fait seuls. Absorbés dans l'étude, ni l'un ni l'autre n'y prenaient garde ; ils ne songeaient

guère non plus au jardin qui rutilait à travers les grandes portes, sous sa riche parure de fleurs d'août, dahlias et chrysanthèmes, précurseurs des jours d'automne qui ne pouvaient plus tarder bien longtemps. Les pages de musique succédaient aux pages, et les deux artistes semblaient avoir oublié qu'ils n'étaient pas d'acier, et que la fatigue est une chose existante et réelle. Enfin, ils arrivèrent aux derniers accords, et Démiane, posant son violon sur le piano, s'essuya le front en disant : Ouf!

La petite Hélène le regarda de côté d'un air moqueur, puis retourna son cahier de musique et celui de son collègue, les ouvrit à la première page pour recommencer, et ce devoir accompli, elle se permit le délassément de faire craquer les petites jointures engourdies de ses mains rouges et effilées.

— Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait chaud? fit Démiane en s'étirant avec un soupir.

Hélène se dirigea vers une des portes, l'attacha au crochet destiné à cet usage, pour qu'elle ne fût pas tentée de se fermer, et revint s'asseoir sur le tabouret.

— Oh! pardon, fit le jeune homme, devenu très-poli par la fréquentation d'un monde si distingué, c'est moi qui aurais dû...

— Et c'est moi qui l'ai fait, répondit tranquillement Hélène; oh! cela ne fait rien, j'en ai l'habitude.

Il la regarda un peu surpris : elle ne l'avait pas accoutumé à des remarques de ce genre : il crut qu'elle était de mauvaise humeur ; mais pas le moins du monde ! Elle souriait paisiblement au jardin, qu'elle voyait par la porte ouverte, et exécutait de petits trilles très-déliés avec sa main droite dans le haut du clavier.

Elle devenait étonnamment jolie. Était-ce la cuisine du Caucase qui convenait à son tempérament ou l'air pur des montagnes qui lui avait donné cet embonpoint léger ? Plus blanche, plus rose, malgré le mat doré de son teint, elle paraissait calme et heureuse comme elle ne l'avait jamais été. Démiane ne pouvait pas savoir que la veille au soir la petite Hélène et madame Moutine avaient marché pendant deux heures sous les grands arbres du boulevard, et que la jeune femme avait appris à la jeune fille quelques-uns des secrets de la vie.

— Après avoir essayé du piment, avait-elle dit, il reviendra à la crème, parce que c'est la crème qui nourrit, et que l'homme ne peut pas toujours vivre d'excitants.

D'ailleurs, eût-il entendu cette conversation

extraordinaire, il n'y eût pas compris grand'chose, pensant qu'il s'agissait de recettes de ménage pour faire des petits gâteaux, et que probablement Valérien dans ces derniers temps avait montré un goût prononcé pour les épices.

Depuis cette causerie, Hélène sentait un soleil qui allait se lever dans sa vie; elle avait passé la nuit sans dormir, et cependant elle s'était habillée dès l'aube avec une gaieté qui ne lui était pas ordinaire; elle avait regardé sa mère endormie avec une tendre pitié, et s'était dit que cette mère était pourtant bien bonne et bien indulgente; puis elle s'était mise à l'ouvrage comme d'ordinaire, raccommodant ses vêtements, rajeunissant par des ruches neuves des robes presque fanées, et donnant à tout ce que touchaient ses doigts cet air sérieux et modeste qui était l'apanage de la petite Hélène.

Au parcours de ses travaux d'aiguille, elle avait trouvé dans sa corbeille un mouchoir déchiré, qui avait grand besoin d'une reprise, et une paire de chaussettes fort endommagées. Prête à les prendre en main, elle s'était arrêtée, puis, avec un sourire mystérieux, elle avait replié soigneusement le mouchoir, la déchirure en dedans, préparé les chaussettes pour les mettre, et comme dix heures étaient sonnées,

elle avait reporté ces objets dans la chambre de Démiane, où Victor faisait le ménage, comme toujours.

— Encore du travail à vous? avait dit le bon garçon d'un air de reproche.

A ce même sourire, un doigt sur ses lèvres, elle avait ouvert la commode, placé les deux objets qu'elle apportait tout en haut, de façon qu'ils fussent pris les premiers, puis refermant le tiroir, et appuyant ses deux coudes sur la commode, elle avait ri de bon cœur, doucement, mais franchement.

— Qu'y a-t-il donc? une surprise? fit Victor.

— Oui, une surprise, répondit Hélène en s'en allant pour continuer de rire dans la solitude.

Mais Victor était curieux comme une chatte : il avait fouillé dans ce tiroir, et l'instant d'après il rejoignait la jeune fille.

— Je ne comprends pas... dit-il.

— Il sera furieux, n'est-ce pas?

— J'en ai peur.

— Et moi, je l'espère.

Il la regarda plus ébahi que jamais.

— Vous l'avez gâté, Hélène, il sera furieux.

— Eh bien, nous nous amuserons un peu.

— Vous voulez le taquiner?

— Je veux qu'il me compte pour quelque chose. Et voyez-vous, mon bon ami, quand on ne fait pas apprécier ses services, personne ne vous en est reconnaissant.

— Oh! Hélène, moi...

— Aussi, fit-elle en appuyant délicatement sa main sur le bras de Victor, je ne vous rapporterai pas de mouchoirs déchirés.

Il resta pensif un moment.

— Si nous conspirions? dit-il enfin.

— Parfait! c'est entendu.

Leurs deux têtes se rapprochèrent, et le résultat de leur conciliabule fut une douce gaieté pour le reste de la journée. C'est cette gaieté tranquille qui animait le visage d'Hélène quand Démiane s'avisa de la regarder, dans la grande salle des Eaux.

— Qu'est-ce que vous avez? lui dit-il avec une aménité peu ordinaire.

— J'attends que nous recommencions, répondit-elle en tournant vers lui son regard innocent et calme.

Avec un geste d'impatience, il reprit son violon et l'accorda. Au moment de saisir l'archet, il s'arrêta, et demanda à sa partenaire :

— Vous trouvez que le concerto ne va pas assez bien?

— Je trouve qu'il ne va pas du tout, répondit la jeune fille en faisant de petites cornes au coin de ses pages ; vous n'arrivez pas tout à fait en mesure au *staccato* de la seconde reprise.

Pour le coup, Démiane déposa son violon. Il n'arrivait pas en mesure ! C'est Hélène qui critiquait son jeu ! Au fond, il savait fort bien qu'il n'arrivait pas en mesure, et c'est précisément ce qui l'ennuyait. Plus d'une fois, semblable circonstance s'était présentée, et loin de lui en faire l'observation, sa fidèle accompagnatrice avait dissimulé ces légers défauts ; grâce à sa prévoyance, il avait même pu se relâcher un peu, et veiller de moins près à l'exécution de certains passages... Est-ce qu'elle allait se mettre à le morigéner à présent ? Il faudrait voir !

Mais au moment d'ouvrir la bouche, il la referma, et prit son violon d'un air digne.

Ils commencèrent, et pendant trois pages tout marcha à souhait ; le passage le plus dangereux fut exécuté par Démiane avec une perfection rare, et Hélène approuva d'un mouvement de tête dont malgré lui le jeune homme fut très-satisfait, si satisfait qu'il profita de son triomphe pour faire une note douteuse l'instant d'après.

— Aïe ! fit Hélène en s'arrêtant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? grommela Démiane.

— Plus haut, votre *la*.

Incontestablement le *la* devait être plus haut ; mais qu'est-ce que ça pouvait faire à Hélène ? Est-ce qu'au jour du concert Démiane ne saurait pas jouer infailliblement ? Il le lui dit sans trop de cérémonie, et n'obtint en réponse que ceci :

— Quand on se permet quelques négligences dans l'étude, on n'est jamais sûr de se rattraper devant le public. Et si j'étudiais comme cela, je ne vous ferais pas honneur.

— Je le crois bien ! fit Démiane d'un air noble ; mais ce n'est pas la même chose.

— Je ne sais pas, dit Hélène en recommençant à jouer.

Il n'eut que juste le temps d'épauler son instrument et de saisir la mélodie au vol.

Il se tenait sur ses gardes, peu jaloux d'attraper encore quelque remarque du même genre, lorsque vint un solo de piano d'une grande expression, qu'Hélène joua admirablement, si bien que notre artiste se sentit charmé.

— Que vous avez fait de progrès, petite Hélène ! dit-il : entre votre manière de jouer d'il y a trois mois et celle d'aujourd'hui, il y a un monde !

Elle sourit de ce sourire énigmatique qui lui donnait tant de charme, et il resta préoccupé, pendant qu'elle achevait son solo.

— A vous, dit-elle, quand il fut temps.

L'artiste reprit sa partie ; mais Hélène jouait trop parfaitement la sienne, si bien que Démiane déconcerté sentit qu'il perdait du terrain.

— Vous jouez trop fort, dit-il, vous couvrez ma partie avec votre piano.

— Il y a écrit *fortissimo*, répondit-elle en indiquant l'endroit précis du bout de son index effilé.

Il reprit son archet d'un air d'humeur, et s'exécuta de la plus mauvaise grâce possible. Décidément Hélène devenait ennuyeuse de s'accrocher aux moindres vétilles.

Quand ils eurent terminé, il rangea soigneusement sa musique et son violon pendant qu'elle en faisait autant de son côté ; et après avoir accompli ce devoir, il se tourna vers elle avec un front semblable à celui de Jupiter, quand un reste de clémence le retient encore de lancer son tonnerre.

— Est-ce que par hasard, mademoiselle Hélène, dit-il de sa voix la plus majestueuse, vous auriez la prétention de me faire la leçon ?

— Moi ? répondit-elle avec un léger sursaut.

Ah! Dieu m'est témoin que je ne veux donner de leçons à personne! Mais, mon cher Démiane, est-ce vous faire la leçon que de vous rappeler comme tout à l'heure au respect des textes?

— Le respect des textes, murmura Démiane, les textes... que le diable les... Non, voyez-vous, Hélène, c'est que depuis quelque temps vous avez l'air de n'avoir plus d'amitié pour moi; c'est tout au plus si vous me tolérez, et...

Le visage de la jeune fille perdit soudain sa sérénité, et d'un ton triste elle répondit :

— Ce n'est pas moi qui ai changé, vous le savez bien!

— Alors, vous avez toujours autant d'amitié pour moi? fit Démiane dont la bonne humeur venait de renaître tout à coup.

— Autant d'amitié... certainement, repartit Hélène avec une certaine réserve; une amitié proportionnée à vos mérites.

Démiane éprouva l'impression d'un homme qui reçoit une douche sans préparation, tout habillé, ce qui est une façon désagréable entre toutes de prendre cette chose désagréable qu'on appelle une douche.

— Mes mérites auraient-ils diminué, à votre idée? dit-il d'un ton piqué.

— Oh! vos mérites sont de bien des genres,

reprit Hélène avec une sorte de raillerie ; je n'en suis pas juge, et puis je ne connais rien à rien, mais...

Elle se tut, roula sa musique et ferma le piano.

— Mais quoi ? insista Démiane en l'arrêtant par le bras.

Il était à la fois curieux et irrité ; il faisait peu de cas, en vérité, de ce que pensait de lui cette jeune fille sans fortune et sans position ; cependant il lui en coûtait de sentir une réticence dans l'opinion qu'elle pouvait avoir de lui.

— Vous voulez le savoir ? fit tout à coup la petite pianiste en se tournant vers lui et en le regardant bien en face, malgré l'honnête rougeur qui couvrait son visage. Eh bien, je pense que vous n'êtes pas assez soucieux de votre dignité ; qu'à la villa Rédine on vous traite le soir comme un violoniste gagé, fait pour amuser la société ; pendant que vous vous croyez un invité, comme les autres, vous n'êtes que le musicien ! Et cela n'est pas digne de vous, Démiane, je vous le dis.

L'artiste eut bonne envie d'apprendre à cette insolente de quel prix la princesse payait le matin la musique du soir, mais il n'osa ; cependant quelque chose dans son regard parla pour lui.

— Oui, oui, reprit Hélène, la... l'amitié de cette noble dame vous aveugle sur le rôle que vous jouez chez elle! Est-ce que toute son amitié lui a jamais fait prendre votre bras pour traverser le jardin des Eaux ou pour entrer dans la salle de concert? L'amitié qu'elle a pour vous est une amitié secrète — qu'elle rougirait d'avouer au grand jour... qu'elle niera jusqu'à la mort si quelqu'un lui en parle, — et ces amitiés-là, Démiane, n'ajoutent rien à la dignité d'un homme, au contraire!

Elle termina par une sorte de soupir étouffé, en baissant vers le sol ses yeux attristés.

Le jeune homme, qui avait failli dix fois éclater pendant ce petit discours, ne trouva rien à répondre quand elle eut fini. Il sentait dans ces paroles cruelles une vérité amère dont l'aiguillon l'avait piqué plus d'une fois. A bout de ressources, il eut une inspiration d'en haut :

— Vous êtes jalouse, Hélène, s'écria-t-il, avec la naïveté d'un homme qui se sait irrésistible.

— Jalouse? de la princesse Rédine? fit Hélène en relevant avec orgueil sa petite tête de statue grecque et en regardant son ami-ennemi dans les yeux. Je ne lui fais pas cet

honneur, ajouta-t-elle avec un accent de dédain incomparable.

— Hélène, vous vous oubliez! s'écria Démiane, qui reçut sur sa propre joue l'affront de la princesse.

— Je crois que c'est vous qui vous oubliez, Démiane, repartit la jeune fille d'un ton calme, et sans baisser les yeux. A quel titre mademoiselle Mianof serait-elle jalouse de la princesse Rédine? Entre cette dame et moi il y a un gouffre, un gouffre que rien ne peut combler, continua-t-elle avec un mépris souverain, — et sur lequel on ne peut pas jeter de pont! Mais vous, monsieur Markof, si vous êtes soucieux de votre honneur, regardez ce qu'on fait de vous.

— Mon honneur! Il n'a, Dieu merci! rien à faire ici! dit le jeune homme avec une colère concentrée.

— Vous croyez? Eh bien, monsieur Markof, si vous le croyez, continuez à vivre comme vous le faites; si vous ne voyez pas qu'on vous traite à la villa comme un chien savant — elle poursuit sans s'inquiéter du geste irrité de Démiane, — c'est votre affaire; mais pour notre part, nous, qui sommes solidaires de votre dignité, nous nous tiendrons à distance de

votre gloire, nous tâcherons d'en vivre si loin qu'on ne puisse confondre nos existences avec la vôtre, jusqu'au jour où, lassé, vous reviendrez à nous, nous, vos vrais amis... que vous méconnaissiez maintenant.

— Je crois, Hélène, que vous avez perdu la tête! fit Démiane exaspéré.

— Voulez-vous être sûr de ce que je vous dis?... Le soir du concert prochain, vous serez dans toute votre gloire, n'est-ce pas? Les altesses vous auront félicité, complimenté... Essayez de dire à la princesse que vous êtes fatigué et que vous ne voulez pas jouer dans son salon, et vous verrez la mine qu'elle vous fera. Offrez-lui le bras pour rentrer chez elle, vous verrez encore. Soyez libre d'esprit et causez avec elle comme le font les autres jeunes gens, vous verrez si elle vous remet à votre place!

— Ma place!...

— Celle qu'aux yeux du monde auquel elle appartient vous devez occuper près d'elle. Elle ne vous aime pas, Démiane, elle feint de vous aimer.

— Qu'en savez-vous? gronda celui-ci, irrité jusqu'à la torture par cette voix qui lui expliquait si bien la cause de ses sourdes colères et de ses rages secrètes.

— Parce que ce n'est pas ainsi qu'on aime...
Aucun sentiment élevé, de quelque nom qu'on le désigne, ne se plaît à laisser dans une ombre humiliante l'ami qu'on s'est choisi volontairement.

Il la regarda avec une arrière-pensée mauvaise.

— Vous parlez savamment de ces choses, dit-il ; qui vous a appris votre science ?

— Le chagrin ! répondit Hélène en passant fièrement devant lui, le chagrin des offenses imméritées, et la douceur du pardon, ajouta-t-elle plus bas en franchissant la porte du jardin.

Il avait bien envie de courir après elle, de lui faire une scène, de lui dire des injures, peut-être de la secouer un peu par le bras, sans trop avoir l'air de la battre ; envie aussi de la faire s'expliquer ; il eût donné beaucoup de choses et beaucoup d'argent pour lui faire avouer qu'elle l'aimait ; mais il convint avec lui-même que les moyens ci-dessus indiqués n'étaient pas ceux qu'on emploie communément pour obtenir un aveu de ce genre, et dépité, furieux, il s'en retourna à la maison.

Le premier mouchoir de poche qui lui tomba sous la main fut celui qu'Hélène lui avait rap-

porté le matin même. Il profita de cette heureuse circonstance pour faire une scène effroyable à Victor, qui l'écouta d'un air placide en bourrant du tabac turc dans des moules à cigarettes, et qui ne lui répondit absolument rien.

XLVII

Pendant les quinze jours qui suivirent, Démiane rongea sa colère sous toutes les formes. Deux fois la princesse lui envoya dire de ne pas venir le matin à dix heures, et la troisième fois, c'est lui qui se donna le plaisir royal de lui faire savoir qu'il ne viendrait pas. Ce dernier trait de caractère lui parut digne de Plutarque, et pour mettre un peu de baume sur son amour-propre endolori, il s'assit dans un coin et se tressa glorieusement à lui-même une petite couronne de laurier. Les myrtes ne lui paraissaient pas de saison, — et en ce qui regarde les roses, il commençait à les avoir en médiocre estime depuis qu'il avait vu la princesse en porter ou n'en pas porter, suivant

son caprice, — qu'ils se fussent vus ou non dans la matinée de ce jour. Une fois, il l'avait priée de mettre le soir à son corsage une de ces fleurs, en souvenir de leurs entretiens; Cléopâtre avait beaucoup ri de cette extravagance sentimentale.

— Ah! mon cher, avait dit cette femme vraiment supérieure, ne soyez pas sentimental, je vous en conjure; rien n'est plus ridicule, ni mieux fait pour me déplaire.

— Vous parlez toujours de vous déplaire, riposta Démiane, et vous ne songez jamais à vous demander si quelque chose ne me déplaît pas à moi!

— A vous? fit la princesse avec hauteur; est-ce que vous avez le droit de trouver quelque chose de déplaisant en moi?

— En qualité de quoi, princesse? avait dit le jeune ombrageux.

Au lieu de répondre, Cléopâtre lui avait passé sur les yeux sa main fine et soyeuse, et le différend s'était trouvé terminé. Mais la princesse était fort ennuyée de cette guerre intime. « Ces plébéiens n'ont pas d'usage, s'était-elle dit; ils sont terriblement mal élevés, et l'on ne m'y reprendra pas. »

C'est pourquoi elle avait éloigné les entrevues

dans le boudoir. Mais si Démiane se permettait de ne pas venir, il fallait reprendre son empire, cet empire ressaisi par bravade dût-il n'avoir qu'un jour.

Le matin du jour fixé pour la « solennité musicale au profit des blessés du Caucase », Cléopâtre en se réveillant se dit que l'occasion était favorable pour ramener aux vrais principes du savoir-vivre ce jeune Markof, décidément trop indépendant, et elle le fit prier de passer chez elle.

Quand il reçut cette communication, Démiane s'occupait de sa toilette de l'après-midi — le concert avait lieu à deux heures — et se choisissait non sans peine une cravate parmi une assez belle collection de petits morceaux de batiste chiffonnés. Hélène ne disait rien, et dans la pièce voisine repassait avec beaucoup de soin quelques menues dentelles. Au moment où entra le messager, elle adressa la parole à Victor :

— Apportez-moi vos deux cravates, dit-elle, je vais leur donner un coup de fer.

Victor saisit avec empressement les deux objets et les présenta à cette bienfaitrice modeste. Un regard échangé entre eux les renseigna sur leurs inquiétudes; sans savoir pour-

quoi, ils craignaient ce message qui ne paraissait leur présager rien de bon. Démiane lut la lettre, regarda sa montre, hésita un instant, et après avoir jeté un regard furtif dans la pièce voisine où ses amis, immobiles, attendaient sa décision :

— Priez la princesse de m'excuser, dit-il, il faut que je sois à la salle de concert dans deux heures, je ne puis me rendre à ses... il chercha le mot, et avec quelque emphase, conclut : à ses ordres.

Le messager indifférent se retira, et Démiane, le front plus haut que de coutume, alla rejoindre les deux jeunes gens.

— Direz-vous encore, Hélène, que je suis un homme sans dignité? fit-il d'un air noble satisfait de lui-même.

Elle le regarda furtivement, sourit, fit un geste de tête qui était chez elle l'indice du contentement, et pour pallier ce que cette approbation pouvait avoir de trop flatteur, répondit tranquillement :

— Une hirondelle ne fait pas le printemps.

— Que vous faut-il donc? dit l'artiste en se rebiffant.

— Toute une volée d'hirondelles! répondit Hélène avec son sourire mystérieux.

— Je suis bien bon, pensa Démiane en lui tournant le dos, de m'occuper de ce qu'elle pense !

Le pauvre Démiane était de ceux qui ne peuvent se passer de l'approbation d'autrui ; là était sa faiblesse, mais là aussi était l'espoir de ceux qui l'aimaient, car ce besoin d'approbation devait le leur ramener un jour ou l'autre. Victor, qui avait l'âme naturellement compatissante, vint rejoindre son frère et lui faire un peu de conversation pour le récompenser de sa belle conduite. C'est ce qu'entre Hélène et lui ils appelaient « lever momentanément la quarantaine » .

La salle était pleine. Raben trônait au premier rang, avec le plus neuf de tous ses pince-nez ; le concert commença ; plusieurs artistes de l'orchestre des Eaux apportèrent aux blessés du Caucase le tribut de leur talent ; Hélène joua la *Grande Polonaise* et fut rappelée deux fois au milieu d'un enthousiasme extraordinaire. Elle était si jolie qu'elle semblait répandre de la lumière autour d'elle. Démiane se présenta, salua le public, fut applaudi, salua encore, refut applaudi, resalua, épaula son violon et regarda dans la salle. La princesse n'assistait pas au concert.

— Oui, mon bel ami, c'est ainsi, sembla lui dire Raben qui le regardait d'un œil curieux : tu l'as voulu, là guerre est déclarée !

Démiane avait, quand c'était nécessaire, une âme héroïque : il fit un signe à Hélène, et ils jouèrent le concerto comme ils n'avaient jamais rien joué de leur vie.

— Bravo! bravo! cria Raben en se levant à demi pour applaudir. La moitié de la salle suivit cet exemple; les Altesses adressèrent leurs compliments aux deux artistes avec le plus gracieux sourire, et trois bouquets, commandés après la *Polonaise*, arrivèrent successivement à Hélène, qui ne savait qu'en faire et qui eût bien mieux aimé ne rien recevoir que d'être fêtée ainsi aux dépens de Démiane.

Quand ils se furent retirés dans le salon des artistes, notre ami, un peu ahuri de tant d'émotions diverses, passa sur son front un mouchoir, qui ce jour-là n'était pas déchiré, et se tourna vers Hélène pour prendre une contenance. L'absence de la princesse était, en effet, une déclaration de guerre; mais il l'avait provoquée, et maintenant il se demandait si l'amour de Cléopâtre, si bizarre, si enivrant, si peu semblable à tout ce qu'il avait révé, n'allait pas lui échapper. Cette idée remplissait telle-

ment son âme que, faute de mieux, il allait peut-être demander à la petite Hélène ce qu'elle pensait de cette absence extraordinaire, lorsque celle-ci posa doucement sa main mignonne sur le bras de notre héros, qui abaissa machinalement les yeux sur l'objet qu'elle tenait à son autre main, puis les releva vers les yeux de son amie, car c'est toujours dans les yeux qu'on va chercher l'explication d'un mystère. L'objet était un des bouquets qu'elle venait de recevoir.

— Vous souvenez-vous, dit Hélène d'une voix dont la douceur exquise faisait songer à certains parfums de fleurs de l'Inde, fins et pénétrants comme une brise de printemps; vous souvenez-vous, Démiane, que vous m'avez envoyé mon premier bouquet?

Il se rappela soudain le grand salon nu, le piano à queue, le bouquet odorant dans son vase et les débuts de cette étrange amitié qui lui avait donné tout à coup une sorte de famille.

— Oui, dit-il avec une joie sincère.

Ce temps était loin, bien loin, et pourtant quelques mois à peine l'en séparaient; mais son existence actuelle pleine de gêne morale et d'incertitudes lui paraissait un temps d'épreuves en comparaison de cette heureuse époque.

— On ne donne pas de fleurs aux hommes, reprit Hélène avec un sourire ému qui jouait dans les coins de sa bouche, peut-être pour arrêter les larmes prêtes à monter de son cœur; je ne peux pas vous offrir ces bouquets; mais ils sont à vous, Démiane, tout à vous; prenez un brin de verdure, un rien, comme emblème du reste, qui vous appartient...

Elle ne trouvait pas sentimental ni ridicule de lui offrir un souvenir de cette journée, cette petite Hélène! Démiane étendit la main vers le bouquet, rompit un brin de myrte, le respira, le mit dans sa poche de côté, et n'éprouva pas plus le besoin de répondre que sa jeune amie n'éprouvait celui de lui en dire plus long. Ils restèrent ainsi l'un devant l'autre, regardant tous deux ces fleurs qui leur disaient tant de choses, et si différentes; puis leurs regards se croisèrent, et ils échangèrent un sourire furtif et ému comme un baiser. Elle détourna les yeux, mais Démiane continua à la regarder. La vue de cette honnête et pure jeune fille lui faisait un bien étonnant; il lui semblait plonger son âme dans un bain du Léthé, en associant dans sa pensée les souvenirs de Iaroslav et ceux de l'heure présente.

— Je serais bien triste sans elle, se dit-il tout

à coup ; dans la fièvre qui m'a pris ici, elle a été la source d'eau vive qui m'a rafraîchi. — Je vous remercie, Hélène, dit-il simplement, terminant tout haut sa pensée. Et sans savoir pourquoi, mû par un besoin d'exprimer sa reconnaissance, il souleva la main fraîche de la petite pianiste jusqu'à ses lèvres, la baisa respectueusement, et la pressa sur ses yeux humides.

Elle le regarda surprise ; puis une joie indicible transfigura son visage ; elle serra son bouquet sur son sein, et quitta le salon des artistes.

L'instant d'après, Raben entra et se dirigea tout droit vers Démiane :

— La princesse est un peu souffrante, dit-il avec cette aisance que le jeune artiste lui enviait tant ; elle m'a chargé de vous prier de venir ce soir faire de la musique avec mademoiselle Hélène. Où donc est-elle, mademoiselle Hélène ? Il m'a semblé la voir ici il n'y a qu'un instant.

— Mademoiselle Mianof est sans doute retournée chez elle, dit Démiane d'un ton grave ; je ne sais, monsieur le comte, si nous pourrons ce soir...

— Tâchez, mon ami, faites de votre mieux : vous avez déjà refusé plusieurs fois d'aller chez la princesse, elle me l'a dit...

— Elle vous l'a dit? répéta Démiane au comble de l'étonnement.

— Elle me l'a dit! qu'y a-t-il à cela d'étonnant? fit Raben avec un sang-froid merveilleux. Vous ne voudriez pas vous brouiller avec elle; elle a beaucoup d'estime pour votre talent; elle a même prononcé le mot de génie. Venez, je vous en prie, en son nom et au mien, si ma voix peut avoir quelque influence.

— C'est bien, monsieur, nous irons, répondit Démiane en affectant le même sang-froid que son interlocuteur, tandis que cette démarche le remplissait d'une joie insensée. La princesse le pria de venir après son refus du matin; c'est donc qu'elle s'avouait vaincue! Avec la modération de son âge, il se promit d'abuser de la supériorité qu'elle lui accordait, et rentrant au logis, il fit part de cette invitation à Hélène.

— Comme vous voudrez, mon ami, répondit-elle; et ils n'échangèrent plus jusqu'au soir que des propos insignifiants.

XLVIII

Le salon de la villa Rédine était plus éclairé que de coutume, les domestiques moins réservés, le service plus bruyant ; les portes et les fenêtres ouvertes laissaient entrer un peu de vent, qui remuait les feuillages et les fleurs placés dans les grands vases, et leur donnait un air de fièvre en harmonie avec le reste. Le prince, venu au salon aussitôt après le diner, avait le visage très-animé ; pendant le repas, il avait parlé à plusieurs reprises, provoquant ainsi la curiosité de ses hôtes et l'inquiétude de sa femme, qui le trouvait étonnamment surexcité, et à peine installé à sa place ordinaire, il avait impérieusement demandé deux choses fort différentes, mais qui pour lui résumaient le bonheur : de la musique et des glaces.

Cléopâtre avait donné l'ordre de lui servir des unes avec modération, et lui avait promis qu'il ne tarderait pas à avoir le plaisir d'entendre de l'autre. En effet, elle avait invité pour le soir non-seulement Démiane, mais la plupart des artistes qui avaient pris part au concert.

C'est la mortification qu'elle avait imaginée pour punir le jeune homme de son outrecuidance, et pour « le remettre à sa place » .

M. et madame Moutine, invités plusieurs fois, s'étaient jusque-là bornés à de courtes visites d'après-midi; mais eux aussi sentaient la corde tendue, sans savoir pourquoi. L'espèce de frisson nerveux qui parcourt tous les membres d'une même société lorsque quelque orage moral se prépare, les avait envahis aussi bien que les autres, et c'est le docteur qui avait décidé sa femme à l'accompagner, « pour tenir, disait-il, compagnie à la petite Hélène » .

Cléopâtre n'avait jamais été plus belle que ce soir-là. Raben, qui avait dîné à la villa, ne put s'empêcher de remarquer l'éclat de ses yeux, la rougeur intermittente de ses joues, qui lui donnait un air plus vivant que de coutume; de temps en temps un léger frémissement de colère ou d'impatience passait sur elle, et faisait résonner les pendeloques d'un bracelet curieux qu'elle portait souvent. Sa robe de soie blanche, d'une étoffe mate et lourde à plis épais, moulait son corps superbe à la façon orientale, arrêtée seulement très-bas par une écharpe roulée. Cette manière nouvelle de s'habiller, que personne n'avait osé arborer jusqu'alors, lui valut

des cris d'admiration de la plupart des hommes présents, et des remarques mi-flatteuses, mi-craintives des quelques femmes qui formaient sa société, et dont pas une n'eût osé émettre la plus légère improbation.

Seul, Raben, qui n'avait pas renoncé à l'idée de l'épouser quand la mort du prince la laisserait libre, en qualité d'époux éventuel, se permit un mot de critique.

— Vous êtes trop belle, lui dit-il à demi-voix quand elle apparut dans la porte, détachant sa silhouette merveilleuse sur le tissu foncé des rideaux.

Elle le regarda avec un sourire orgueilleux, où se mêlait une sorte d'interrogation.

— Vous êtes trop belle pour tout le monde, reprit-il; celui qui vous aime préférerait peut-être que vous ne fussiez aussi belle que pour lui seul...

— La beauté est une puissance, Raben; je croyais vous l'avoir déjà dit, répondit-elle en passant devant lui.

Rien que de l'or et de la soie blanche : un peigne d'or lourd et massif dans ses cheveux, des bracelets d'or vierge d'une forme et d'une couleur presque brutes, et Cléopâtre pouvait affronter toutes les merveilles de la parure; on

ne voyait plus qu'elle dans son salon, si riche cependant, qu'elle remplissait tout entier de l'incomparable rayonnement de sa beauté.

Les invités arrivaient ; Valérien et sa femme avaient eu les honneurs d'une réception spécialement gracieuse ; après avoir installé Groucha dans un fauteuil commode et bien placé, le jeune docteur était allé s'asseoir à côté du prince, qu'il avait examiné pendant un moment assez long. Le vieillard lui avait adressé la parole avec cette loquacité nouvelle qui paraissait si étrange à ceux qui le connaissaient, et en le quittant, Valérien avait défendu à son valet de chambre de lui donner plus de friandises ce soir-là. « Surtout pas de glaces », avait-il dit ; puis il s'était mêlé aux autres visiteurs. Valérien savait se faire une place partout où il allait, celle d'un homme que rien ne peut atteindre, qui n'a besoin de personne, et dont tout le monde peut avoir besoin.

Les artistes convoqués étaient venus ; on avait déjà fait un peu de musique, mais Démiane ne paraissait pas. La princesse, appelant Raben d'un geste, le fit venir auprès d'elle.

— Lui avez-vous dit ? fit-elle avec un frémissement nerveux dans ses lèvres qui pâlissaient, malgré l'effort de sa volonté.

— Oui, princesse; ne fais-je pas tout ce que vous me dites?

— A-t-il compris?

— Il a certainement compris, madame, au moins autant que vous désiriez qu'il comprit, — peut-être davantage.

Elle regarda Raben avec une sorte de férocité qui allait bien à son visage mince et à son costume bizarre.

— Que voulez-vous dire? fit-elle en fixant ses yeux cruels sur ceux du diplomate.

— Rien que vous ne soyez capable d'avoir pensé, princesse.

Elle allait répondre; mais un mouvement à la porte d'entrée lui fit détourner la tête. Elle était dévorée d'impatience, et pourtant elle accomplit ce mouvement avec une dignité noble que Raben admira de toute son âme. Elle était faite pour porter une couronne, et recevoir tous les hommages comme toutes les blessures, sans quitter son sourire de bienveillance hautaine.

— Quelle ambassadrice vous feriez! lui dit-il tout bas.

Elle avait entendu, il le devina à un léger mouvement de son bras; mais elle ne dit rien, et continua de regarder la porte.

Démiane venait d'entrer, extrêmement pâle

avec sa cravate blanche, mais le front haut et le regard assuré; les yeux de ces deux êtres qui avaient toutes les raisons de s'adorer, se croisèrent avec une indifférence absolue, qui en semblable circonstance était le plus outrageant des défis.

— Bonsoir, monsieur Markof, dit la princesse de sa voix claire, sans faire un mouvement; nous vous attendions. Eh bien! et mademoiselle Hélène?

— Mademoiselle Mianof doit être ici depuis quelques instants, répondit Démiane en s'inclinant devant elle avec respect.

En effet, la petite Hélène était entrée tout doucement avec d'autres dames, et sans faire de bruit s'était glissée auprès de madame Moutine.

Les invités cherchèrent la jeune fille du regard, et ce mouvement de curiosité amena sur ses joues une légère teinte de rose. Elle se leva et s'approcha de la princesse, toute droite, irréprochable dans sa modestie, et digne cependant de tous les respects. Elle était vêtue de bleu pâle, aussi pâle et aussi doux que les myosotis qu'elle avait sur la tête et dans les mains. Ces humbles fleurs des ruisseaux groupées dans ses cheveux superbes, en masses épaisses,

étaient faites pour elle, comme elle était faite pour les conduire à l'honneur.

— Vous n'êtes pas venus ensemble ! dit la princesse avec ce sourire qui faisait passer dans sa bouche les plus belles insolences du monde, car on ne savait jamais si elle plaisantait ou non. Je croyais que vous ne vous quittiez guère.

— Mademoiselle Mianof s'est fait aujourd'hui une place indépendante dans l'estime des artistes et du public, répondit vaillamment Démiane, piqué, on ne sait pourquoi, par la remarque de Cléopâtre.

— On m'a dit cela tantôt, répondit négligemment celle-ci, laissant tomber le défi ; je vous fais mon compliment, mademoiselle, je n'ai pu vous entendre, je le regrette.

Hélène s'inclina et ne répondit rien, au grand scandale des dames, qui s'entre-regardèrent. Cette petite musicienne aurait dû répondre en se mettant à la disposition de la dame du lieu. Était-il possible d'avoir si peu d'usage !

— De la musique ? dit le prince d'une voix enrouée et hésitante, peu naturelle chez lui, qui d'ordinaire parlait rarement, mais avec beaucoup de netteté. Valérien se rapprocha de lui sans affectation.

Cette parole venait de trancher les difficultés de la situation.

— Vous entendez, mademoiselle? fit la princesse avec le même sourire.

Hélène posa son bouquet sur le piano, ôta ses gants et commença à jouer.

Un grand silence s'était fait dans la vaste pièce, si grand qu'on entendit distinctement un léger coup de vent passer dans les feuillages du jardin; la flamme des bougies frissonna au-dessus des bobèches de cristal, puis le calme se rétablit, et des sons si fins, si doux qu'ils semblaient flotter dans l'atmosphère même, s'élevèrent dans le salon. Après une seconde d'attention, chacun comprit qu'il allait recevoir une de ces impressions d'art pur qu'on éprouve deux ou trois fois, et qui font date dans une vie.

Démiane s'était un peu retiré, et debout, appuyé contre la porte d'un salon voisin, il écoutait ce que jouait Hélène, et croyait l'entendre pour la première fois. Peu à peu il se laissa bercer par sa rêverie, il oublia Cléopâtre et la lutte engagée, ferma les yeux, et crut que la jeune fille, jouant pour lui seul, lui racontait une histoire qu'il croyait déjà connaître vaguement.

C'était celle d'un cœur résigné, mais pour-

tant jeune et ardent, qui dans l'obscurité d'une vie pauvre et sans joies ignorait tout, hormis l'art et les jouissances qu'il procure ; pour ce cœur humble et content de peu, chaque jour était bon, pourvu qu'il n'apportât pas de peine, et les soupirs qu'il laissait parfois s'exhaler n'étaient pas ceux de l'envie ou du regret, mais ceux d'une mélancolie sans amertume. Soudain, avec quelques fleurs, le soleil était entré dans cette âme, mais un soleil d'avril, souvent voilé par des nuages, si souvent que parfois elle eût mieux aimé ignorer le soleil et le trouble que ses rayons avaient fait germer. Puis étaient venus le travail austère qui console de tout, peu récompensé, mais si riche en douceurs graves, — et une lutte nouvelle, non plus avec la pauvreté, mais avec l'ennemi, l'ennemi du bonheur, celui qui voulait bannir le soleil de cette existence ; oh ! alors, le cœur froissé avait trouvé des armes, de nobles armes, de celles qu'on avoue hautement, et voilà que, aussi puissante, aussi fière que l'aigle qui bat de l'aile au-dessus des sommets du Caucase, l'âme victorieuse planait dans l'éther et chantait son triomphe ! Oui, le triomphe, Démiane ; mais pour mettre dans vos mains aimées les palmes de sa victoire, ou plutôt le brin de myrte tou-

jours vert et parfumé qui embaumait votre calepin dans la poche de côté de votre habit, ce brin de myrte, symbole de l'âme entière de la petite Hélène, jadis dédaignée, et qui aujourd'hui se dévoilait plus grande artiste et plus grande âme que vous-même...

Il rouvrit les yeux, et un tonnerre d'applaudissements, dont la princesse, avec un bon goût parfait, avait donné le signal, le tira de son rêve. Avec vingt autres, il s'approcha du piano; mais Hélène était trop entourée pour l'apercevoir; distraitement, il prit le bouquet de myosotis et y plongea son visage brûlant pour en aspirer la fraîcheur humide. Le froissement d'une soie épaisse le fit retourner brusquement, et il vit la princesse s'enfoncer dans l'enfilade de salons qui menait à son boudoir. Il s'élança aussitôt, et la rejoignit en un clin d'œil. Elle ne paraissait pas avoir entendu le bruit de ses pas; il l'appela doucement:

— Princesse! dit-il.

Elle se retourna.

— Que voulez-vous? fit-elle de son ton indifférent.

Ils étaient seuls; la foule s'étouffait dans le grand salon; quelques vieux généraux, joueurs acharnés, de ceux qui joueraient sur leur lit de

mort, faisaient des parties de *préférence* dans un salon contigu, et le reste de la villa était désert. La princesse jeta un coup d'œil sur la longue file de pièces éclairées, et s'assura que personne ne les entendait.

— Eh bien, que voulez-vous? répéta-t-elle en regardant cette fois Démiane en face.

— Vous ne pouvez pas me recevoir quand je vous le demande? dit celui-ci, poussé par une colère croissante; vous ne m'aimez plus.

— J'aurais pu vous recevoir ce matin, riposta la princesse sans se troubler. C'est vous qui avez refusé; je vous retourne votre argument.

— Vous ne m'aimez plus, répéta Démiane, trop irrité pour se laisser détourner de son unique préoccupation; vous êtes lasse de moi.

— Ce sont de ces choses, monsieur, qu'on ne dit pas entre gens du monde, répondit Cléopâtre avec un accent de dédain provoquant.

— Mais entre gens du monde, on peut les penser, n'est-ce pas, pourvu qu'on les taise? Chez vous, c'est la forme qui sauve tout...

— Ah! mon cher monsieur Markof, je vous en supplie, ne me faites pas de scène! Rien n'est plus fatigant et plus inutile.

— Alors, fit Démiane en étendant violemment le bras pour la prendre par la main, vous ne m'aimez plus?

— Et qui vous dit que je vous aie jamais aimé? répondit Cléopâtre en se reculant un peu, mais en le regardant bien en face.

Démiane recula à son tour; ce coup était si imprévu qu'il le trouvait sans défense. Une sorte d'horreur pénétrait dans son âme, et il ne voulait pas en croire son propre témoignage.

— Vous ne m'avez pas aimé, répéta-t-il lentement. Mais si vous ne m'aimiez pas...

Cléopâtre haussa les épaules et voulut se remettre en marche; Démiane lui barra le passage.

— Si vous ne m'avez pas aimé, lui dit-il brutalement, pourquoi m'avez-vous reçu là?

Il indiquait la porte peu éloignée du boudoir. Elle haussa les épaules une seconde fois, et au lieu de poursuivre son chemin, elle retourna sans se presser vers le salon.

— Si vous ne m'avez pas aimé, pourquoi suis-je ici? Pourquoi...

— Pourquoi? riposta Cléopâtre en le toisant avec un superbe mépris, mais, pour jouer du violon, mon cher monsieur Markof.

Frappé dans tout son être, Démiane resta

immobile, hébété, écoutant machinalement le bruit de la longue traîne de soie qui s'éloignait lentement avec son mouvement régulier. Quand la princesse eut atteint le grand salon, et qu'il l'eut vue disparaître au milieu des invités, il revint à lui et s'élança sur ses traces. Elle était déjà assise dans un fauteuil, et causait avec sa grâce ordinaire. Dans la porte du salon de jeu, il rencontra Raben qui lui mit la main sur le bras :

— Pas d'esclandre, lui dit tout bas, mais fermement, le diplomate, qui avait deviné la scène précédente par le peu qu'il avait pu en observer de loin. Un esclandre vous perdrait.

— Je n'ai peur de rien ! dit fièrement Démiane.

— Bah ! mieux vaut vivre en paix, heureux et honoré...

Démiane baissa la tête; le mot « vivre » lui avait donné le frisson. Il suivit Raben dans le salon, et se trouva près d'Hélène, qui depuis un moment le cherchait des yeux avec une inquiétude qu'elle ne savait guère dissimuler. Il la vit bien, mais vaguement; ses yeux aveuglés par le besoin de la vengeance ne percevaient que le reflet de la robe de soie blanche lourde et aux plis écrasés de la princesse dans son fauteuil.

— Encore une glace, dit très-haut le prince, qui avait profité de la disparition de sa femme pour arrêter le plateau devant lui, et se faire servir copieusement par un domestique ignorant des ordres du docteur.

Cléopâtre se leva vivement, adressa à son mari quelques paroles de reproche, de consolation et d'amitié, et après l'avoir calmé, elle se retourna vers ses invités. L'intérêt de la soirée, jadis si vif, semblait languir. En rencontrant les yeux de Démiane toujours fixés sur elle avec un mélange de stupeur et d'indignation, une idée digne d'elle lui frappa l'esprit.

— A votre tour, monsieur Markof, dit-elle, un peu de musique, s'il vous plaît.

Sa voix vibrante comme un clairon avait fait tressaillir le prince, qui resta immobile à la regarder, la bouche entr'ouverte. Tous les yeux se tournèrent vers le jeune violoniste.

— Que Votre Altesse m'excuse, répondit Démiane d'une voix également nette et agressive. Je suis fatigué du concert de ce matin.

— Vous me refusez ? fit Cléopâtre avec un très-léger mouvement en arrière.

Il s'inclina respectueusement ; tout son sang-froid lui était revenu, et il se sentait maître de lui-même, car il s'était vengé.

— Ce n'est pas un refus, Altesse, c'est une prière.

— Je ne vous savais pas si facile à décourager, reprit la princesse méchamment ; c'est depuis le grand succès de mademoiselle Hélène que vous refusez de vous faire entendre ?

L'assemblée entière frémit. Les yeux de Démiane lancèrent un éclair ; puis soudain la joie inonda son visage ; il saisit la main d'Hélène, qui, frappée au cœur, le regardait avec angoisse.

— Je ne saurais être jaloux, dit-il, du talent de mademoiselle Mianof, car d'ici peu elle doit être ma femme.

— Bravo ! dit Raben en s'avancant pour lui serrer la main. Son exemple fut suivi par beaucoup de braves gens qui ne se doutaient pas le moins du monde de l'héroïsme dont venait de faire preuve leur coryphée.

Cléopâtre avait imperceptiblement reculé, et sa main s'appuya sur le dossier du fauteuil de son mari. Pour la première fois de sa vie elle était vaincue, et la secousse l'avait ébranlée.

— Il... l'épouse ? bégaya le prince en la tirant par sa robe.

— Oui, mon ami, oui, il l'épouse, répondit Cléopâtre avec une sollicitude machinale.

— Faites-lui... faites-lui... mon compliment... continua le vieillard avec insistance.

Lentement, Cléopâtre s'approcha du groupe qui entourait les jeunes gens, et qui s'ouvrit devant elle :

— Je vous fais mon compliment, dit-elle de sa voix sonore, et le prince me prie de vous transmettre les siens. Mais on voit bien que vous êtes artiste, monsieur Markof, car vous aimez les coups de théâtre... Rien ne nous avait fait présager cet heureux dénoûment.

Le rire clair et dédaigneux de la princesse traversa tout l'appartement, mais sans trouver d'écho.

— Ce n'est pas si extraordinaire, fit Raben, prévenant ainsi une riposte peut-être plus vive de la part de Démiane; un si gentil couple...

— Oh! vous, comte, vous êtes romanesque! dit Cléopâtre avec un indicible mépris.

En ce moment Valérien Moutine s'approcha de la princesse, pendant que sa femme emmenait Hélène à l'écart.

— Congédiez vos invités, madame, dit le docteur à demi-voix, le prince n'est pas bien, je crains qu'il n'ait une attaque.

Cléopâtre se tourna vivement vers son mari. Pour celui-là seul, elle pouvait se départir de son

calme apparent. Croulât le monde, peu importait, pourvu que son fétiche fût épargné!... Le prince, toujours immobile, hébété, la regardait, et ses yeux sans expression semblaient s'obscurcir. Elle posa sa main qui tremblait, cette fois, sur la main froide de son époux, et adressa au docteur une interrogation muette et désespérée.

Il répondit d'un signe; aussitôt les domestiques roulèrent le fauteuil et le malade dans les appartements intérieurs, sans que personne se fût aperçu de rien.

— Mesdames et messieurs, dit la princesse, quand l'objet de sa sollicitude fut à l'abri des regards curieux, le prince se trouve légèrement indisposé, vous voudrez bien m'excuser si je ne vous tiens pas plus longtemps compagnie.

Un brouhaha de questions l'interrompit.

— Oh! peu de chose, répondit-elle en souriant; une bagatelle, mais mon devoir...

Mille protestations, mille éloges étouffèrent le reste de sa phrase, et cinq minutes après les gonds de la grille roulèrent sur le dernier invité.

Cléopâtre, sans prendre le soin de changer de toilette, rejoignit le docteur et son malade. Déjà les secours les plus énergiques combattaient le mal, mais sans succès. Aux premières

lueurs du matin, dans sa robe de soie blanche, souillée par la glace qu'elle avait mise toute la nuit sur la tête du mourant, la princesse Réline s'agenouilla machinalement auprès du lit de son époux ; mais c'était une pure forme de piété convenue ; elle ne songeait pas à prier, dans la douleur immense, irrémédiable qui remplissait son âme : son fétiche était mort.

XLIX

Hélène et Démiane, escortés par madame Moutine, étaient rentrés sans avoir échangé une parole. Chacun sentait qu'un peu de repos et de réflexion était nécessaire pour permettre d'envisager sagement la situation nouvelle que le jeune artiste venait de créer d'un seul mot. Sur le seuil de leurs chambres, ils échangèrent un bonsoir, sans même l'accompagner de la poignée de main habituelle, et se séparèrent sur-le-champ.

Victor accueillit son frère par deux ou trois questions banales ; il ne l'attendait pas sitôt ; comment la soirée s'était-elle passée ?

— Très-bien, répondit Démiane d'un air préoccupé; le prince a eu une attaque, et la princesse nous a congédiés.

Victor le regarda à deux fois pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas; mais le jeune violoniste n'avait pas l'air de vouloir le mystifier.

— Au nom du ciel, mon frère, qu'est-il arrivé? s'écria le brave garçon en mettant la main sur l'épaule de Démiane, et en cherchant à lire sur son visage.

— Il y a que j'épouse la petite Hélène! dit l'artiste d'un air sombre.

Le pauvre bossu retira sa main, regarda son frère avec un étonnement profond, puis soudain un cri jaillit de son cœur oppressé :

— Toi, Démiane? Ah! que je suis content! que je suis content!

Il était si content qu'il alla se jeter sur son lit, et se cacha la figure dans l'oreiller en sanglotant.

— Voilà l'effet que cette nouvelle te produit? gronda Démiane, moins fâché que surpris.

Victor se releva, essuya son visage, et tendit les bras à son frère en lui disant :

— Excuse-moi, c'est la joie.

— Drôle de joie! fit Démiane en se prêtant à l'accolade fraternelle, mais sans enthousiasme.

Les deux frères s'assirent en face l'un de l'autre et s'entre-regardèrent pendant un instant.

— Et *elle*, hasarda Victor, qu'est-ce qu'elle dit?

— Qui, *elle*?

— Hélène, ma sœur Hélène?

— Ta sœur Hélène ne dit rien du tout.

— Comment, rien? Elle n'est pas contente?

— Je suppose que si! répondit Démiane avec un léger sourire de fatuité.

Et il croyait certainement que la petite Hélène était contente. Cependant il trouvait étrange qu'elle n'eût rien dit pendant leur trajet de retour; mais lui-même n'avait pas ouvert la bouche.

— Je ne comprends pas, fit Victor avec hésitation. Comment se fait-il que tu ne saches pas ce qu'elle pense?

— Nous n'étions pas seuls, répondit Démiane, non sans répugnance, car le récit de ce qui s'était passé « là-bas » lui paraissait difficile à faire.

— C'est donc chez la princesse?

— Oui.

— Devant le monde?

— Mon Dieu! que de questions! fit Démiane impatienté.

En toute autre circonstance, Victor, le voyant mal disposé, eût cessé de le questionner et eût attendu le lendemain, qui ne pouvait manquer de lui fournir l'explication désirée; mais le bonheur d'Hélène lui tenait trop à cœur, et il poursuivit :

— La princesse le sait? demanda-t-il, touchant le point douloureux avec une précision qui fit tressaillir Démiane.

— Oui.

— Alors, reprit Victor avec un émotion croissante, où cette fois la joie entrait pour quelque chose, tu es brouillé avec la princesse?

— Oui, cria presque Démiane furieux. Et maintenant, en sais-tu assez?

— Ah! mon frère, que je suis content! s'écria le bon garçon cette fois du fond du cœur et sans restriction.

Il saisit son frère dans ses bras avec une effusion joyeuse, et tout à coup levant la main, il fit sur sa tête rebelle le signe de la croix :

— Au nom de notre père absent, Démiane, je te bénis dans ta vie nouvelle, dit-il gravement.

L'artiste courba le front tout à coup, et resta incliné sous la main de son aîné. L'image du père de famille venait de se dresser entre eux, rappelant le foyer domestique et le devoir filial.

— Écoute-moi, Victor, dit le jeune homme d'une voix plus calme, je vais te raconter ce qui est arrivé ce soir, et tu me diras si j'ai bien fait.

Résolu à cette confession, il la fit honnêtement, scrupuleusement, sans rien retrancher ni ajouter à la vérité, et quand il eut terminé, il attendit en silence ce que son aîné allait lui dire.

— Hélène n'a pas répondu à ta demande? fit celui-ci d'un ton de doute.

— Non! Qu'était-il besoin de répondre?

— Eh bien, frère, je ne suis pas sûr qu'elle accepte.

Démiane se leva en sursaut.

— Et pourquoi? commençait-il...

Son frère l'arrêta du geste en indiquant la porte du salon, qui seule séparait leur chambre de celle de leurs voisines.

— Parce qu'elle a pu comprendre que tu ne l'épouserai pas pour elle-même.

Démiane baissa la tête et fit quelques pas d'un air agité.

— Que le diable emporte toutes les femmes! dit-il en s'appêtant à se coucher.

— Pas toutes! réclama Victor avec un demi-sourire; qu'il se contente d'en emporter une seulement.

Le lendemain, Démiane, réveillé de bonne heure, — il n'avait guère dormi, — laissant sommeiller Victor qui n'avait pas goûté non plus un repos très-réparateur, ouvrit doucement la porte du salon, entra, la referma derrière lui, et se mit à la fenêtre pour aspirer l'air du matin. L'insomnie l'avait laissé brûlant et fiévreux; le vent frais qui agitait ses cheveux sur son front lui fit du bien, et calma son trouble. Pendant que, la main appuyée sur le bord de la fenêtre, il regardait derrière la ville les cimes des montagnes s'étager presque jusqu'au zénith, il entendit une porte s'ouvrir, et il se retourna brusquement, croyant que c'était son frère.

C'était Hélène, qui, mue par le même besoin de solitude et de fraîcheur, quittait la chambre où dormait sa mère, et venait respirer l'air du matin. Elle avait refermé la porte avant d'apercevoir Démiane; trompée par les habitudes paresseuses de l'artiste, elle croyait trouver Victor au lieu de son frère. Cependant, Hélène était vaillante; elle quitta le bouton de la porte et fit deux pas en avant. Démiane s'approcha d'elle. Elle le salua d'un signe de tête. Il mit des chaises dans l'embrasure de la fenêtre; elle en prit une, et il resta debout devant elle, les mains appuyées sur l'autre. Ils sentaient tous

deux que cet entretien qu'ils n'avaient pas cherché déciderait de leur existence future.

— Victor m'a dit hier soir quelque chose qui m'a fait peur, commença Démiane d'une voix mal assurée; il craint que vous ne consentiez pas à m'épouser; cependant, hier, vous n'avez pas dit non, Hélène; sa crainte est mal fondée, n'est-ce pas?

Elle l'écoutait immobile; son petit peignoir blanc ne frémissait pas : les mains jointes sur ses genoux, la tête un peu inclinée, elle semblait une statue de l'Attention.

— Hier, répondit-elle à demi-voix, car elle ne voulait pas réveiller ceux qui dormaient à côté, je ne pouvais pas vous répondre; vous avez disposé de moi sans mon consentement; je ne vous en veux pas; c'était une vengeance que vous aviez sous la main, vous vous en êtes servi, c'est très-naturel.

— Alors, vous consentez? fit Démiane incertain, et ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger.

— Non, fit doucement la petite Hélène en baissant la tête.

Démiane se mordit les lèvres et lâcha le dossier de sa chaise; ceci le mortifiait, et même lui causait du chagrin.

— Je comprends très-bien que vous désiriez faire croire à cette dame que j'ai consenti, reprit Hélène, toujours calme. Aussi, pendant le temps que nous avons encore à passer ici, — peu de jours, n'est-ce pas?

— Nous partirons demain si vous le désirez, répondit Démiane.

— Soit. Jusque-là, vous ne démentirez pas l'assurance que vous avez donnée hier de... de ce mariage; mais quand nous aurons quitté ce pays, nous reprendrons chacun notre liberté, et si plus tard vous rencontrez quelqu'un qui vous demande pourquoi nous n'y avons pas donné suite, vous répondrez que nous avons changé d'idée.

— Alors, fit Démiane, bouleversé par la façon tranquille dont elle arrangeait les choses, vous refusez de m'épouser?

— Vous ne m'aimez pas! répliqua doucement Hélène, dont les joues avaient un peu pâli pendant qu'elle parlait, et qui détourna son visage.

Il la regarda surpris. Elle l'aimait, et elle le refusait parce qu'il ne l'aimait pas! Quelle âme altière que l'âme de cette petite Hélène! Il la regarda avec un nouveau respect. Depuis quelque temps ce respect allait toujours croissant,

et il ne parvenait pas à en trouver le bout. Puis il se sentit blessé de ce jugement porté sur lui. Comment pouvait-elle savoir qu'il ne l'aimait pas?

— Mais je vous aime, Hélène! reprit-il timidement, sur le ton de la prière.

Elle secoua la tête avec cette douceur mélancolique qui lui donnait tant de charmes.

— Oh! non, dit-elle, vous ne m'aimez pas assez. Vous aimez qu'on vous aime, Démiane, et vous n'aimez pas vous-même...

Il sentit qu'elle disait vrai; mais dans ces paroles il trouva un nouvel espoir.

— Si vous m'aimez... un peu... je vous aime plus que vous ne le pensez, nous pourrions cependant être très-heureux.

Elle fit un geste négatif.

— Vous serez très-heureux, dit-elle; vous m'aimerez juste assez pour revenir au logis toutes les fois qu'on vous aura fait du chagrin ailleurs; vous serez content de trouver vos effets en ordre, vos tiroirs rangés, de bonne musique pour vous distraire, un bon accompagnement, pas trop bon, cependant; vous n'aimez pas qu'on vous accompagne trop bien, Démiane; et quand vous serez reposé, content, rassuré, vous retournerez dans le monde faire la cour à

quelque princesse... Vous seriez très-heureux, Démiane, et moi, je serais très-malheureuse.

Le jeune homme avait rougi, de honte d'abord, de colère ensuite ; il se contint cependant.

— Comme vous connaissez la vie ! dit-il avec amertume. Mais ne craignez-vous pas qu'à tant vous préoccuper de votre bonheur, vous ne deveniez une parfaite égoïste ?

— Égoïste ? répondit-elle en souriant, c'est un mot que nous partagerons ensemble si vous le voulez bien. Et ne voyez-vous pas quelle singulière union serait la nôtre ? nous nous querelons sans cesse !

— Depuis quelque temps, c'est vrai, répliqua Démiane ; autrefois nous étions d'accord.

— Parce que je cédaï, fit doucement la petite Hélène.

— Et pourquoi ne cédez-vous plus maintenant ?

Elle rougit ; c'est depuis qu'elle l'aimait qu'elle lui tenait tête, depuis qu'elle espérait le voir un jour digne de l'amour qu'elle lui donnait d'avance si généreusement...

— Parce qu'on ne cède qu'aux enfants et aux faibles, dit-elle. C'est une preuve d'estime que de lutter avec ceux qui se trompent.

— C'est moi qui me trompe ?

— Vous vous êtes trompé au moins une fois, quand vous avez cru que j'accepterais votre nom.

Démiane était vaincu; il est toujours dur d'être vaincu, mais la première fois plus que toutes les autres.

— Alors vous refusez définitivement? dit-il, triste et humilié.

Elle fit un signe de tête.

— Pour toujours?

Ici, elle se sentit faiblir; pour toujours, c'était bien cruel! Si elle allait le décourager, le rejeter dans de nouveaux périls? Elle rougit, et malgré elle ses yeux se remplirent de larmes. Il lui prit la main avec une véritable tendresse. Combien elle lui devenait plus chère à mesure que son refus était plus net et plus certain! A la pensée qu'elle pouvait s'éloigner, qu'il pouvait perdre toutes les joies domestiques dont elle lui avait fait ironiquement le tableau l'instant d'auparavant, il se sentait pris d'un regret qui ressemblait beaucoup à de l'amour.

— Je ne sais pas, dit-elle d'une voix brisée, ce qui pourra arriver plus tard.

Il s'assit auprès d'elle, gardant dans la sienne la petite main froide et tremblante de la jeune fille. Puisqu'elle le refusait, ils se sépareraient, il perdrait le charme de sa présence... Ces yeux

calmes et intelligents, qui devinaient si bien ses pensées, avaient mis tant de joie dans sa vie!... Elle voulut retirer sa main; il la retint; elle détourna la tête, mais trop tard; une larme venait de tomber sur sa robe, et Démiane l'avait vue.

— Vous pleurez, Hélène, lui dit-il, sentant une chaleur douce lui monter du cœur au cerveau, et devenant plus hardi qu'il ne s'en fût cru capable auprès de cette jeune fille si nulle jadis pour lui; — vous pleurez, parce qu'il vous en coûte de vous séparer de moi; — c'est vrai, n'est-ce pas, vous m'aimez? Pourquoi voulez-vous refuser le bonheur qui vient à vous?

Elle arracha sa main de celle du jeune homme, et le regarda en face, ne cherchant plus à cacher les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

— Oui, vous avez raison, dit-elle, à quoi bon mentir! et je ne sais pas mentir! Oui, je vous aime; je vous aime plus que ma vie, plus que mon bonheur; et c'est pour cela que je ne vous épouserai pas! Je ne veux pas en arriver un jour à vous haïr, à vous mépriser peut-être. Je vous mépriserais si vous étiez pour moi l'époux que vous m'avez offert hier soir. Un homme qui m'aurait prise par dépit, par colère, pour

sortir d'un mauvais pas, et qui me mépriserait, moi, pour l'avoir accepté, sachant qu'il ne m'aimait pas ! Si je vous acceptais aujourd'hui, Démiane, vous penseriez que je n'ai pas pu résister à mon amour pour vous, que j'ai prisé le bonheur d'être votre femme au-dessus de mon honneur, de ma dignité, de mon avenir tout entier... Non, je vous aime et je ne vous épouserai pas, tant que vous n'aurez pas pour moi l'amour que je vous porte, et qui met l'estime de celui qu'on aime au-dessus de toutes les choses de ce monde.

— Hélène ! s'écria Démiane bouleversé, saisi d'admiration pour le caractère qui se révélait ainsi, vous serez aimée comme vous le voulez, je vous le jure ! Ah ! je ne vous connaissais pas !

— Je le sais bien, dit-elle, en revenant à la douceur mélancolique qui lui était familière. Elle essuya ses yeux avec la manche flottante de son peignoir, et regarda distraitement par la fenêtre.

— Mais je vous connais maintenant, et je vous aimerai ! Chère Hélène, une prière seulement ! Ne nous quittez pas ! Permettez-moi de continuer à vivre auprès de vous, à apprendre par votre exemple tout ce que j'ignore de mes

devoirs ; et plus tard peut-être... Oui, n'est-ce pas ?

Hélène avait beaucoup lutté, elle était lasse, elle céda.

— Allons à Moscou, dit-elle ; là nous nous séparerons.

— Nous verrons, n'est-ce pas ? Ce n'est pas votre dernier mot ?

— Nous verrons, dit-elle.

Il baisa la main qu'il avait reprise, et si Cléopâtre avait pu le voir, elle eût été blessée au cœur, car jamais il n'avait témoigné auprès d'elle un respect aussi profond, une tendresse aussi grave.

— Nous n'en parlerons à personne ? fit la jeune fille ; maman ne sait rien ; elle l'ignorera toujours.

— Pas toujours, Hélène ? implora Démiane au moment où elle passait devant lui.

Elle sourit faiblement, et rentra dans sa chambre.

— C'est un ange, Victor ! dit notre ami en trouvant dans la sienne son frère tout habillé qui attendait avec inquiétude la fin de leur entretien. Tu as entendu ?

— Tu parlais assez haut ! Oui, c'est un ange ! Et il n'y avait que toi pour ne pas le savoir.

L

« Mes chers amis, devenus mes confidents, malgré mon aversion pour les confidences, venez à mon secours ! Je perds positivement la tête, et si quelqu'un de vous croit pouvoir inférer de là que je n'ai pas la tête solide, qu'il se mette à ma place ! Du reste, si vous avez quelque compassion pour un pauvre solitaire aux abois, vous partirez au reçu de cette lettre, et vous verrez vous-mêmes s'il existe sous le ciel un homme plus embarrassé que moi.

« Je crois vous avoir dit dans ma dernière lettre que mon lutin domestique avait desserré les dents à seule fin de me défendre d'aller à la chasse. Depuis, j'ai vainement allégué que le poil n'était pas de la plume, disant que je respecterais les petits oiseaux, mais que je voudrais bien essayer de tirer un lièvre... poil ou plume, pour elle, c'est tout un, et les lièvres de la steppe sont désormais assurés d'une longévité fabuleuse, à moins que je ne leur tende des collets... Mais que faire d'un lièvre si on ne le

mange? Et voyez-vous de quel œil mon gibier serait accueilli au logis? Je frémis rien que d'y penser!

« Mon Kobold sait lire et écrire; elle a même des notions plus bizarres qu'étendues sur ce qu'on appelle communément, et je ne sais pour quoi, l'histoire sainte; car assurément rien n'est moins saint, et si... Mais ceci nous écarterait de mon sujet; elle n'est pas sûre que les Juifs et les Israélites soient le même peuple; mais en revanche elle connaît fort bien l'histoire de Joseph, et l'autre jour, quand j'insinuais que le lièvre est excellent accommodé à la crème aigre, elle m'a dit que j'étais aussi barbare que les frères de ce patriarche. Je crois que pour m'imposer plus de respect elle avait fait appel à toutes ses connaissances, mais il n'en est pas moins acquis que cette muse champêtre a quelque teinture de ce qu'on est convenu d'appeler l'indispensable.

« Or, l'autre jour, j'étais allé rôder dans la steppe, comme les Parisiens vont au bois de Boulogne, absolument; c'est le *nec plus ultra* de mes mondanités; mais le soleil me grillait si bien que je rentrai à l'improviste. En pénétrant dans ma chambre, la plus fraîche de la maison, qu'aperçois-je? cette fille extraordinaire, assise

par terre, presque pliée en deux sur ses genoux par son extrême attention, lisant dans mon *Lermontof* la triste histoire de Béla. A ma vue, elle bondit sur ses pieds comme un enfant pris en flagrant délit de désobéissance, et se dirigeait vers la porte avec mon livre, quand elle eut un remords. Bien que ses idées sur la propriété soient aussi bizarres que le reste de son éducation, elle l'a bien prouvé, la malheureuse ! il faut croire que mes livres sont à moi, plus à moi que ma maison, à coup sûr ; car, arrivée sur le seuil, elle se retourna avec un joli geste d'enfant contraint à une politesse ennuyeuse :

« — Puis-je l'emporter ? me dit-elle en désignant le volume.

« — Certainement, mademoiselle, répondis-je avec un grand salut.

« Elle me fit un signe de tête fort noble, qui signifiait vraisemblablement merci, et disparut. J'eus la curiosité de la suivre pour voir ce qu'elle ferait de son butin. Elle s'était réfugiée dans un berceau de vigne vierge à l'extrémité du jardin, et assise par terre. C'est sa posture favorite ; elle dévorait le roman, de grosses larmes coulaient sur son visage sans qu'elle y prît garde, et je la vis se prendre la tête dans les deux mains en sanglotant. Elle avait fini son chapitre.

« Elle pleurait si fort que je me fis un cas de conscience de la laisser se désoler ainsi. Je m'approchai avec toutes les précautions possibles, et de ma plus douce voix :

« — Ne pleurez pas, Mouza, lui dis-je, ce n'est pas arrivé.

« Elle me regarda au travers de ses cheveux ébouriffés... Mes amis, si vous saviez comme elle était jolie!

« — Ce n'est pas arrivé, repris-je; c'est une histoire qu'on a inventée.

« — Ce n'est pas vrai! répondit aussitôt cette naïve; c'est vous qui inventez cela maintenant. Et on l'a tuée, cette pauvre Béla! Et d'un coup de poignard! Oh! les méchants! Et lui, il ne l'aimait pas, ce Petchorine; c'était aussi un méchant!

e Elle parlait! toute seule! l'occasion était trop belle, et j'en profitai pour faire à Mouza un cours abrégé de la littérature de notre pays; elle m'écouta avec un dédain qui m'apprit clairement combien toutes ces choses lui étaient indifférentes. Quand, à bout d'éloquence, j'eus fini de parler, elle se leva, repoussa ses cheveux, et voulut s'en aller avec le livre. J'étendis la main.

« — Je l'emporte, dit-elle, vous me l'avez donné.

« — Pour finir l'histoire de Béla seulement, et elle est finie. Rendez-moi le livre, le reste n'est pas intéressant.

« Elle hésita; et je crus un moment qu'elle allait s'enfuir avec mon petit volume, auquel cas j'aurais été forcé de renoncer à la rattraper; mais elle se soumit pour la première fois de sa vie, je pense, et bien à regret elle remit son trésor dans ma main.

« — Je sais beaucoup d'histoires, lui dis-je, je pourrais vous les raconter; mais vous me détestez et vous ne voulez jamais me parler.

« Elle me jeta un regard où la confusion, le reproche, la curiosité et quelque chose d'autre encore de très-fugitif et de très-doux se mêlaient étrangement, et elle baissa la tête. Ceci était une victoire. Je me retirai majestueusement, emportant mon trophée.

« Le soir, après dîner, au lieu de se retirer comme elle le faisait tous les jours, quand elle avait grignoté quelques fruits, elle se leva lentement, fit quelques tours dans la chambre, donna mystérieusement un ordre à la servante, qui l'instant d'après m'apporta tout mon attirail de fumeur, — prévenance aussi délicate qu'inusitée, — et finit par se rasseoir à sa place, en face de moi.

« Je fumais en silence ; elle étouffait de temps en temps un petit soupir d'impatience ; enfin, voyant que j'étais aussi impassible qu'un sphinx de granit, elle me dit d'une voix enchantée :

« — Racontez-moi une histoire !

« Et depuis ce temps-là, mes amis, je lui raconte des histoires — tout le jour ! Elle m'accompagne dans mes courses, me prépare des cigarettes, m'interroge beaucoup, me répond le moins possible, et évidemment m'envisage sous le jour nouveau d'une encyclopédie portative, facile à consulter en voyage, comme disent les prospectus d'encyclopédies en deux volumes où l'on ne trouve jamais ce qu'on cherche. Ce rôle de dictionnaire Larousse est charmant et périlleux. Mouza est extraordinairement jolie, presque plus jolie encore que peu civilisée ; elle ne s'en doute pas ; elle a l'air d'avoir pour moi une sorte d'amitié comme pour un vieux cheval hors d'âge auquel on aurait donné ses invalides ; et moi je ne suis pas né pour ce rôle d'instituteur de demoiselles ; je ne sais plus que faire. Hier, j'ai parlé de faire un voyage à Moscou, pour aller chercher tous mes violons commencés et restés en route ; elle a commencé par me bouder, et le soir je

me suis aperçu qu'elle avait pleuré. Mes amis, mes chers amis, venez me tirer d'ici, et puisque vos dames sont douces et complaisantes, conjurez-les de venir avec vous, pour tâcher d'emmener Mouza dans quelque pensionnat, n'importe où. Cette vie n'est plus tenable, et je suis un grand fou de n'avoir pas compris dès le commencement ce qui devait inévitablement arriver. Répondez-moi poste pour poste avec quelques conseils, en attendant votre venue, qui vaudra mieux que tout le reste.

« Votre ami bien empêché,

« André LADOF. »

Démiane était seul quand cette lettre parvint à Piatigorsk ; il la lut et la relut deux ou trois fois attentivement, puis se mit à arpenter le salon. Hélène était sortie avec sa mère pour faire quelques emplettes, et Victor s'occupait activement des préparatifs du départ.

Après quelques instants de réflexion, il s'assit à son bureau, écrivit sur une feuille de papier : « Si tu veux être heureux et sans reproche, épouse-la. Ton ami, DÉMIANE. » Après quoi il cacheta la lettre et reprit sa promenade.

La mort du prince avait retardé leur projet de voyage immédiat. Raben, qui était venu

l'annoncer le jour même au jeune artiste, lui avait conseillé d'attendre quelques jours.

— Vous avez été bien reçu dans la maison, dit le diplomate d'un air bienveillant; le prince vous témoignait beaucoup d'amitié, il convient que vous assistiez au service funèbre qui aura lieu ici avant la translation des restes de ce pauvre ami dans la chapelle où reposent tous les membres de sa famille, dans sa terre des environs de Moscou.

C'est ainsi qu'en mémoire de l'amitié du prince pour lui — il fallait être Raben pour inventer cette amitié-là! — Démiane s'était fait inscrire chez la princesse, avait assisté aux prières d'usage dans le salon tendu de noir et transformé en chapelle ardente. Il avait vu là, pendant ces prières qui durent des heures, Cléopâtre plus belle que jamais dans ses longs voiles de crêpe, s'incliner et se prosterner avec toute la dignité d'une veuve qui a rempli son devoir jusqu'au bout.

Cette nuit d'angoisse l'avait changée, son teint avait bruni, ses yeux s'étaient creusés, sa beauté sculpturale semblait affinée par la douleur. Les gens qui l'entouraient s'étonnaient des ravages qu'avait causés une perte si peu importante aux yeux de tous; le prince n'était

pas assez intéressant pour motiver tant de regrets ; et si Cléopâtre n'eût pas gardé un maintien si irréprochable qu'on ne pouvait l'accuser d'afficher son désespoir, on l'eût peut-être taxée de comédienne maladroite. Mais elle ne parlait pas de sa perte ; sa froideur hautaine ne permettait ni les allusions ni les consolations, et ce qu'elle éprouvait intérieurement restait son secret à elle seule.

Elle était frappée, comme disent les bons gens ; la mort de son fétiche coïncidant avec la rébellion de Démiane lui avait paru un arrêt du destin. Sans se demander pourquoi elle avait mérité d'être châtiée plutôt cette fois que tant d'autres, elle avait courbé la tête, acceptant ce hasard comme un châtement ; et pour cette âme orgueilleuse, rien n'était plus terrible que de se soumettre. Elle vit Démiane, le salua, comme les autres, sans lui parler. Elle ne parlait à personne, sauf à Raben, qui s'était chargé tout naturellement de la partie matérielle des embarras qui suivent de tels événements. Démiane, lui, en s'inclinant devant cette veuve de la veille, ne sentit rien frissonner en lui de ce qui jadis le jetait hors de lui-même. La princesse était châtiée par lui-même et par le sort ; il était satisfait ; et même

il lui avait pardonné. Maintenant, il était sûr de ne l'avoir jamais aimée, car on ne se guérit pas ainsi d'un véritable amour blessé.

Une seule fois, il fut troublé d'une émotion passagère. Le jour désigné pour la levée du corps, un service magnifique eut lieu à l'église; il y assistait avec toute la ville, et derrière lui, au moment où Raben donnait ses ordres aux porteurs, il entendit ces paroles :

— Le comte se donne beaucoup de mal.

— Que voulez-vous ! c'est assez naturel, quand on veut emménager dans une maison, d'aider à déménager ceux qui cèdent la place.

— Alors elle l'épousera ?

— C'est indiqué ! il y a dix ans qu'on le dit à Moscou et même à la cour. On lui donnera une ambassade.

Démiane avait tressailli à l'idée de voir Raben prendre la place qu'il occupait lui-même si peu de temps auparavant; la pensée que ce n'était pas sa place, mais celle du prince que prendrait le futur ambassadeur, lui fit hausser les épaules avec un sourire de pitié.

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis ces événements, la princesse était partie, accompagnant le corps de son époux. Si les autorités avaient pu lui permettre de le voiturer partout

avec elle pendant le reste de ses jours, elle eût accepté avec joie, afin de ne pas se séparer de ce qui lui restait de son talisman. Cette femme, qui ne redoutait rien, avait une peur malade de ce qui lui arriverait quand la dalle sépulcrale serait scellée sur le corps de son mari! Raben était resté, pour ne pas afficher un empressement de mauvais goût; mais il allait quitter Piatigorsk, et arriverait à Moscou en même temps que la princesse, qui voyageait à petites journées. Nos amis, que rien ne retenait, avaient perdu du temps, grâce à la mollesse de madame Mianof, et c'est le lendemain seulement qu'ils devaient quitter cette ville.

Démiane, tout en songeant à la lettre de Ladof, se rappelait tant d'émotions diverses et comparait mentalement la vie qu'il avait menée avec celle de son ami. André ferait-il comme il avait failli le faire lui-même? Passerait-il auprès du bonheur sans le connaître, préoccupé qu'il était d'autres rêves, d'autres chimères? Cette jeune fille dont il lui parlait était imparfaite sans doute, sauvage, fantasque, mais elle était bonne et tendre aux faibles et aux petits; elle était intelligente; que ne pouvait-on pas faire d'une enfant de seize ans, douée de tant de qualités, à côté de ses défauts? Les défauts?

qu'importe ! Démiane avait bien ses défauts, il le reconnaissait maintenant ; il s'en trouvait même plus qu'il n'en avait réellement ; et n'espérait-il pas cependant qu'Hélène le prendrait un jour à merci ?

Comme conclusion de ces méditations, il prit la lettre et la porta à la poste. Comme il rentrait, il entendit la voix de Victor aux dames :

— Demain, à huit heures du matin.

— Déjà ? fit Hélène avec un peu de regret.

— Est-ce que vous voudriez rester encore ?

— Non, oh, non ! Mais nous allons quitter madame Moutine, et cela me fait beaucoup de chagrin.

Démiane n'entendit pas la réponse de son frère, car elle fut chuchotée à l'oreille d'Hélène, qui devait seule l'entendre :

— A moi aussi, cela me fait du chagrin, — plus que vous ne croyez, peut-être ; mais j'ai une consolation, c'est que je vous emmène.

Elle sourit et regarda Victor d'un air de doute.

— Tant de chagrin ? dit-elle. Je ne savais pas que vous fussiez un si grand ami de madame Moutine ; elle est bonne pour tous, mais...

Victor hésita un instant, puis une pensée de sacrifice s'éleva dans son cœur, et il se décida

soudain à mettre entre Hélène et lui une barrière infranchissable. Ils étaient seuls, car Démiane causait avec madame Mianof au bas de l'escalier.

— Au risque de vous sembler ridicule, dit-il, je vais vous confier le secret de ma vie ; un pauvre bossu peut aimer aussi, pourvu qu'il garde son amour pour lui seul ; madame Moutine, bien avant son mariage, a été l'étoile de ma vie ; elle restera pour moi l'idéal de la femme. Je vous ai aimée tout de suite, ma sœur Hélène, parce que vous lui ressemblez... et maintenant, excusez-moi d'avoir eu la folie d'aimer et la vanité de vous le dire.

Hélène tendit la main à Victor avec un mélange de compassion et de tendresse. Malgré la charité de son âme, elle ne pouvait s'empêcher de trouver qu'en effet aimer était une folie, quand on avait si peu de chances de se faire aimer ; mais elle ne traduisit point sa pensée. Victor, heureux du subterfuge qui mettait à l'abri de tout soupçon le dévouement entier qu'il pourrait désormais offrir à sa « sœur Hélène », sentit l'amertume du sacrifice en même temps que sa douceur ; mais il avait bien fait, et ne voulut point s'en repentir.

LI

Ladof attendait ses hôtes sur le seuil de sa porte à claire-voie ; son domaine n'était pas fastueux, mais il possédait, ce qui vaut mieux que le luxe mondain, de grasses vaches et de beaux moutons. Enfoncé jusqu'aux genoux dans l'herbe de la steppe, il regardait la route avec impatience ; les ombres de ses arbres s'allongeaient déjà sur le sol, et il craignait de voir cette journée s'écouler sans lui amener ses amis. Mouza, devenue non plus sauvage, mais timide, s'était approchée plus d'une fois pour interroger le chemin comme lui ; mais elle s'était retirée avec précipitation toutes les fois qu'il avait voulu la retenir.

Mouza avait grand'peur des dames qui allaient arriver, et pourtant elle avait grande envie de les connaître. Comment pouvaient être faites des dames qui allaient dans le monde, et qui jouaient du piano ? Elle regrettait presque de voir troubler sa solitude, que depuis quelques semaines elle partageait de bon cœur avec

André; cependant la curiosité naturelle l'entraînait au-devant des êtres inconnus qui allaient lui ouvrir une échappée de vue sur le monde.

Dans ce petit cerveau fantasque, un grand travail s'était fait peu à peu. Les histoires que lui racontait André, quelques livres qu'il lui avait fait lire, lui avaient appris l'existence d'une société où les mœurs de la steppe n'étaient point en usage. Elle avait compris l'étrangeté de sa manière d'agir; elle s'était rendu compte des droits de Ladof sur cette demeure que jusqu'alors elle avait considérée comme la sienne, malgré tous les arguments employés pour la dissuader. Avec la conviction qu'elle n'était pas chez elle, que par conséquent elle jouissait de l'hospitalité du jeune héritier, était entrée dans son esprit la honte d'avoir agi comme elle l'avait fait, tout cela très-vague, à l'état de sensation obscure et non de raisonnement. Mais ces méditations nouvelles l'avaient rendue timide; avec la timidité, la pudeur était entrée dans son âme; l'histoire de Béla lui avait révélé ce qu'on appelle l'amour, et elle s'était aperçue que Ladof tenait dans sa vie la première place désormais, puisque son vieux père dormait sous les arbres du cimetière à quelques verstes de là. Ainsi mûrie tout à coup, Mouza avait formé une grande réso-

lution, qu'elle ne pouvait exécuter seule, et pour laquelle elle espérait un secours de ceux qui allaient venir.

Un rayon de soleil rouge éclaira sur la route un petit nuage de poussière.

— Les voilà, s'écria Ladof en se retournant vers sa petite amie.

Celle-ci avait disparu. Le nuage de poussière se rapprochait vite, car les postillons russes se font un point d'honneur d'arriver au galop. Les deux tarantass qui voituraient les artistes et leur gloire s'arrêtèrent devant la maison de briques, et André se trouva serré dans les bras de ses amis avant d'avoir eu le temps d'offrir la main aux dames.

Quand Hélène et sa mère eurent touché la terre, opération des plus faciles pour la jeune fille, mais non sans dangers pour madame Mianof, on se regarda un peu ahuri de part et d'autre ; puis, après les présentations nécessaires, tout le monde se dirigea vers la salle à manger.

A l'inexprimable surprise d'André, Mouza se tenait debout près du samovar, devant une table couverte de linge blanc et garnie d'une collation fort appétissante. Le brave garçon avait donné quelques ordres à la servante,

mais il était loin de s'attendre à ce que sa petite sauvage payât de sa personne ; il l'en remercia par le plus gracieux des sourires, ce qu'elle accepta comme son dû avec beaucoup de dignité, et une rougeur qui la rendit charmante. Au bout d'un quart d'heure, elle répondit à Hélène, par monosyllabes, il est vrai, mais avec une grâce timide qui lui gagna aussitôt le cœur de la jeune artiste.

Le lendemain de grand matin, Démiane et Victor allèrent rejoindre André, qui se promenait les mains derrière le dos dans les allées de son potager.

— Eh bien ! fit Démiane, ma lettre a-t-elle porté fruit ?

— Que dit le grave Victor de ce projet saugrenu ?

— Je dis que mon frère a raison ; je n'aurais peut-être pas songé à ce dénoûment, mais je l'approuve ; c'était à Démiane de le trouver ; il y a des grâces d'état !

— Eh ! fit Ladof en passant familièrement son bras sous celui du jeune violoniste, des grâces ! Quelles grâces, et de quel état ?

— Rien, murmura Démiane embarrassé, rien du tout ; Victor plaisante. Alors, tu te maries ? Quand ?

— Quand Mouza voudra.

— Lui en as-tu parlé ?

Ce fut au tour d'André de paraître confus. Il hésita, voulut parler deux ou trois fois, ne sut trouver de mots, et finit par rire.

— Quel imbécile je fais ! dit-il en prenant son courage à deux mains ; non, je ne lui en ai pas parlé.

— Pourquoi ?

— Puisque je vous dis que je suis un imbécile ! J'ai peur qu'elle ne refuse.

Nos amis se regardèrent inquiets. En effet, si elle allait refuser ?

— Veux-tu qu'Hélène lui en parle ? suggéra soudain Victor, le visage illuminé par la joie d'une si belle invention.

— Je crois bien ! s'écria Ladof ; c'est une excellente idée ! Elle est charmante, votre Hélène ! Et toi, Démiane, pourquoi ne l'épouses-tu pas ? C'est la femme qu'il te faudrait ! Elle paraît aussi sensée que tu l'es peu... hein !

Cette fois, ce fut Démiane qui prit un air penaud.

— As-tu peur aussi qu'elle te refuse ? continua Ladof sans penser à mal.

Démiane n'avait pas envie de rire, Victor non plus ; et pourtant ils éclatèrent tous trois

en même temps de la mine les uns des autres.

— Elle t'a refusé! fit André d'un ton doctoral, c'est écrit sur tes oreilles rouges, mon ami Démiane! Ne me garde pas rancune, et tâche de ne pas me faire loger à la même enseigne! Tu n'es pas vindicatif? Non? Tant mieux! Sers-moi et je te servirai, c'est la devise de l'homme prudent et des sociétés de secours mutuels.

Quelques heures plus tard, Hélène, toute troublée de la mission qu'elle avait acceptée, rejoignit Mouza sous la tonnelle de houblon où elle avait versé tant de larmes sur le roman de Lermentof. La petite sauvage sourit en la voyant s'approcher; elle se tenait à l'écart des nouveaux venus par timidité, mais elle était bien contente de se voir recherchée. Elle fit place à Hélène sur le petit banc vermoulu, et toutes deux restèrent silencieuses pendant un moment. C'est la jeune musicienne qui rompit le silence.

— C'est joli, ici, dit-elle de sa voix harmonieuse.

— N'est-ce pas? s'écria Mouza, heureuse de pouvoir s'enthousiasmer tout à son aise.

— On doit y vivre heureux, continua Hélène. Vous y êtes heureuse, n'est-ce pas?

Mouza, rejetée soudain dans ses perplexités, devint triste et inquiète. Elle ignorait l'art de ménager les transitions ; c'est pourquoi, après un moment d'hésitation, elle prononça la phrase suivante, bien faite pour surprendre :

— Voulez-vous m'emmener avec vous ?

— Vous voulez vous en aller ?

— Il le faut bien ! j'aurais dû partir quand il est venu... mais je ne veux pas aller chez l'homme d'affaires, je le déteste. Je voudrais aller avec vous.

— Où ?

— Je ne sais pas ! fit Mouza avec un soupir. Où va-t-on quand on ne peut plus rester chez soi ? c'est-à-dire pas chez moi, puisque cette maison *lui* appartient, mais...

Elle s'arrêta. C'était bien difficile à exprimer pour un cerveau si peu adonné à la recherche de pareils problèmes. Hélène saisit l'occasion qui se présentait.

— *Il* ne veut pas que vous vous en alliez, Mouza, dit-elle en caressant la main brune de la jeune indisciplinée ; il veut, au contraire, que vous restiez toujours ici... ; il voudrait que cette maison où vous êtes née devînt la vôtre..., afin d'y vivre et d'y mourir avec lui.

Mouza regarda cette personne tranquille qui

lui disait des choses si étonnantes, et vit qu'elle parlait sérieusement.

— Comment? dit-elle, hésitante.

— Il n'y a qu'un moyen, Mouza : ce serait de prendre la maison avec son propriétaire. Est-ce que vous avez de... de l'amitié pour M. Ladof?

La jeune fille rougit soudain.

— Il est bon, dit-elle avec vivacité, il est très-bon et très-obéissant; il a toujours fait ce que je lui ai dit.

Si André l'avait entendue, il eût été médiocrement flatté du panégyrique.

— Alors vous l'aimez?

Mouza ne répondit pas.

— Voudriez-vous passer votre vie entière avec lui, ou bien le quitter pour aller ailleurs, comme vous le disiez il y a un instant?

— Il est bon! répéta l'ingénue, sans oser lever les yeux.

— Vous consentirez à l'épouser, n'est-ce pas?

— L'épouser? fit Mouza en se levant; il veut m'épouser?

— Sans doute! Que pensiez-vous donc?

Le visage de la pauvre se couvrit de rougeur. Elle était fille d'une paysanne de la

steppe, et l'on n'avait jamais bien su si le vieil intendant l'avait épousée ou non. Mouza avait entendu parler de cela, car les enfants du village voisin ne lui marchandèrent pas les injures dans leurs dissensions enfantines; et l'idée du mariage était pour elle une sorte d'Éden rêvé, mais inabordable.

— Voulez-vous l'épouser? reprit Hélène avec sa grâce extrême; être pour lui une bonne femme soumise et dévouée jusqu'à la mort, pour lui aider à supporter les mauvais jours et se réjouir avec lui des bons? C'est cela le mariage, c'est le dévouement des deux parts; et il vous protégera, il vous aimera.

— Il m'a déjà protégée, balbutia la fillette... Où est-il?

— Dans le jardin potager; il attend votre réponse.

Sans proférer une parole, Mouza se leva, et contrairement à son habitude, elle marcha posément jusqu'à la porte du potager. Elle ouvrit la petite barrière, et entra vaillamment dans l'allée où Ladof se promenait tout seul, ruminant ce qu'il appelait sa bêtise. Au bruit des pas légers de Mouza, il se retourna; elle vint tout près et s'inclina devant lui, à la manière des paysans.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il d'un ton bourru, pensant qu'elle n'avait pas vu Hélène, ou que quelque frasque de son esprit capricieux la poussait à une plaisanterie enfantine.

— Je suis ta femme et ta servante, dit humblement Mouza, qui sentit ses yeux s'emplir de larmes.

Il la saisit dans ses bras et la souleva de terre avec un cri de joie.

— Tu m'aimes donc? lui dit-il en la reposant sur le sol, mais sans cesser de la tenir embrassée.

— Je ne sais pas, mais je sais que je ne peux pas vivre loin de toi; je voulais m'en aller, et c'était si dur! Je pense que je n'aurais jamais pu, je serais revenue.

Il la regardait ravi, avec une pointe de drôlerie dans le regard.

— Cela ne fait rien que je te dise *toi*, n'est-ce pas? continua Mouza : avant ton arrivée, je n'avais dit *vous* à personne, excepté à l'homme d'affaires, et je ne sais pas si je lui avais jamais adressé une parole depuis que je suis née. Cela me gênait bien de te dire *vous*!

— Ne te gêne plus, s'écria Ladof en riant pour tout de bon; le paradis est ouvert, nous

allons être heureux comme les petits oiseaux que tu m'as défendu de chasser.

La joie de ces deux êtres remplit bientôt toute la maison. Il fut convenu que la noce se ferait la semaine suivante, et que nos amis y assisteraient, puis partiraient le jour même, laissant les époux à leur lune de miel.

LII

L'atmosphère de cette demeure, où Ladof chantait toute la journée, où, faute de piano pour l'accompagner, Démiane improvisait pendant des heures entières, confiant à son violon le soin d'exprimer tout ce que ressentait son âme inquiète, était troublante comme un parfum capiteux. Madame Mianof s'était fait une petite thébaïde dans sa chambre. Elle avait dressé la servante à lui apporter du thé quatre ou cinq fois par jour, et elle passait son temps aussi agréablement que partout ailleurs, entre les patiences et les cigarettes.

Victor s'était immédiatement adonné aux préparatifs du mariage, comme si de toute sa

vie il n'avait pas fait autre chose. Un marteau à la main, des clous dans les poches, on le voyait perché sur une échelle, arrangeant et dérangeant, posant des rideaux par-ci, démolissant des cloisons par-là, et prenant son rôle de tapissier tout à fait au sérieux. Ladof avait profité de sa bonne volonté et de son intelligence pour exécuter dans la maison mille petits travaux qui devaient la rendre plus commode, et que jusqu'alors il n'avait pas eu le courage d'entreprendre.

Démiane paraissait désireux de regagner le temps perdu à Piatigorsk, et travaillait son violon avec un acharnement digne d'éloges. Il parlait peu, semblait triste, et ses amis voyaient clairement qu'il était dévoré de regrets. Mais ces regrets se rapportaient-ils à l'amour de Cléopâtre si soudainement perdu, ou au temps précieux qu'il avait donné à ces chimères? Regrettait-il Cléopâtre? ou se reprochait-il de l'avoir aimée?

Hélène seule eût pu résoudre cette question. Dans l'humilité nouvelle, dans la tristesse affectueuse de Démiane, elle sentait le remords, non le regret; mais elle se gardait d'en rien témoigner, ne voulant pas perdre par un pardon trop prompt le bénéfice de ce retour à des sen-

timents meilleurs. D'ailleurs elle-même était inquiète ; non qu'elle eût quelque crainte pour son avenir ; elle se savait désormais en possession d'un talent capable de fournir à ses besoins et à ceux de sa mère ; mais le bonheur des autres est un spectacle attristant pour ceux qui souffrent, et elle souffrait. Toute la jalousie qu'elle s'était interdite contre la princesse, alors que celle-ci régnait sur Démiane, lui revenait à présent avec une amertume singulière, et puis elle craignait l'instabilité de son ami : elle se demandait s'il l'aimerait longtemps, s'il serait un bon mari ; si les beautés aristocratiques ne reprendraient pas un empire souverain sur ce plébéien ambitieux ; et de telles questions n'emportaient pas avec elles une réponse consolante.

La veille du mariage, Mouza vint la trouver dans la salle où toute seule, assise à la fenêtre, elle interrogeait l'avenir avec un cœur gros d'alarmes. Il pleuvait, et le vent d'automne faisait tournoyer dans l'air du soir déjà assombri les feuilles jaunes arrachées aux peupliers. L'heure et le jour étaient tristes, mais Mouza ne connaissait plus de tristesse. Elle s'assit auprès de sa nouvelle et seule amie, et sans lui parler lui prit la main, qu'elle caressa quelque temps dans les siennes.

— Je voulais, dit-elle enfin avec timidité, vous prier de remercier votre grand ami de ce qu'il a fait pour moi.

— Qui est mon grand ami? demanda Hélène surprise.

— Celui qui joue du violon, — Démiane, — il vous aime plus que tout le reste; il vous aime autant que j'aime André.

— Qui vous l'a dit? fit la jeune artiste en rougissant.

— Je l'ai vu; je suis savante à présent! J'ai appris bien des choses depuis le printemps dernier. Voulez-vous le remercier pour moi? J'ai honte, et je n'ose pas.

— Je le remercierai volontiers, dit Hélène, mais de quoi?

— D'avoir dit à André qu'il fallait m'épouser.

— C'est lui qui l'a conseillé à M. Ladof?

— Mais oui! ne le saviez-vous pas?

Non, Hélène n'en avait jamais entendu parler, peu importait aux autres que l'idée fût venue de Ladof lui-même ou d'un autre; pour elle seule, ce point avait de l'importance.

— Je le remercierai, dit-elle toute songeuse; il a bien fait, c'est d'un bon cœur.

— N'est-ce pas? Je ne suis qu'une petite sauvage, pas beaucoup mieux qu'une paysanne;

André est un seigneur ; mais quand on s'aime , cela ne fait plus rien. N'est-ce pas votre avis, Hélène ?

— Certainement , répondit celle-ci en passant sa main sur les cheveux de Mouza.

— Et vous, reprit la jeune fiancée, pourquoi n'épousez-vous pas votre ami ? Il serait bien content, cela se voit tout de suite. Est-ce que vous ne l'aimez pas ?

— Si fait, dit Hélène troublée.

— Eh bien, pourquoi ne voulez-vous pas le voir content ? Voyez André, comme il est gai depuis que nous nous sommes accordés ! Cela vous fait donc plaisir de le voir triste ?

— Non, oh ! non ! fit Hélène avec amertume.

— Est-ce qu'il n'est pas assez riche ?

— Ce n'est pas cela non plus.

— Alors, il n'est pas assez bon ?...

— Il est bon, interrompit Hélène, mais pour se marier il faut être autre chose encore que bon.

— Pourquoi ? Voyez un peu comme je suis mauvaise ! Je ne sais rien, je ne suis bonne à rien, j'ai bien tourmenté André, et pourtant il m'épouse. C'est parce qu'il m'aime. Mais vous, vous n'aimez pas assez votre ami.

Hélène baissa la tête. Singulier mentor que cette enfant bizarre et ignorante. Cependant elle avait raison. André l'épousait malgré ses défauts; pourquoi donc, elle, voulait-elle que Démiane fût sans défauts pour lui donner sa vie? N'aurait-elle pas mille fois plus d'influence sur lui dans l'intimité du foyer domestique? Ne lui avait-elle pas appris à la respecter désormais, à la consulter en tout? N'était-ce pas lui qui avait besoin d'elle, alors qu'elle pouvait vivre loin de lui? Loin de lui! Sans doute elle le pouvait, mais au prix de quel amer déchirement!

Un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine.

— Le voilà, dit Mouza, je me sauve; dites-lui ce que vous m'avez promis.

Elle se glissa de la salle, croisa Démiane sur le seuil, lui adressa un sourire et disparut.

Démiane ne croyait pas trouver Hélène toute seule; il resta interdit un instant, puis s'assit sur la chaise que Mouza venait de quitter. Depuis leur entrevue matinale à Piatigorsk, ils ne s'étaient pas trouvés seuls ensemble. Il y pensa, et elle aussi, car elle détourna son visage, et regarda par la fenêtre l'eau ruisseler sur les vitres.

— Nous partons demain, dit le jeune homme d'une voix contenue; nous ne nous verrons plus seul à seule, Hélène; causons à cœur ouvert, puisque le hasard l'a voulu.

Elle fit un léger signe de tête, indiquant qu'elle y consentait.

— Vous venez à Moscou avec nous; et ensuite que comptez-vous faire?

— Je ne sais pas! dit-elle découragée.

L'idée de la séparation lui ôtait toute énergie!

— Voulez-vous rester à Moscou et essayer de vous y faire un nom? Je vous aiderai de mon mieux. Mais, chère Hélène, avez-vous pensé au danger qu'il y a à se soutenir mutuellement entre jeunes gens comme vous et moi? Avez-vous prévu ce que dira le monde en nous voyant toujours ensemble?

Elle le regarda, stupéfaite que de lui-même il eût songé à tout cela. Il s'était beaucoup occupé d'elle, alors! L'égoïsme qu'elle lui avait souvent reproché avait dû céder le pas à des préoccupations plus généreuses.

— Je ferai ce que vous ordonnerez, Hélène, continua Démiane. Si vous voulez que je parle de vous à M. Roussouf, il peut recommencer pour vous, près de ses amis, ce qu'il a fait

pour moi ; et moi j'irai ailleurs, où vous me direz d'aller, afin de ne pas vous nuire ; seulement vous me permettrez de vous écrire, n'est-ce pas ?

Hélène ne répondit pas sur-le-champ.

— Mouza m'a dit de vous remercier, reprit-elle après un silence ; elle dit que vous avez fait preuve de bonté en conseillant à Ladof de l'épouser. Je pense comme elle, Démiane, et je dis aussi que vous êtes bon.

— Bon ! oh ! non ! fit tristement le jeune homme. Depuis trois semaines, j'ai pesé ce que je vaux, et je ne vaux pas grand'chose ! J'ai pesé aussi ma conduite envers vous, Hélène, et je me suis trouvé bien coupable. Quand j'ai disposé si insolemment de vous, ce soir à la villa, vous savez ? J'étais fou ! tout simplement ! Et vous avez été bien généreuse de ne pas me rejeter ma folie à la face ! C'est depuis lors que j'ai compris ma bêtise et mon orgueil. Vous avez bien fait de me refuser, Hélène, je ne suis pas digne de vous. Le serai-je un jour ? Je le voudrais ! oh ! oui, je le voudrais ! Mais le pourrai-je ?

Il soupira profondément ; son soupir venait de son être le plus intime, celui qui pleure sur nos fautes quand nous sommes revenus à la raison.

— On peut tout ce que l'on veut! dit Hélène. Il faut vouloir.

— Je veux le bien! reprit Démiane avec force. Mais seul, sans conseils... Vous m'écrirez?

— Nous resterons ensemble, fit doucement la jeune fille. L'ombre croissante lui donnait du courage.

— Et le danger dont je parlais tantôt, et ce bruit de fiançailles, et ce tort que je vous ai si sottement fait et que rien ne peut réparer? Ah! si vous m'aimiez, si vous vouliez m'aimer!

— Je vous ai dit que je vous aime, murmura Hélène.

— Alors, vous... Ce n'est pas possible! Dites-le-moi, que je l'entende : vous consentez?

— Je consens, dit la jeune fille d'une voix raffermie. Mais écoutez-moi, Démiane. Je puis tout vous pardonner, tant que vous ne mentirez pas. Je puis vous pardonner même de manquer à la foi jurée, ce qu'à Dieu ne plaise! Mais vous êtes faible. Seulement, ce que je ne vous pardonnerais jamais, ce serait une parole de mépris, une action dédaigneuse pour moi! Je puis me tromper, je puis mal faire, mais j'ai une âme aussi noble que la vôtre, et en devenant votre femme, je reste

votre égale. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre, mon ami. Nous sommes si faibles devant le mal!

Il s'agenouilla devant elle, et c'est sur sa tête inclinée qu'elle mit elle-même le baiser des fiançailles.

Le lendemain, à la même heure, nos amis prirent congé des nouveaux époux, qui avaient été unis le matin. Ils quittèrent l'heureuse maisonnette qui allait abriter tant de joies, avec un sentiment de regret adouci par l'espérance. André promettait de venir passer l'hiver à Moscou. C'est à quelques centaines de verstes de là seulement que madame Mianof apprit le destin futur de sa fille. Cette perspective la remplit d'une joie parfaite, et pendant longtemps toutes ses patiences furent consacrées à creuser un savant problème : fallait-il faire à Hélène, pour sa noce, une robe de soie blanche ou une robe de tarlatane?

— Pas de soie blanche, fit avec un léger frisson Démiane à la fin consulté; j'ai la soie blanche en horreur; tout ce que vous voudrez, excepté cela.

Six mois après leur mariage, les époux allèrent rendre visite aux parents de Démiane, et passèrent par M... L'archimandrite avait

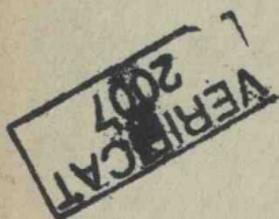
beaucoup vieilli, mais il semblait devoir s'éteindre plutôt que mourir. Il prit la petite Hélène en affection, et lui confia, au moment du départ, un secret qu'il avait gardé toute sa vie : c'était un rouleau de chants sacrés dont il avait composé la musique.

— Quand je serai mort, dit-il à sa petite amie, vous les jouerez, vous les ferez chanter si vous pouvez; mais seulement quand je serai rendu à la terre; je ne veux pas m'adonner à de vaines pensées d'orgueil; peut-être qu'après ma mort le bon Dieu me les pardonnera plus facilement.

Son vœu fut trop tôt exaucé, car l'hiver suivant il mourut doucement, sans douleur et sans secousse; ses chants, livrés au public sous un nom d'emprunt, ont obtenu un succès prodigieux. L'excellent homme était un grand musicien.

La princesse a épousé Raben : ils vivent continuellement à l'étranger. Depuis son nouveau mariage, Cléopâtre a changé son genre de vie. Ce n'est pas qu'il lui eût déplu; mais elle a peur, horriblement peur de succomber à quelque effroyable catastrophe si elle s'écarte de la vertu; depuis qu'elle a perdu son fétiche, elle est devenue pieuse.

Il n'est pas très-rare, dans le domaine de l'art, de voir deux époux unis de cœur et d'esprit arriver l'un par l'autre à une grande renommée. Ce destin a été celui de Démiane et d'Hélène : la fortune et la gloire leur sont arrivées en même temps. Victor élève leurs enfants, et se trouve parfaitement heureux.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET c^{ie}, RUE GARANCIÈRE, 8.

